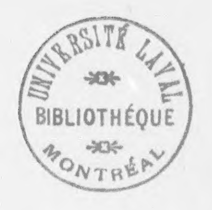
LE

PÈRE LAVAL.

Imprimatur.

Tornaci, die 30ª augusti 1861.

A.-P.-V. DESCAMPS, vic.-gen.


UNIVERSITÉ LAVAL
BIBLIOTHÉQUE
MONTRÉAL



Le Père Laval avait réussi à étancher le sang

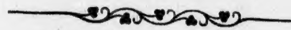
Le P. Laval P. 43

LE PÈRE LAVAL

PAR

JAMES MAC 'SHERRY.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.





PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1861

LE
PÈRE LAVAL

I

LE MISSIONNAIRE.

Les différentes stations que possédaient les Jésuites missionnaires dans le Canada ou la Nouvelle-France, comme on l'appelait alors, furent menacées dans l'année 1642 de toute la fureur des sauvages et intraitables Iroquois. Rien n'avait pu vaincre l'hostilité vouée par les cinq Nations aux hommes blancs, à la religion qu'ils enseignaient et à la civilisation qu'ils cherchaient à introduire. En vain leur avait-on fait des propositions de paix. Si les Iroquois cessaient pendant un temps leurs ravages, soit par indolence, soit par épuisement, ce n'était que pour recommencer la lutte avec une nouvelle ardeur. Leurs bandes de braves parcouraient les forêts sans limites, sans craindre de rivaux, sans rencontrer une puissance capable de les contenir. Ils traversaient le Saint-Laurent, les lacs Erié et Onatrio, et venaient attaquer leurs ennemis jusque sur les bords du lac Champlain.

Chaque missionnaire qui se rendait à sa station risquait la captivité ou la mort : et cependant ces sta-

tions étaient toujours remplies d'hommes courageux et dévoués qui bravaient tous les dangers de la route et la chance de subir la torture dans les villages des Mohawks. Le chemin qui conduisait aux missions des Hurons était, peut-être, celui qui présentait le plus de dangers, car les Iroquois avaient réussi à interrompre, sinon à couper, toute communication entre le haut et le bas Canada. Ils possédaient les passages intermédiaires.

La fête de saint Ignace, le fondateur de la société de Jésus, fut célébrée cette année à Québec avec une splendeur inaccoutumée. En cette occasion solennelle, les Pères, le cœur ému, offrirent à Dieu la glorieuse couronne d'ames immortelles cueillie par eux dans les déserts; cueillie par les fils de saint Ignace parmi les enfants de la forêt « pour la plus grande gloire de Dieu! ». Aucun sentiment d'orgueil ou de vaine gloire n'enflait leurs cœurs lorsque, pénétrés d'une joie sainte, ils les élevaient vers le ciel. La victoire qui fait étinceler l'œil du conquérant et soulever dédaigneusement sa lèvre, n'ajoutait rien à la dignité de leur démarche, ne donnait aucune animation à leurs pâles visages. Soldats spirituels, pénétrés jusqu'au fond de l'ame de la sainteté de leur mission, ils ressentaient seulement de la joie d'avoir vaincu l'ennemi infernal qu'ils avaient eu à combattre. Plus d'une voix sonore et pénétrante se mêla, non sans trembler, aux chants solennels de l'office; les vieillards priaient avec le calme de leur âge, les jeunes missionnaires juraient de se rendre dignes du glorieux fondateur, sous les bannières duquel ils s'étaient enrôlés. Profonds étaient les senti-

ments qui agitèrent chaque ame durant cette fête mémorable.

Parmi les prêtres agenouillés devant l'autel, on en remarquait un dont le visage amaigri, le teint hâlé dénonçaient la fatigue. Ce n'était pas un vieillard, pourtant il n'était plus dans la force de l'âge. Il portait sur son front l'empreinte d'une ame noble et élevée, et ne pouvait manquer de fixer l'attention de ceux qui le regardaient. Ses traits placides et graves n'avaient aucune sévérité; ils révélaient un cœur bon et compatissant, un esprit formé à l'école des Xavier et des Loyola, une volonté soumise et mortifiée.

Le père Jean Laval se préparait à une nouvelle mission dans les déserts occidentaux. Revenu depuis peu d'un voyage périlleux fait dans les missions établies aux chutes Sainte-Marie, entre le lac Huron et le lac Supérieur, il avait pris quelques semaines de repos, et assistait avec ses frères de Québec, peut-être pour la dernière fois, aux saints mystères de l'autel. Cependant, ce prochain et dangereux voyage ne paraissait pas occuper son esprit. Son ame, dégagée de tous les intérêts de ce monde, semblait absorbée dans une contemplation céleste. Il n'en était pas ainsi de la plupart de ceux qui remplissaient le saint temple. Le nom du vénérable Père, sur qui les regards étaient fixés avec amour et vénération, était prononcé par eux fréquemment, et ils imploraient pour lui la protection divine de toute l'ardeur de leur cœur. Encore une fois, le père Jean Laval allait visiter une tribu de pieux Indiens dont on avait reçu depuis peu d'heureuses nouvelles; tribu où les sauvages se réunissaient par milliers

autour de l'autel du vrai Dieu, vrai peuple de Chrétiens dans le désert. Il partait pour étendre l'empire de l'Évangile, pour planter la croix dans des régions inconnues, pour affronter de nouveaux périls, pour gagner peut-être la couronne du martyre. Ce dévouement d'une ame chrétienne et chevaleresque, était pour tous un spectacle émouvant et imposant.

Les derniers chants de la messe solennelle avaient cessé, la bénédiction avait été donnée, et, remplis d'un saint recueillement, les fidèles retournaient en silence à leurs demeures. Seul un petit groupe d'Indiens se tenait devant l'église. Quelques moments après le père Laval en soutane, accompagné d'un autre Père de la compagnie de Jésus, sortit de la sacristie et s'avança vers eux.

— Mes chers enfants, dit-il, tous mes préparatifs sont faits; nous partirons demain. Telle est la volonté de notre supérieur.

— C'est bien, répliqua un des Indiens qui paraissait être le chef du groupe. Aliasistari obéit à son père, la robe noire.

— Au point du jour, alors, Sachem. Les Hurons seront prêts.

Les Indiens se dispersèrent, et le père Laval et son compagnon se dirigèrent vers la maison de leur congrégation.

— Oh! mon ami, quel sort glorieux que le vôtre! s'écria avec ferveur le compagnon du père Laval. Vous avez été choisi pour porter la croix chez les infidèles, ne devons-nous pas vous envier le bonheur inestimable d'avoir été jugé digne d'un tel honneur?

— Non, mon frère, priez plutôt que mon indignité ne rende pas inefficaces les prières offertes par les ames pieuses pour l'Indien qui vit dans les ténèbres Oui, c'est un champ de glorieux labeur, rempli de consolations douces et fructueuses : toute fatigue, tout danger ne sont-ils pas récompensés par l'immense bonheur de gagner des ames à Dieu?

— Et heureux sont les auspices qui précèdent votre départ, puisque c'est le jour de la fête de notre grand Saint que vous vous disposez à ajouter, à son nom, une nouvelle gloire, en ramenant des enfants au bercail du Christ.

— Et demain, père Antoine, demain! c'est la fête de saint Pierre-ès-liens.

— Heureuse coïncidence, mon frère! s'écria le père Antoine; c'est ce même jour que vous partez pour gagner au Ciel des ames égarées, vous allez lier le sauvage aux chaînes de saint Pierre.

— Ou porter mes chaînes comme lui; mais, hélas! je ne suis pas digne d'une telle faveur. Je ne serai pas jugé digne de souffrir pour celui qui est mort pour moi. O bonheur! ô béatitude! je n'ose t'espérer!

— Heureux apôtre! heureux des souffrances et des chaînes que vous aurez à porter. Nous vos frères, nous vous demandons un souvenir dans vos prières.

— Père Antoine Daniel, dit le missionnaire avec lenteur et recueillement, en arrivant au bout de leur promenade, ce sera bientôt votre tour.

II

LE DÉPART.

Le lendemain matin, le premier du mois d'août, une belle flotte de pirogues de guerre, voguait gaîment sous les canons du fort de Québec. Les Indiens, le corps peint, la tête ornée de plumes, se courbaient sur les rames et lançaient leurs embarcations légères et gracieuses au milieu du fleuve Saint-Laurent. Le soleil venait de s'élever au-dessus de l'horizon, et jetait, à travers le brouillard qui enveloppait la rivière, une lueur faible et rougeâtre. Cependant, avant que la dernière pirogue eût pris son rang dans la ligne, les brillants rayons de l'astre du jour avaient dissipé le brouillard qui, se condensant peu à peu en nuages légers, s'était élevé et courait vers le Sud, tandis que des torrents de lumière, perçant les espaces que ces nuages laissaient entre eux, inondaient la terre d'un vif éclat et revêtaient la rivière d'une robe d'or. A mesure que la brume se dissipait, la scène se révélait dans toute sa beauté et la cité naissante semblait se réveiller à la vie et à l'activité. Une foule de citoyens réunis sur le quai contemplaient avec intérêt et affection la flotte qui s'éloignait comme si elle eût regardé, pour la dernière fois peut-être, un objet aimé.

Dans la première et la plus grande pirogue se trou-

vaient les seuls hommes blancs de l'expédition, le père Jean Laval et son jeune disciple, le novice René Bourdoise. Le chef Aliasistari conduisait la pirogue et paraissait considérer le bien-être des Pères comme l'objet de ses premiers soins.

Les bras vigoureux des rameurs Indiens poussèrent les pirogues vers l'Ouest du Saint-Laurent, et, au moment où les premières sur la ligne furent sur le point de disparaître à la vue des personnes assemblées sur le quai, le père Laval, debout dans sa barque en mouvement, leva ses mains vers les Cieux, invoquant pour le saint pèlerinage la bénédiction de Dieu; bénédiction qu'il avait invoquée déjà, avec tant de ferveur, en présence de ses frères et du peuple tout entier. Puis, après avoir d'un mouvement affectueux de la main envoyé un dernier adieu à ses amis éloignés, il reprit sa place dans la barque, inclina la tête et se mit en prières. Au même moment une colonne de fumée, accompagnée d'un éclair, s'éleva sur les hauteurs du Abram, et le bruit sourd du canon gronda sur l'eau tandis que le nuage de fumée montait en spirale vers le ciel. Le père Laval leva les yeux, contempla un instant l'étendard de la France qui flottait au-dessus de la forteresse imprenable, puis il se remit à prier et à méditer.

On n'entendait plus que le bruit des rames confiées à des mains légères, mais vigoureuses, et le bouillonnement des eaux qui se brisaient contre l'avant pointu des pirogues, à mesure qu'elles avançaient dans leur course rapide.

Le jeune novice regardait avec un plaisir contenu la brillante scène qu'il avait sous les yeux; tantôt il

contemplait avec curiosité les formes légères et l'activité des gracieux Indiens se pliant aux mouvements des rames; tantôt ses regards se portaient vers le merveilleux paysage qui longeait le Saint-Laurent. A peine ce jeune homme comptait-il vingt années, et déjà, cependant, il semblait que son ame fût pénétrée des leçons à la fois douces et sévères de l'école de la patience, de l'école des Jésuites. Il ne témoignait aucun regret de quitter les hommes civilisés, aucune crainte de parcourir sans armes et sans défense un chemin où se tenait embusqué un ennemi implacable; en présence de scènes toutes nouvelles pour lui et d'une incomparable beauté, il ne se permettait pas le moindre épanchement d'admiration. Il savait réprimer ses transports et les convertir en une jouissance calme et paisible, et son recueillement et sa sérénité excitaient la surprise et lui valaient le respect des Hurons, ces rudes guerriers qui l'entouraient.

Enfin le père Laval lui dit en se tournant vers lui :

— Notre difficile voyage commence heureusement, mon fils René. Combien il est beau le pays que Dieu nous a assigné pour lieu de pèlerinage! Que Dieu est bon, mes enfants, combien il nous aime! s'il veille avec tant de sollicitude sur notre bonheur en ce monde, que n'a-t-il pas préparé dans le ciel pour ses serviteurs fidèles et dévoués? Méditons sur sa bonté infinie et sur son amour. C'est ainsi qu'il convient de commencer nos travaux pour attirer sur eux sa bénédiction.

Les Indiens acquiescèrent à ces paroles par une exclamation courte et sourde qui leur était familière : et pendant quelque temps on n'entendit que le bruit

régulier des rames, tandis que la pirogue avançait sans ralentir sa course. Quand le bon Père eut fini sa méditation, il se mit à réciter son office, et René Bourdoise, les yeux fixés sur les tours de Québec, ne les en détourna que lorsque la bannière de saint Denis eut disparu à sa vue. A mesure que le paysage prenait un aspect plus sauvage, les scènes de son pays natal se retraçaient à son imagination et il se voyait encore une fois dans les plaines fertiles de la France. Le souvenir de la maison paternelle, de ses parents, de ses amis ne pouvait manquer de remuer fortement son cœur et de donner une teinte sombre et triste à tout ce qui l'entourait. L'obscurité, les dangers semblaient grandir autour de lui ; mais élevant son cœur vers le Ciel, il s'efforça de couper court à ses pensées, se plaça sous l'invocation de la sainte Vierge immaculée et se résigna sans réserve à la volonté de Dieu.

Ce fut dans ces dispositions que les hommes blancs entreprirent leur voyage. Quant aux Hurons, ils restaient indifférents à tout, excepté au bien-être de ceux qu'ils escortaient et conduisaient au centre des forêts de leur tribu ; sauf le moment où pleins de ferveur ils s'absorbaient dans leurs exercices religieux, ils demeuraient impassibles. Bien qu'ils fussent préparés à tout événement, rien dans leur attitude ne dénotait qu'ils redoutassent le moindre danger.

Après quelque temps, le père Laval ferma son livre, et, se tournant vers le chef des Indiens :

— Mon fils, lui dit-il, croyez-vous que notre projet de nous rendre par eau aux missions des Hurons offre

quelque sûreté? ne vaudrait-il pas mieux débarquer et traverser la forêt vers le Ottawa?

Après un instant de réflexion, Aliasistari répliqua :

— Ce chemin est long et pénible pour un blanc et laisse des traces qui ne sauraient échapper au regard. Le Mohawks traverse la rivière, et il a l'œil perçant. Les eaux courantes, au contraire, ne laissent aucune trace et les pirogues des Hurons sont légères et rapides. Mon père, je vous jure que Aliasistari partagera votre sort à la vie, à la mort!

— Je confie donc à votre jugement et à votre habileté le choix de la route; le reste est entre les mains du Tout-Puissant.

III

L'INSTRUCTION.

Parmi les Indiens qui composaient l'escorte des missionnaires, quelques-uns n'étaient pas encore baptisés. Tous cependant avaient pieusement assisté aux prédications du Jésuite ; ils l'avaient écouté comme un messager de nouvelles merveilleuses, et avaient cru à sa parole ; mais le père Laval hésitait à admettre aux eaux régénératrices du baptême ceux qu'il ne croyait pas suffisamment instruits dans la foi de l'Eglise Catholique. L'Indien ignorant, hâbitué à errer dans les forêts où sans cesse se déroulent à ses yeux les œuvres de Dieu et des incompréhensibilités de tous genres ; l'Indien qui ne saurait pénétrer les mystères de la nature, pas même ceux de sa propre existence, porte en lui-même la conviction qu'il existe un Etre suprême et invisible. Avec le livre de la nature ouvert devant lui, et la voix de l'Univers qui résonne constamment à son oreille, il pourrait aisément, à la faible lueur de sa raison inculte, se perdre dans les labyrinthes du polythéisme ; mais il lui est impossible d'étouffer ou d'oublier la croyance instinctive de l'humanité en un Dieu invisible et suprême. L'aventurier illettré des vastes forêts du nouveau monde était donc arrivé à ce point de connaissances qu'avait atteint le sage de l'antiquité. Il adorait

le Dieu inconnu; mais le mécanisme de l'univers dépassait les bornes de son intelligence, et tout oiseau, tout quadrupède, tout poisson, tout arbre, toute pierre lui représentait une divinité secondaire. Lorsque le missionnaire catholique lui parlait du Dieu infini, suprême, éternel qui remplit l'espace, dont la volonté a fait sortir du néant le monde avec ses merveilles, et dont la volonté déterminera la fin; lorsqu'il lui parlait du Créateur et du Seigneur universel, en qui toutes choses sont essence, vie et mouvement; son ame naïve rendait hommage au grand Esprit que son instinct lui avait fait chercher en vain dans la nature et hors de la nature.

La piété, le zèle, et les connaissances supérieures du missionnaire lui avaient acquis la confiance illimitée des Indiens; ils écoutaient avec foi, respect et amour ses prédications sur le Sauveur qui s'est fait homme, sur sa vie, sa mort et sa résurrection pour le salut de tous, et généralement toutes ses instructions sur les autres dogmes du christianisme.

Le père Jean Laval avait pris dans sa pirogue deux néophytes, dans le but de les instruire durant le voyage, et René Bourdoise afin de l'initier à la méthode d'enseignement qu'il employait pour les sauvages simples et naïfs.

— Huron, sais-tu qui t'a créé? dit-il en s'adressant à l'aîné des deux néophytes, un guerrier renommé qu'il avait commencé depuis peu à instruire.

— Le grand Esprit, qui a fait la terre, les eaux et les forêts; répondit respectueusement Haukimah.

— Et dis-moi, Huron, a-t-il fait aussi le buffle et le cerf bondissant?

— Oui, mon père; le buffle et le cerf et tout ce qui a vie.

— Et toi et moi, nous a-t-il faits semblables à eux?

— Mes ancêtres enseignaient que le buffle et le cerf bondissant, s'en vont dans la terre des esprits où ils sont poursuivis par les guerriers comme sur cette terre. Ils avaient tort. La robe noire nous enseigne que le grand Esprit a fait l'homme à sa ressemblance et l'a animé de son propre souffle; le ciel a été fait pour l'homme bon. Les bêtes de la forêt meurent et périssent.

Prenant cette simple question comme base de son enseignement, le père Laval leur expliqua en détails, et chercha à graver profondément dans l'esprit de ses auditeurs, l'histoire de la création de l'homme, de sa destinée, de sa chute, et de la promesse d'un rédempteur accomplie par la naissance, la passion et la mort glorieuse du Sauveur du monde. Il leur apprit comment la nature de l'homme s'était corrompue par sa chute; comment, par suite de sa désobéissance, il s'était perverti, se laissait entraîner au mal, et était exposé à toutes les tentations du démon.

— Et c'est cela qui a rendu l'Iroquois aussi cruel et aussi sanguinaire, dit le plus jeune néophyte; il possède l'esprit du mal.

— Comme le possèdent tous les hommes méchants, mon fils; comme vous le possédez vous-même lorsque vous nourrissez contre l'Iroquois des désirs de vengeance, et cherchez à lui rendre le mal pour le mal. Il faut aimer ceux qui nous haïssent.

— Le Huron pourra-t-il aimer l'Iroquois? s'écria le jeune guerrier, tandis que son œil brillait du feu de la

passion et qu'il levait la tête avec dédain ; la colombe et le faucon peuvent-ils construire leur nid ensemble?

— Le Huron est-il une colombe au fond du cœur? interrompit Aliasistari d'une voix sévère; la colombe est douce. Le guerrier Huron doit être hardi et audacieux comme l'aigle.

— Que le Huron soit une colombe au fond du cœur, dit le père Laval avant que le jeune Indien eût pu répondre; qu'il soit une colombe par la pureté, la douceur, la piété et l'amour; qu'il soit l'aigle de sa tribu lorsqu'il combat pour une cause sainte et juste!

— Mon père a bien parlé, répliqua le chef d'une voix adoucie.

— Oui, mes enfants, votre premier devoir est envers Dieu, le grand Esprit; le second envers votre semblable. Le bon Esprit vous a créé, vous et tous les hommes, pour l'aimer et le servir, et il nous commande de nous aimer les uns les autres et même d'aimer nos ennemis; il nous ordonne de rendre le bien pour le mal. Si l'Iroquois est féroce et méchant, il faut le plaindre et prier qu'il devienne meilleur : prier qu'il accueille enfin chez lui les messagers du Christ. Si vous haïssez l'Iroquois, en quoi êtes-vous meilleurs que lui?

— C'est vrai, dit Aliasistari; c'est ressembler à Dieu que de pardonner.

Et le père Laval, continuant son instruction, expliqua aux Indiens comment les principes de la religion catholique sont liés à l'existence de l'homme, et se rattachent à tous les événements de sa vie; il leur apprit les vertus qu'on exige du chrétien et qui doivent être son plus bel ornement. Il leur enseigna les règles qui

doivent diriger ses relations avec les autres hommes, et insista sur cette charité sublime et surnaturelle qu'il doit cultiver dans son cœur. Il savait faire des incidents les plus insignifiants, des sujets d'instructions utiles, qui l'aidaient à les initier à l'esprit et à la pratique, aussi bien qu'à la doctrine du Christ.

Quelquefois, pour leur reposer l'esprit et pour rompre la longueur de ses instructions, il y introduisait des prières, et leur apprenait les répons aux litanies et aux prières du Rosaire. Ils écoutaient avec docilité et apprenaient très-facilement ; les guerriers semblaient rivaliser entre eux pour acquérir les connaissances que le père la robe noire leur enseignait.

Le père Laval et René Bourdoise le novice, afin d'obtenir, par l'intercession de la Mère de Dieu, les bénédictions du Ciel sur leur mission, s'étaient imposé la récitation du saint Rosaire ; ils disaient un chapelet le matin, un autre à midi, un autre le soir. Aliasistari et les Indiens catholiques faisaient pieusement les répons du Rosaire, et semblaient ne pas se lasser de leurs travaux tant qu'ils étaient soutenus par la rosée bienfaisante de la prière. La journée, ainsi divisée en occupations pieuses, se passait vite et agréablement. Chaque fois qu'on descendait à terre pour préparer le repas, le père Laval réunissait autour de lui les Indiens, leur faisait une courte instruction, et, après avoir béni leur nourriture, il s'asseyait avec eux sur l'herbe et partageait leurs mets frugals.

A l'approche de la première soirée, Aliasistari se mit en devoir de chercher un endroit convenable pour bivouaquer, et choisit enfin un enfoncement pitto-

resque au bord de la rivière; cet endroit était ombragé par des arbres élevés, et protégé, rendu impénétrable en quelque sorte du côté de la terre, par d'épais taillis qui s'étendaient au loin. Là, ils débarquèrent, et, tirant leurs canots sur le rivage, se préparèrent à passer la nuit. Le repas du soir était terminé et le père Laval se disposait à commencer une instruction ou exhortation, lorsqu'Aliasistari s'approchant de lui avec respect, lui dit :

— Mon père, le Mohawk est peut-être dans les alentours ; il a l'oreille fine !

— C'est juste, dit le père Laval en poursuivant la pensée du chef sans lui répondre directement ; mes enfants, méditez en silence les instructions que vous avez entendues aujourd'hui, et demandez la protection de Dieu, en invoquant l'intercession de Marie sa sainte Mère.

Les Indiens, après s'être agenouillés en silence, se couchèrent sur l'herbe en s'enveloppant de leurs couvertures de laine, et ne tardèrent pas à s'endormir de ce sommeil léger d'hommes habitués à prendre leur repos au milieu des dangers. Le jésuite et René Bourdoise ne purent s'endormir avec autant de facilité. Le novice surtout se trouvait dans une situation qui devait chasser le sommeil de ses paupières jusqu'au moment où il serait vaincu par la fatigue. Etendu comme les autres, mais inquiet et agité, il tournait souvent ses regards vers Aliasistari qu'on distinguait à peine à la vague lumière des étoiles. De temps en temps, les cendres mourantes du feu jetaient une vive lueur qui venait éclairer les traits accentués de l'Indien.

Le guerrier était assis au pied d'un arbre, la tête appuyée sur sa main; son attitude semblait être, aux yeux du jeune novice, celle d'une personne absorbée dans des pensées profondes.

Aliasistari méditait, mais chacun de ses sens était sur le qui-vive, prêt à saisir le moindre bruit ou le moindre mouvement soit dans la forêt, soit sur la rivière murmurante.

Les étoiles répandaient une douce et faible clarté sur les eaux courantes du fleuve, dont la surface limpide reflétait et leur nombre infini et leur scintillante beauté. Au milieu du silence profond de la forêt, troublé seulement par les voix mystérieuses de la nuit qui rendaient la solitude plus saisissante encore, on entendait le bruit des eaux qui venaient battre contre le rivage; si vaguement l'entendait-on, qu'on le distinguait à peine des mystérieux échos des bois et du murmure d'un fleuve rapide mais paisible. L'atmosphère était tiède et calme, c'était une de ces nuits durant lesquelles l'ame s'élève avec adoration vers son Créateur.

Les heures s'écoulaient, et la forme immobile de l'Indien qui veillait sembla d'abord, aux regards assoupis du jeune novice, prendre une dimension gigantesque; puis cette forme diminua peu à peu, à mesure que René Bourdoise cédait à la fatigue; bientôt la belle perspective qui s'étendait devant lui disparut à ses yeux et son esprit alla errer dans les champs fertiles de sa bien-aimée France. Il n'y avait pas longtemps que durait son sommeil, lorsqu'il fut réveillé par la main de l'Indien posée sur son épaule. Il ne faisait

pas encore jour, mais tout était prêt pour le départ. C'était grâce à la bonté obligeante du chef, qu'il avait pu jouir jusqu'au dernier moment d'un sommeil profond et réparateur. Quittant avec vivacité sa couche un peu dure, le jeune novice offrit à Dieu sa prière matinale, puis il se lava dans le fleuve, et il était prêt à prendre sa place dans la pirogue, au moment où elle fut lancée à l'eau. Le père Laval avait décidé que, durant le reste du voyage, lui et René Bourdoise n'occuperaient plus la même embarcation, afin que ce dernier pût, comme lui-même, se livrer à l'instruction des catéchumènes qui, comme nous l'avons déjà dit, n'étaient pas encore suffisamment préparés. En quelques instants, les pirogues s'élancèrent des bords du rivage, et, se maintenant à l'ombre des bois, poursuivirent rapidement et sans bruit leur course vers le nouveau fort de Montréal. Avant que le jour fût levé, la flottille avait déjà franchi quelques lieues; se dirigeant alors au milieu du courant, les pirogues se déployèrent sur une ligne plus étendue et continuèrent leur route.

IV

UNE NUIT SUR L'EAU.

Plusieurs jours se passèrent ainsi ; l'expédition avançait régulièrement ; cependant, le soleil couchant du quatrième jour la trouva encore éloignée des murs amis de Montréal. Elle venait d'atteindre la partie la plus dangereuse du passage qui séparait les deux forts ; il fut décidé, en conséquence, qu'on ne descendrait pas à terre et qu'on continuerait le voyage pendant la nuit. Les rameurs Indiens se relevaient et se reposaient alternativement, tandis que les pirogues marchaient silencieusement et avec une force ralentie.

Le père Laval et René Bourdoise s'étaient étendus au fond de leur pirogue; ils se placèrent sous la protection de Dieu et se disposèrent à dormir. Le novice commençait à s'habituer à la nouveauté de sa situation, et, familiarisé avec le danger, il ne le redoutait plus.

Le sommeil vint bientôt fermer ses paupières, car son cœur était pur. Elevé comme un soldat du Christ, il ne craignait pas la mort, n'importe sous quelle forme elle pût se présenter. Méditant sans cesse sur la fin de l'homme, le jésuite est habitué à regarder la mort en face. Il ne considère la vie que comme un moyen de nulle valeur par lui-même, mais au-dessus de toute valeur lorsqu'elle nous est donnée pour acheter un bon-

heur immortel. Pour lui, la mort est sans déchirements; elle ne brise aucun lien terrestre, car le seul lien qui l'attache à la terre est celui qui conduit au ciel en passant par la tombe. Pour la plupart des hommes, les portes de la mort sont noires et lugubres; pour lui elles sont l'arc triomphal sous lequel il passera quand il aura vaincu l'enfer et le péché. La méditation a calmé ses passions, en a suspendu le cours, et lui a enseigné la vanité des plaisirs et des richesses de ce monde. Il obéit au conseil que donna Notre-Seigneur à ce jeune homme qui cherchait la perfection; il fait abandon de tous les biens de ce monde, et, ainsi préparé, il peut se mettre en route pour accomplir l'œuvre de Dieu, sans bourse, ni sac, ni chaussure : entièrement soumis à la volonté de son divin Maître, il est préparé à la mort comme à la vie.

Se confiant en la protection de la divine Mère dont il avait imploré l'intercession puissante, le novice goûtait le sommeil calme et paisible de la jeunesse. Des sons doux, des souvenirs anciens et aimés, des voix connues et des noms familiers semblaient à son esprit assoupi se mêler au murmure de la vague, au léger souffle du zéphir qui rafraîchissait sa joue. D'aimables visages le contemplaient; il était de nouveau assis au foyer de famille, son père souriait au fils qu'il aimait, au fils de sa vieillesse qu'il avait voué au service de Dieu. En effet, le jeune René avait été consacré à l'autel dès son enfance, et en avait toujours respiré la douce atmosphère; dans la maison même de son père, et dès l'âge le plus tendre, il s'était préparé aux devoirs solennels de sa vie future. Le souvenir de la maison paternelle

remuait doucement son cœur, et les visages aimés qu'il entrevoyait alors dans son rêve, faisaient fondre la glace des nombreuses années passées dans de sérieuses études et dans de profondes et saintes méditations qui lui avaient enseigné un amour plus pur et plus élevé, l'amour du Père des pères, amour qui avait fini par absorber toutes les affections de son ame. En ce moment, la nature humaine reprenant ses droits, il parcourait en songe des milliers de lieues, et son cœur volait vers ses premières affections, vers ses liens mortels, mais sans oublier un instant sa haute destinée. Il éprouvait un bonheur pur, une joie enfantine tels qu'il les avait éprouvés dans son jeune âge, il se croyait encore enfant; un enfant gai, léger et étourdi; sans soucis, sans crainte, sans aucune responsabilité, sans autre sentiment que celui du moment présent. Les eaux du fleuve gazouillaient à son oreille, et ce murmure lui semblait la voix de sa mère qui lui chantait quelque douce mélodie. Le mouvement régulier des rames qui dirigeaient la barque et coupaient l'eau avec légèreté, le berçait doucement, il dormait comme eût pu dormir un enfant sur le sein de sa mère.

Quant au père Laval, il avait l'ame préoccupée; il fut longtemps sans pouvoir fermer l'œil. Il sentait que le moment critique était arrivé, et que si l'expédition parvenait à atteindre Montréal et commençait à monter l'Ottawa, il y aurait moins de danger d'être attaqué par une force supérieure. Se confiant en Dieu, il finit aussi par s'endormir. Comme chef de l'expédition, Aliasistari, insensible à la fatigue dès que la sûreté de la flottille était en jeu, veilla toute la nuit. A l'Indien, au

corps endurci, cette veillée coûtait peu ; et les Hurons ne prirent quelques moments de repos que pour être mieux préparés à tout événement. De l'avant de sa pirogue, qui était maintenant la première sur la ligne, le chef observait, d'un œil vif et perçant, les rivages de l'un et l'autre côté. Toute la nature dormait. On aurait pu croire que le cœur sanguinaire de l'homme se reposait aussi. Aliasistari ne distinguait pas la moindre trace d'ennemis, et pourtant le guerrier Indien sait découvrir la présence d'un ennemi, même à la faible lueur des étoiles ; malgré le murmure de l'eau, il peut entendre le plus petit bruit ; le mouvement de la plus légère branche ne saurait lui échapper. Le plus profond silence régnait donc ; le chef commençait à espérer que les Mohawks ne surveillaient point la rivière et qu'il leur serait possible d'accomplir leur voyage sans danger ou sans difficulté. Sa vigilance n'en devint pas moins grande.

Enfin, la voûte étoilée commença à s'éclaircir vers l'est. Le premier précurseur de l'aurore se montra d'abord d'une façon presque imperceptible ; l'obscurité devenue moins grande permit alors de distinguer le sommet des montagnes éloignées, et celles-ci jetèrent des ombres plus accusées sur la forêt située à leur base. Peu à peu les contours se dessinèrent avec plus de netteté, un œil exercé aurait pu tracer les formes différentes de cette nature agreste. Les pirogues s'avançaient vers un endroit où la rivière devenait plus étroite et Aliasistari redoubla d'attention et de vigilance. Ses yeux se fixèrent tout à coup sur un point où la forêt s'approchait des bords escarpés de la ri-

vière; il les éleva ensuite vers le ciel. Cet examen ne parut pas le satisfaire, car s'éloignant du rivage, comme pour placer dans les rayons de la lumière l'objet qui excitait sa méfiance, il le contempla pendant que les autres pirogues prenaient le devant. Les guerriers avaient remarqué son mouvement, mais avec une indifférence apparente; confiants dans le courage et l'habileté de leur chef, ils poussèrent en avant leurs barques fragiles. En quelques instants, le mouvement de la pirogue eût amené cette portion de la forêt vis-à-vis d'une étoile brillante, et durant une seconde cette étoile se trouva voilée comme par un léger nuage de vapeur ou de fumée.

— Etgh! s'écria le chef de ce ton guttural particulier aux Indiens, et changeant subitement le mouvement de sa rame, la pirogue qu'il montait tourna sur elle-même et marcha vers le rivage méridional à l'ombre des montagnes. Alors ralentissant sa marche, il se baissa pour diminuer le risque d'être observé par l'œil de quelque espion rôdant dans le voisinage. Toute l'expédition imita en silence sa manœuvre, en peu d'instants la flottille ne forma plus qu'une ligne immobile sous l'épais ombrage des bois. Aucune question ne fut adressée au chef, on ne manifesta ni inquiétude, ni curiosité. Les guerriers impassibles suivaient avec calme tous les mouvements d'Aliasistari.

Son regard perçant explorait la forêt avec méfiance, lorsqu'un léger bruit vint frapper son oreille : on aurait dit le bruit d'une branche se brisant sous un pas léger et circonspect; ce bruit quoique à peine perceptible n'échappa à aucun des guerriers, pas même

aux plus jeunes et aux plus inexpérimentés d'entre eux. Le Jésuite qui était couché au fond de la pirogue du chef, s'agita dans son sommeil, troublé sans doute par le repos qui avait succédé au mouvement, et sa respiration se fit entendre au milieu du silence profond qui régnait. Aliasistari désigna du doigt le missionnaire endormi, et Haukimah, le néophyte, se penchant vers le bon père, posa sa main sur son épaule. Le père Laval ouvrit les yeux et se leva en sursaut, mais un « Chut ! » prononcé à voix basse et le doigt que le néophyte plaça sur ses lèvres, mouvement que la lumière grise du matin lui permit de distinguer, le rappelèrent bientôt à lui-même. Un seul coup d'œil lui suffit pour deviner la situation, et élevant son ame vers la prière, il attendit avec résignation les événements quels qu'ils pussent être. Le réveil de René Bourdoise fut à peu près semblable. Le jeune novice, après avoir goûté un sommeil doux et bienfaisant, avait été réveillé par la marche ralentie des canots, et, lorsque ceux-ci s'arrêtèrent, il était levé. Voyant les préparatifs qu'on faisait autour de lui, son jeune sang français, ardent encore malgré la longue discipline qu'il avait subie pour réprimer tout sentiment mondain, s'enflamma à la pensée que, peut-être, des ennemis de sa patrie et de sa religion étaient en ce moment en face de lui, et qu'un combat d'homme à homme allait bientôt se livrer sans qu'il lui fût permis d'y prendre part. Ce ne fut pas sans effort qu'il parvint à étouffer ces sentiments et qu'il se résigna à n'avoir d'autres armes que celles de la prière et d'une abnégation complète d'esprit. René

Bourdoise avait un cœur chaud et ardent. Watook son élève, assis près de lui, remarqua l'éclat de ses yeux et la lutte morale à laquelle semblait en proie le jeune ecclésiastique; ce noble combat de l'ame ne lui échappa pas et son affection pour lui en devint plus vive.

— La jeune robe noire veut-elle partager les armes de Watook? lui demanda-t-il à voix base. Son couteau est tranchant et affilé. et sa carabine est sûre; ce sont les armes de son frère. Watook se servira de celles de ses gens, et à ces mots le jeune et généreux guerrier tira le couteau de son ceinturon et le présenta au jeune novice.

Le beau visage de René Bourdoise se colora fortement. On n'aurait pu dire quels étaient les sentiments qui le dominaient pendant cette lutte intime et ce qui avait amené la rougeur sur son front. Etait-ce la voix de la nature qui, imparfaitement étouffée, lui faisait honte d'agir comme une femme au moment du combat et de refuser des armes dont l'usage lui était interdit? ou était-ce le regret d'avoir éveillé dans le cœur du sauvage, par une attitude peu convenable à la dignité d'un paisible et fidèle messager du Christ, le sentiment qui l'avait poussé à lui offrir des armes quand il aurait dû se préparer à la couronne de martyre par ses prières et sa résignation.

Il contempla un instant les instruments de guerre, puis la force des passions cédant à la discipline, il les repoussa doucement loin de lui : « Gardez vos armes, mon frère, dit-il. Entre mes mains elles seraient sans utilité; je ne sais pas m'en servir. Je suis un homme de

paix, et ceux qui, comme moi, sont voués au service des autels ne doivent pas souiller leurs mains de sang humain ; leur devoir est de se soumettre aux épreuves qui leur sont envoyées. O Père ! continua-t-il en lui-même, ô Père céleste ! vous qui savez lire dans tous les cœurs, pardonnez-moi les pensées coupables qui m'ont entraîné un instant, qui ont éveillé en moi des sentiments qui vous offensent ; » et la tête baissée, il demeura calme et immobile, au grand étonnement et à l'admiration sans bornes du jeune Indien qui voyait bien que ce n'était pas la crainte qui le faisait agir ainsi, mais qui ne pouvait s'expliquer sa conduite, ignorant comme il l'était des devoirs d'un missionnaire.

Les canots, en s'approchant du rivage, furent entraînés un peu en avant par le courant ; il était évident qu'on descendait le fleuve, les arbres semblaient passer lentement devant les voyageurs, tandis que leurs pirogues paraissaient immobiles. Les Indiens laissèrent aller leurs embarcations au courant sans chercher à leur faire reprendre une marche accélérée. Le père Laval avait les yeux fixés sur la forêt, mais ses regards pénétraient difficilement l'obscurité dont elle était enveloppée. On parvint enfin à un endroit où les arbres étaient moins touffus, et où les embûches étaient moins à craindre. Aliasistari fit entendre de nouveau une exclamation sourde et montra une clairière dans la forêt. L'œil du père Laval suivit la direction indiquée, et entrevit, à quelque distance en arrière de l'épais taillis, la fumée d'un feu mourant ; un instant après, un tronc d'arbre lui en dérobait la vue. Il était impossible de distinguer aux alentours le moindre signe de

vie ou de mouvement. Le Père reprit, au fond du canot, la place qu'il avait quittée pour jeter un coup d'œil sur le pays qu'on traversait. Les regards du chef ne quittaient pas la partie de la forêt qui s'étendait devant lui, et il consultait à voix basse un vieux guerrier assis à ses côtés.

— Haukimah, la trace est là, dit-il en montrant un endroit qui, à l'œil du jésuite tiré de sa méditation par les paroles du chef, n'offrait rien d'extraordinaire.

— Oui, le Mohawk a laissé de très-visibles traces, un yeugeese pourrait les suivre. Le Moahwk est rusé.

— Comme un renard; mais les traces qu'il laisse après lui sont celles d'un ours.

Le vieil Indien secoua la tête d'un air de doute, et après une pause, répondit :

— L'Iroquois sait cacher sa trace lorsqu'il le veut; s'il ne le fait pas, c'est qu'il est fort.

— Il est faible; c'est un renard qui, pour effrayer le chasseur, cherche à simuler la trace de loups nombreux! S'il était fort, il se cacherait comme la panthère pour s'élancer sur le cerf.

— Il n'attend pas sa proie, il a été l'enlever dans les coigwams des visages pâles, et l'a emportée. Il est fort et ne craint pas d'être poursuivi; son feu s'éteint; il est parti.

Et Haukimah montra du doigt le Sud.

Il n'était pas improbable qu'en effet les Mohawks eussent pris cette route la nuit, laissant leurs feux allumés, traces qui devaient exclure toute idée d'embûche dans cet endroit; cependant, le chef résolut de faire une reconnaissance plus minutieuse avant que de s'aventurer en face du lieu suspect et d'exposer ainsi l'expédition à une poursuite inévitable.

Le jour devenait plus distinct, et les traces des Indiens, sur lesquelles les deux Hurons différaient d'opinion, furent enfin visibles pour le père Laval lui-même, bien qu'elles eussent échappé à son regard, si son attention n'eût pas été éveillée. Les broussailles au bord de l'eau étaient courbées et foulées, quoique quelques branches parussent avoir été remises soigneusement à leur place, tandis que les arbustes de la partie la plus escarpée de la rive qui s'élevait de plusieurs pieds au-dessus de la surface de l'eau, avaient les branches cassées et les feuilles arrachées, comme sous l'étreinte de quelques personnes qui se seraient aidées de leur secours pour remonter. Les pirogues continuèrent d'avancer vers le rivage, un coup de rame, donné de temps en temps, les empêchait de descendre le courant. Elles se trouvaient alors tout à fait au bord du rivage, mais il fut impossible de découvrir le moindre signe de vie et de mouvement, et les deux Français commençaient à se réjouir de la pensée que les Indiens étaient partis et qu'il n'y avait plus rien à craindre. Quant aux Hurons, ils continuaient à garder le silence, se cachant, autant que possible, au fond de leurs pirogues et veillant de l'œil attentivement. Le chef se tourna vers Haukimah :

— Combien mon père en compte-t-il sur le sable? lui demanda-t-il en lui désignant le bord de l'eau.

Le vieux guerrier leva trois doigts.

— Oui, il n'y avait que trois canots, dit Aliasistari, il n'y a rien à craindre.

Le père Laval chercha, mais en vain, les indices d'où les Hurons avaient pu tirer cette conclusion. Pour eux ces indices étaient évidents. Il paraissait que les

Mohawks, si en effet c'étaient des Mohawks, avaient traversé cet endroit sans aucune des précautions que prennent ordinairement les Indiens pour cacher leurs traces, surtout lorsqu'ils se trouvent dans un pays ennemi. Sur le sable, il y avait de fortes empreintes de pieds nus, à peine visibles à la faible lueur du crépuscule; et, à côté l'un de l'autre, trois enfoncements indiquaient le passage de pirogues qu'on avait dû tirer de l'eau avec négligence. Tandis que les deux chefs exploraient minutieusement le rivage, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas dupes de quelque ruse de guerre, la pirogue qui portait le novice s'élança subitement vers eux, et le jeune Indien Watook fit entendre un sifflement semblable à celui du serpent de mer; tellement semblable, que le père Laval se recula involontairement avec horreur, comme s'il eût cru que ce reptile vénéneux s'approchait réellement de lui.

— Les Mohawks! s'écria Watook.

Tous les regards suivirent la direction de sa main, et l'on vit une masse noirâtre qui courait d'arbre en arbre avec rapidité, et s'approchait de plus en plus des pirogues. Au même instant, un hurlement sauvage retentit dans la forêt, qui fut éclairée d'une lueur subite par le feu des carabines; en même temps, une nuée de flèches fondit sur les canots, d'où s'élevèrent des gémissements étouffés. Chaque coup de feu était parti des hauteurs, pas un encore de la forêt. On n'y répondait pas. Il était inutile de tirer sur un ennemi invisible, abrité, et qu'une fumée épaisse enveloppait.

Au moment où les cris retentissaient, le père Laval avait senti la légère pirogue rebondir dans l'eau, mou-

vement communiqué par les bras vigoureux des Hurons qui, se courbant silencieusement sur les rames, espéraient atteindre un lieu d'où ils pourraient se défendre avec succès. La surprise, le cri de guerre, la décharge bruyante s'étaient succédé presque instantanément; mais l'élan donné aux pirogues avait été si prompt et si vigoureux, qu'elles avaient franchi la moitié du fleuve avant que le feu des carabines eût cessé de se faire entendre. Ce mouvement fut heureux; la marche précipitée de la flottille rendit incertaine la visée de l'ennemi qui se servait d'armes grossières et peu sûres que lui fournissaient les Hollandais de New-York. Cependant, les pirogues commençaient à ralentir leur marche, des rames brisées flottaient sur l'eau, et les Indiens qui les avaient abandonnées, se baissèrent, saisirent leurs armes, et guettèrent avec avidité un objet quelconque, une tête, une jambe ou un bras qui pût leur servir de point de mire. Le Jésuite sentit que l'eau montait jusqu'à ses pieds; la pirogue avait été percée de part en part par une balle, et se remplissait rapidement. La situation des autres pirogues était à peu près semblable. On eût dit que l'ennemi, pour rendre toute fuite impossible, avait visé principalement aux embarcations, et si chaque coup de feu eût porté, elles eussent coulé immédiatement.

Ce fut un moment de suprême angoisse; la mort par l'eau ou par le feu des ennemis, se dressait devant les deux Français et leur escorte; il y avait peu d'espoir d'atteindre le rivage. Au milieu du danger, une pensée plus pénible que celle de la mort, agitait l'esprit du

Jésuite. Quelques-uns des Indiens qui l'entouraient, n'avaient pas été baptisés ; et, l'ame pleine d'amertume, il se disait que chaque coup de feu, chaque flèche qui traversait l'air en sifflant, pouvait envoyer en présence de Dieu ces malheureux enfants du désert, non encore purifiés de la tache du péché. Les coups qui résonnaient autour de lui ne lui inspiraient aucune terreur, quant à ce qui le concernait personnellement ; mais la responsabilité des ames pesait de tout son poids sur la sienne.

Le vieux guerrier Haukimah était assis immobile devant lui. La tête appuyée sur la main, la carabine posée sur les genoux, il regardait fixement le visage du prêtre, et voyait avec inquiétude l'anxiété empreinte sur ses traits. La chemise de chasse du guerrier était saturée de sang ; cependant, aucun cri de douleur ne lui avait échappé ; son regard triste attira l'attention du Jésuite.

— Etes-vous blessé? demanda le père Laval.

L'Indien, pour toute réponse, inclina la tête avec difficulté.

— Dangereusement et près du cœur? continua le prêtre.

— Haukimah a vu sa dernière bataille, répliqua l'Indien avec résignation : il va partir pour la terre des esprits.

— Ciel ! vous n'êtes pas baptisé !

— Je l'avais demandé ; maintenant, j'attends !

— On avait différé votre baptême parce que vous n'étiez pas suffisamment instruit, mais à cette heure votre instruction est complète, il ne faut plus tarder.

Un faible sourire de joie éclaira passagèrement les

traits sévères du blessé, et son regard déterminé prit une expression plus douce.

— C'est bien, répondit-il avec calme.

— Vous repentez-vous de vos offenses contre le bon Esprit ?

— Je l'ai toujours aimé ; si je l'ai offensé, je le regrette, dit-il d'une voix faible.

La situation ne permettait pas d'autres questions, et le bon prêtre se leva ; sa haute stature présentait à l'ennemi un but certain, mais lui, sans se soucier du danger, se pencha, remplit sa main de l'eau de la rivière, et, la versant sur le front du guerrier qui était tourné vers lui, il prononça les paroles saintes et sacrées du baptême.

L'œil de l'Indien mourant s'illumina de nouveau ; un doux sourire anima encore ses traits ; ses lèvres, auparavant immobiles, s'entr'ouvrirent et laissèrent échapper quelques mots de prière. Puis une sorte de frémissement se fit entendre ; la main de l'Indien se porta vaguement sur sa blessure d'où s'élançait en gros bouillons un sang noirâtre. Sa tête retomba sur sa poitrine ; l'ame du régénéré avait pris son vol.

— Qu'il repose en paix ! murmura le père Laval en soupirant, et il porta de nouveau ses regards sur la scène qui l'entourait. Elle était alors d'un aspect saisissant. La barque fragile coulait à fond ; toute fuite par la rivière était devenue impossible, et il semblait fort douteux qu'on parvînt à gagner le rivage. Surpris dans une position désavantageuse, les braves n'avaient pu déployer leur valeur accoutumée. A un signe du chef, deux guerriers sautèrent dans l'eau

et la barque allégée reprit un peu d'élan ; en quelques coups de rames elle atteignit un endroit guéable de la rivière. Chacun saisit sa carabine de lá main gauche, tandis que de la droite il brandissait son tomakawk, et se porta en toute hâte vers le rivage. Aliasistari d'un bond se trouva sur le sable; le père Laval suivit son exemple, et peu d'instants leur suffirent pour gagner l'abri que leur offrait la forêt. Le chef fut bientôt entouré de ses braves, et, avant que la dernière pirogue eût touché la rive, un feu très-vif de carabines se fit entendre sur les derrières des Iroquois; puis tout retomba dans le calme. Les Iroquois surpris par la promptitude et le mouvement inattendu des Hurons n'osaient quitter leurs retraites, et, durant quelque temps, un silence profond et sinistre régna sur cette scène de mort.

Au bord du rivage, à côté d'un Indien qui se mourait, était agenouillé le père Laval. Il tenait à la main un crucifix sur lequel était fixé le regard du moribond. Des paroles de consolation divine coulaient des lèvres du Jésuite; il prononça l'absolution solennelle, et, au milieu du silence momentané de ce champ de bataille, l'ame du guerrier purifiée prit son vol vers des régions où la mort et les dangers sont inconnus. Lorsque le cœur du guerrier eut cessé de battre et que ses membres commencèrent à se raidir sous l'étreinte de la mort, le prêtre se leva : « Que Dieu ait pitié de son ame! » prononça-t-il d'une voix douce et triste, et il s'enfonça dans la forêt.

V

LE COMBAT.

La nature était enveloppée d'obscurité et de silence. Pas un mouvement dans la forêt ; pas un rayon de lumière sur le ciel gris et triste ; pas d'autre son qu'un gémissement douloureux et comprimé, lugubrement mêlé au doux murmure de l'eau. Pas une voix ne se faisait entendre là où tant de voix étaient prêtes à éclater de fureur ; un seul homme était visible là où tant d'autres brûlaient du feu de toutes les passions humaines. Cet homme, c'était le père Laval qui s'acheminait vers la forêt. Autour de lui, tout était sombre ; néanmoins une paix invincible régnait en son ame. Au milieu du silence qui semblait d'autant complet qu'il succédait au fracas du combat, on entendait de temps en temps un bruissement de feuilles occasionné par les pas des Mohawks qui, tout en manœuvrant avec la prudence du guerrier Indien, se retiraient en arrière et prenaient de nouvelles positions. Ce n'était plus la nuit, ce n'était pas encore le jour, les étoiles disparaissaient peu à peu.

Le prêtre poursuivait son chemin, sans se soucier des dangers qui environnaient la forêt. Il atteignit bientôt l'extrémité d'un ravin ; un obstacle arrêta tout à coup ses pas et le fit trébucher, il tomba. En étendant

la main pour se relever, cette main rencontra un chapeau ; il le remassa, l'examina et reconnut le chapeau de René le novice. Un frisson parcourut tout son corps ; son cœur se serra, il murmura une prière, puis il continua sa route. Quelques pas plus loin, un Indien blessé, nu, étendu sur le sol, s'offrit à ses yeux. Un faible soupir s'échappait des lèvres du guerrier qui faisait de vains efforts pour se retourner. Le Jésuite se pencha sur lui :

— Mon fils, lui demanda-t-il à voix basse, as-tu été baptisé?

— Non, mon père, lui répondit le mourant d'une voix éteinte.

L'endroit où ils se trouvaient, au fond du ravin, était un peu à l'abri des postes des Iroquois. Le père Laval avait encore le temps de rejoindre les Hurons et d'échapper par la fuite à l'ennemi, car celui-ci était occupé à étendre ses lignes pour couper toute retraite aux guerriers chrétiens. Les mouvements de chacun des adversaires étaient tellement circonspects, l'obscurité de la forêt était si profonde, que jusqu'alors les Hurons, pas plus que les Iroquois, n'avaient pu viser à coup sûr, et, dans l'un et l'autre camp, on était trop prudent pour tirer sans utilité et faire connaître ses mouvements par le bruit des armes.

Le père Laval se leva et se dirigea sans bruit du côté de la rivière. En passant auprès d'un tertre ou petite colline, un mouvement dans les arbres, suivi d'un sifflement de serpent, le fit tressaillir. Il hésita un instant, puis, se rappelant avoir entendu ce sifflement dans le canal, il se rassura, fixa ses yeux sur le lieu d'où

était parti le bruit, et ne tarda pas à distinguer une forme humaine qui s'avançait vers lui et relevait la tête de plus en plus à mesure qu'elle approchait. Au bout d'un instant, Aliasistari était à ses pieds, et, à voix basse, lui disait :

— Mon père, hâtez-vous ; vous avez encore le temps de fuir. Suivez-moi !

— Je ne le puis, répondit le Jésuite, il y a des ames à sauver, des mourants à baptiser ! Pour vous, c'est différent; fuyez, tâchez de vous sauver.

— Non, Aliasistari ne fuira pas sans son père, dit l'Indien avec fierté et en se relevant de toute sa hauteur.

— Fuyez, vous dis-je ; chef des guerriers, vous avez vos devoirs; moi, j'ai les miens; l'homme brave fait ce qu'il doit, et se fie à Dieu pour le reste. Faites votre devoir, laissez-moi faire le mien.

— Vous ne voulez pas me suivre?

— C'est impossible.

Et le Jésuite montra l'endroit où il avait laissé le blessé. Le chef y porta les yeux.

— Ce n'est pas loin de l'extrémité de leur ligne, dit-il, vous ferez votre devoir, et Aliasistari à votre côté fera le sien. Chut ! ajouta-t-il, en s'interrompant et en élevant la main comme pour demander silence.

Le père Laval prêta l'oreille attentivement, et distingua le bruit de pas légers et précipités; un cri de hibou frappa son oreille, et tout retomba dans le silence.

— Ils se réunissent pour faire une décharge, dit le chef. Il faut qu'Aliasistari soit là pour les recevoir. Lorsque vous entendrez le cri de guerre des Hurons, dites-vous que vos enfants combattent pour vous sauver.

Rendez-vous immédiatement sur le rivage et cherchez à vous y cacher.

Le chef se courba jusqu'à terre et fut bientôt hors de vue.

Le Jésuite marcha en toute hâte vers la rivière, élevant son ame à Dieu et lui demandant de le soutenir durant cette épreuve. Remplir d'eau son chapeau, et retourner auprès du blessé, fut pour lui l'affaire d'un instant. Les yeux du guerrier tombèrent sur le liquide rafraîchissant, et, d'un air suppliant, il posa le doigt sur ses lèvres desséchées, dévorées par la soif, et murmura ces mots :

— De l'eau.

Le Jésuite lui souleva la tête, et porta à ses lèvres la fraîche boisson. Un regard reconnaissant anima un instant les traits de l'Indien. Le père Laval posa doucement sa tête sur l'herbe, se recueillit, pria, et comme il étendait la main pour lui verser sur le front les eaux purifiantes du baptême, il sentit une main lourde se poser sur sa tête, l'étreindre, et la tirer en arrière avec violence. Le Jésuite put alors distinguer le visage féroce d'un Iroquois qui brandissait à la main droite son tomakawk déjà ruisselant de sang. Un sourire diabolique éclairait la figure du sauvage ; il suspendit son œuvre de mort. Le Jésuite avait encore un instant devant lui, un instant d'une valeur inestimable, que des mondes n'auraient pu acheter. L'eau baptismale fut versée sur le front du moribond, les paroles sacramentales furent prononcées.

— Mon Dieu ! je vous remercie, s'écria le Jésuite ; et le couteau du sauvage descendit sur sa tête.

Un coup de feu retentit dans l'air.

Aliasistari, l'intrépide chef des Hurons, s'était glissé furtivement jusqu'aux postes de ses guerriers et se préparait au combat. Avec l'habileté et la promptitude de l'Indien, il résolut de surprendre l'ennemi au moment de l'assaut, et, avec quelques hommes choisis, il se plaça dans un lieu plus avancé et plus favorable à ses vues, d'où il pouvait avoir l'œil sur l'endroit où il avait laissé le Jésuite. Il portait un regard inquiet de ce côté, lorsqu'il aperçut le père Laval, la tête penchée en arrière, sous l'étreinte du sauvage, dont le bras était armé d'un tomakawk qu'il brandissait. Aliasistari fit un pas en avant. S'il tirait, il découvrait sa ruse à l'ennemi; s'il ne tirait pas, le prêtre était frappé à mort. D'une main ferme, il saisit sa carabine, l'ajusta, la maintint comme si ses muscles eussent été d'acier. Elle resta immobile durant l'espace d'une demi-seconde, puis la détente partit; une colonne de fumée s'éleva et une flamme jaillit. Le mouvement imprimé par l'Iroquois à son tomakawk s'accomplit, mais ce ne fut que le coup inoffensif d'un bras privé de vie. Le sauvage tomba lourdement en avant sur le prêtre.

Au même moment éclata le féroce cri de guerre des Mohawks; des flèches fendirent l'air, des coups de feu retentirent. Puis les adversaires, se précipitant l'un sur l'autre, on n'entendit plus que le choc des instruments guerriers. Le Mohawk et le Huron combattaient corps à corps. Les coups des armes à feu illuminaient un instant la scène; les pâles rayons d'un soleil naissant éclairaient tantôt les plumes des guerriers, tantôt leurs armes, tandis que la cime des arbres de la forêt paraissait plongée dans un feu liquide. A la surface ridée

du fleuve, semblaient courir des milliers de feux follets. Les plaintes étouffées des blessés, se mêlaient au bruit de la musique sauvage et guerrière qui excitait l'ardeur de ces hommes forts et passionnés.

En quelques bonds le chef Huron fut auprès du Jésuite. Il le souleva doucement et lorsqu'il le vit revenu parfaitement à lui-même :

— Mon père, lui dit-il, partez ! descendez le rivage jusqu'à ce que vous ayez rencontré un taillis épais et touffu ; suivez le bord de l'eau. Nous sommes accablés par le nombre et notre seul espoir est dans la fuite. Aussi longtemps que vous resterez ici, les Hurons resteront. Donc, fuyez ! nous aussi nous tâcherons d'échapper à l'ennemi.

— Alors, je pars, dit le Jésuite ; et, s'enveloppant d'un long manteau noir qu'il portait, il se disposait à s'éloigner.

Aliasistari se baissa et saisit par les cheveux l'Iroquois sans vie; il était au moment de le scalper, lorsque la main du prêtre l'arrêta :

— Mon fils, ne violez pas un mort.

— C'est un Mohawk, mon père !

— C'est un homme, vous l'avez tué sur le champ de bataille; ne mutilez pas son corps. Ce ne serait pas chrétien.

Le guerrier s'éloigna du corps de son ennemi et se signa avec respect ; puis montrant au Jésuite le chemin qu'il devait prendre, il regagna sa première position à travers une pluie de balles et de flèches qui l'assaillirent à la sortie du ravin.

Comme il jetait un dernier coup d'œil en arrière, il

aperçut le Jésuite qui descendait rapidement le sentier qu'il lui avait indiqué. L'instant d'après, le chef Huron était au plus fort de la mêlée.

Les guerriers chrétiens, à la vue de leur chef, redoublèrent d'ardeur et tinrent encore bon contre l'ennemi, mais il était évident que la lutte ne pouvait plus durer longtemps. Plus ils prolongeaient le combat, plus le père la robe noire s'éloignait d'eux. Enfin, le chef, à la vue de ses guerriers décimés autour de lui, comprit qu'il fallait battre en retraite sans perdre un instant. A son signal, les Hurons s'élançant d'arbre en arbre reculèrent en défendant si vaillamment chaque bout de terrain que les Mohawks n'osèrent les poursuivre de trop près.

Aliasistari s'approcha d'un vieux guerrier éprouvé et lui intima un ordre bas à l'oreille; l'Indien eût bientôt gagné les derrières de l'armée et se dirigea vers le fleuve. Peu après, en un lieu où les vagues venaient se briser et former comme une ligne de lumière sur le sable, une forme sombre se dessina sur l'herbe, glissa doucement sur la pente du talus qui descendait jusqu'au bord du rivage, puis disparut sous l'eau sans bruit. Tout près de là, flottait une pirogue renversée; imperceptiblement, ses mouvements devinrent plus réguliers, elle s'éloigna de la rive, fut soudain retournée et un Indien sauta dedans lestement. Un hurlement partit de la forêt; l'Indien avait été vu; quelques coups de feu sifflèrent autour de lui; mais saisissant une rame, il la brandit en l'air comme pour défier l'ennemi et poussa vivement sa barque en avant.

Lorsque les Hurons jugèrent qu'un temps suffisant

s'était écoulé pour permettre au père Laval de prendre les devants, ils se donnèrent un rendez-vous en face de leur dernier bivouac et s'empressèrent de fuir. Le gros de la bande prit un chemin assez distancé de la rivière, tandis qu'Aliasistari, accompagné d'un seul guerrier, se rendit en toute hâte au lieu qu'il avait indiqué au Jésuite.

Le père Laval, après avoir tourné le dos à la scène du combat, se dirigeait rapidement vers le rivage, lorsqu'il entendit le gémissement d'un Indien blessé à qui les forces avaient manqué au moment d'atteindre le bord de l'eau. Il s'arrêta. Comment pouvait-il fuir? Comment pouvait-il abandonner tant d'ames qui réclamaient son saint ministère? Il s'écarta de sa route, alla s'agenouiller à côté du Huron et ne le quitta que lorsque les voix des combattants ne frappèrent plus que faiblement son oreille. Oubliant alors les paroles du chef, il revint sur ses pas et bientôt se trouva sur le champ de bataille devenu muet.

Combien de fois ne s'agenouilla-t-il pas pour confesser un guerrier moribond! combien de fois ne donna-t-il pas le baptême à un néophyte expirant! il adressait à tous des paroles de consolation et d'espoir. D'une main douce et légère comme celle d'une femme, il baignait les fronts brûlants des blessés et cherchait à calmer leurs douleurs. Absorbé dans cette œuvre d'amour divin, il n'avait point entendu des pas qui s'approchaient de lui.

— O mon père! je venais chercher votre corps, et, joie suprême, j'ai le bonheur de vous retrouver vivant!

— C'est toi, mon fils René! que Dieu te bénisse! s'écria le Jésuite, en regardant avec affection le jeune homme; je te croyais mort. J'avais trouvé ton chapeau que voici. Mon fils, je t'ai pleuré.

— Oui, je l'avais perdu en fuyant : le jeune Indien Watook m'avait entraîné jusqu'au rivage, et là, me trouvant abrité, j'ai pu suivre de l'œil le combat jusqu'au moment où il m'a paru nécessaire de m'enfoncer davantage dans la forêt. Lorsque j'ai vu l'ennemi s'éloigner, j'ai pris un détour et je suis revenu ici pour vous chercher.

— C'est bien, nous mourrons ensemble en nous consolant mutuellement.

— Si telle est la volonté de la Providence, mon père.

Et le Jésuite et le novice continuèrent leur œuvre de dévoûment.

Au nombre des blessés se trouvait un jeune guerrier Iroquois, évanoui par suite de la perte de son sang qui s'échappait d'une blessure grave, mais non dangereuse. Il commençait à revenir à lui, lorsqu'un gémissement involontaire s'échappa de ses lèvres.

René Bourdoise s'approcha du guerrier, souleva sa tête, tandis que le père Laval s'efforçait d'étancher sa blessure. Le sang coulait avec une telle abondance que la mort devait en résulter si l'on ne parvenait à l'arrêter. Le père Laval avait des connaissances chirurgicales, et, plein d'une ardeur charitable, il se mit à l'œuvre. Tandis que les deux Français étaient ainsi occupés, les voix bruyantes des Mohawks retentirent de nouveau à leurs oreilles; ils revenaient sur le champ de bataille. Les sauvages avaient vu la fuite du Huron

dans le canot, et, craignant qu'un renfort n'arrivât au secours de leurs adversaires, ils n'avaient pas osé continuer leur poursuite. En apercevant les deux prêtres, les deux ennemis qu'ils désiraient le plus avoir en leur puissance et qu'ils croyaient en sûreté, ils poussèrent des hurlements de joie. Deux guerriers s'élancèrent en avant, les bras levés et dans l'intention de s'en rendre maîtres, mais les Jésuites imperturbables continuèrent leur œuvre charitable. Le père Laval avait réussi à étancher le sang, et, dans ce moment il bandait la blessure; René Bourdoise baignait le front de l'Iroquois.

Les deux guerriers s'arrêtèrent saisis d'étonnement; puis, faisant entendre l'exclamation gutturale qui, dans leur langage, exprime la surprise, ils laissèrent tomber leurs bras et se regardèrent. Ils furent bientôt rejoints par leurs compagnons qui, eux aussi, spectateurs d'une scène si nouvelle, poussèrent la même exclamation. Cette scène présentait en effet un étrange contraste : l'homme démon et l'homme ange; le guerrier rouge de sang et fumant de carnage, et le prêtre calme et sans colère, respirant la paix et la charité, soignant les blessures de son ennemi.

Le père Jean dont les traits placides étaient animés d'un saint enthousiasme se redressa, et croisa les bras sur la poitrine. Le prêtre et le sauvage étaient en face l'un de l'autre. L'œil étincelant du guerrier s'abaissa lentement sous le regard doux et serein du Jésuite; soudain il détourna les yeux, et, s'approchant du blessé, posa sa main sur son front, comme pour s'assurer qu'il n'était pas trompé. Il examina

attentivement son visage; le novice lui soutenait la tête et humectait son front et ses lèvres. L'Indien ouvrit enfin les yeux et un faible sourire illumina ses traits.

— C'est bien, Kiskepila! murmura le Mohawk, et il s'éloigna.

Le Jésuite put alors jeter un coup d'œil autour de lui.

Les Mohawks avaient fait quelques prisonniers, dont six venaient d'être ramenés liés et garrottés.

Une heure après, les derniers des poursuivants étaient de retour; on avait scalpé et achevé à coup de tomahawks les Hurons mourants; on avait mis en terre, avec les honneurs de la guerre, les Iroquois, et, vainqueurs et prisonniers marchant en file, portant leurs blessés sur des brancards de branches d'arbres, quittaient les bords du Saint-Laurent où ils avaient caché leurs canots, et s'enfonçaient en pleine forêt, dans la direction des villages des Mohakws.

VI

LE MATIN.

Le soleil se levait brillant et majestueux au-dessus des montagnes de l'Est, pas un nuage n'entravait sa route. En ce moment, ses rayons tombaient obliquement sur un guerrier, aux formes athlétiques, qui se glissait le long des bords du Saint-Laurent. Un autre guerrier suivait de près celui-ci faisant disparaître, en les effaçant à mesure qu'il avançait, toute trace de leurs pas. Vers le Sud retentissaient encore les bruits du combat, les cris des poursuivants. Tout en marchant avec précaution, les deux guerriers pressaient le pas, et atteignirent un endroit du rivage où le talus était plus fourré, plus difficile à pénétrer, et dont le terrain était humide. Là, ils quittèrent le bois et suivirent le bord de l'eau, en cherchant attentivement sur le sable une empreinte de pas. Ils n'en découvrirent aucune. Durant un instant, le guerrier de haute stature, sembla hésiter et regarda autour de lui, puis il descendit la rivière, en recommençant ses recherches. Elles furent aussi vaines que la première fois. Une expression douloureuse agita ses traits, il enfonça la crosse de son fusil dans le sable, s'appuya sur son arme, et se mit à réfléchir. Ses vêtements étaient déchirés et pleins de sang,

il portait sur lui les traces de plusieurs blessures. Le soleil éclairait et animait le visage d'Aliasistari, mais son ame était sombre et triste. Il ne trouvait aucune trace du père Laval; et son serment solennel était présent à sa mémoire.

Enfin, il siffla deux fois d'une façon perçante, quoique contenue; à la seconde fois on entendit le bruissement des feuilles, à peu de distance du lieu où les broussailles étendaient leurs branches au-dessus de l'eau, et l'on vit sortir, de dessous ces branches touffues, la forme d'un Huron. Poussant en avant son canot, quelques coups de rame l'amenèrent aux pieds d'Aliasistari et de l'Indien qui était debout devant lui. Les trois Hurons conversèrent ensemble pendant un instant, puis s'assirent silencieusement sur le rivage. Un léger bruit les fit tressaillir, Aliasistari s'écria : « Le voici! » Une seconde s'écoula, un pas se fit entendre sur le sable, et Watook, les vêtements souillés et tachés, marques de la lutte qu'il avait eu à soutenir, était près d'eux. Il regarda Aliasistari, puis il baissa la tête sans prononcer une parole.

— Parlez, Huron, lui dit le chef.

Le jeune brave, dont les yeux brillaient comme des charbons ardents, éleva sa main vers le Sud, et s'écria :

— Le faucon a enlevé la colombe; les Mohawks emmènent dans leurs villages, pour les torturer, le père la robe noire et le jeune Français; et Watook (ici il appuya avec force ses bras contre sa poitrine comme s'il eût cherché à comprimer un combat intérieur), et Watook en a été témoin.

Pendant un instant Aliasistari se tint immobile, puis, fixant attentivement le jeune Indien, son regard sembla vouloir percer les profondeurs de son ame. Pas un de ses muscles ne remuait, pas un de ses nerfs ne tremblait, mais ses yeux avaient une expression triste et sombre. Il se tourna vers les Hurons.

— Quel était le nombre des Iroquois? Plusieurs jours s'écouleront avant qu'ils puissent atteindre leurs villages;... et, nuit et jour... Il serra son couteau d'une manière significative.

Un cri profond d'approbation échappa à ses deux compagnons. Watook, pour toute réponse, montra les feuilles de la forêt et les sables du rivage.

— C'est inutile, dit le chef, et il retomba dans le silence. Enfin, se redressant de toute sa hauteur :

— Mes frères, reprit-il, j'ai fait un serment; vous, vous n'êtes liés par aucun vœu. Partez, la rivière est libre jusqu'à Québec. Aliasistari va rejoindre son père la robe noire et partagera sa destinée.

Les Hurons vinrent se placer à côté de leur chef, et restèrent immobiles. Un rayon d'espoir ranima le cœur du guerrier. Alors, s'adressant à Watook :

— Allez! dit-il, descendez la rivière jusqu'au lieu du rendez-vous; amenez ici les guerriers qui ont échappé au combat, et faites-leur suivre nos traces; nous sauverons notre peuple, ou nous périrons avec lui.

Ces mots firent battre de joie le cœur de Watook. Il allait donc amener du renfort jusqu'aux villages des Mohawks, et sauver le novice et le prêtre. Il sauta légèrement dans le canot et se trouva, en quelques coups

de rame, au milieu du courant. Alors, faisant de la main un geste d'adieu aux trois Hurons qui l'observaient en silence, il descendit rapidement la rivière.

— Watook a le cœur vaillant, il saura conduire les braves Hurons.

— Lorsque le bras d'Aliasistari sera froid, dit le chef.

Et les trois guerriers ne songèrent plus qu'à suivre la piste de l'ennemi.

Les Iroquois, en marche pour gagner leurs villages, traversaient silencieusement la forêt, sans autre guide que cet instinct prodigieux qui permet à l'Indien de suivre son chemin sans jamais en dévier, à travers les monts et les vallées, les forêts et les plaines, comme s'il était conduit par une boussole. Les prisonniers étaient placés au centre de la ligne, et si bien gardés, que la fuite leur était impossible.

Les deux Français, comme les Hurons, avaient les bras liés avec des courroies de peau de cerf; mais au milieu de leurs souffrances, ils avaient au moins la consolation d'être ensemble.

Le soleil était à son méridien, la chaleur devenait accablante, même à l'ombre de la forêt, et les lourds habits du Jésuite et du novice rendaient leur marche plus pénible encore. On s'arrêta enfin pour prendre quelques rafraîchissements.

— René, mon fils, dit le père Laval, récitons la seconde partie du Rosaire : c'est celle des cinq douleurs. Les souvenirs qu'elle renferme nous consoleront de nos peines. Prions Dieu de nous aider de ses consolations divines dans nos infortunes, et de nous donner la force de les supporter avec résignation. Offrons-les à Dieu

par les mérites de Jésus-Christ, en expiation de nos péchés.

Le novice fit un signe d'assentiment, et le prêtre aussitôt commença les prières. Pendant quelque temps, les vainqueurs ne prêtèrent aucune attention à la conversation des prisonniers ; le père Laval récitait les antiennes, et René Bourdoise faisait les répons. Les Hurons captifs avaient gardé jusqu'alors un silence morose ; aucun signe de douleur ne leur échappait, et ils enduraient, avec stoïcisme et impassibilité, les insultes des Mohawks. Aux premiers mots de l'*Ave Maria*, prononcés par le Jésuite d'une voix claire, leurs cœurs s'émurent, comme sous l'influence d'une douce musique, leur humeur farouche s'adoucit, et leurs ames s'ouvrirent à l'amour et à la prière. Peu à peu, cette sainte influence s'étendit à tout le groupe des prisonniers ; leurs traits devinrent moins sombres, puis calmes et sereins ; et plus d'un regard s'éleva vers le ciel, éclairé d'une lueur sainte et divine. Les répons sortaient calmes et doux des lèvres du jeune novice, et s'enflaient comme une vague envahissante à mesure que les Hurons y mêlaient leurs voix profondes et harmonieuses : *Ave Maria!* ces mots rappelaient une mère aimante ; ils rappelaient un saint amour. Au milieu de la forêt, l'*Ave Maria* retentissait, s'élançant de ces cœurs captifs, de ces lèvres brûlantes, et s'élevant comme un doux murmure vers la Mère des malheureux et des affligés. Semblable à la rosée qui rafraîchit la fleur prête à se faner, l'*Ave* relevait les cœurs abattus, et des larmes coulaient sur les joues hâlées des guerriers chrétiens.

Les Mohawks, étonnés, contemplèrent cette scène,

puis se moquèrent avec mépris des braves qui pleuraient... pleuraient en captivité.

— Chiens! femmes! disaient-ils, les Hurons ne sont donc pas des guerriers? Faudra-t-il retourner à leurs tribus pour y chercher un brave? Vous êtes des femmes! nos squaws vous fouetteront avec des fouets. Vous n'êtes pas dignes de mourir comme des guerriers.

Les Hurons chrétiens continuèrent *Sancta Maria;* leurs voix profondes et sonores s'élevaient vers le ciel, insensibles aux railleries, aux insultes et aux coups de leurs ennemis. Enfin, un Mohawk s'approcha du Jésuite:

— Les paroles du Médecin changent donc les Hurons en femmes. C'est un magicien; qu'il se taise.

Et, de son poing fermé, il le frappa à la figure. Le sang jaillit des lèvres du prêtre, il baissa la tête en silence.

Trois hommes, cachés dans la forêt et repliés sur eux-mêmes, étaient témoins de cette scène; les traits du chef s'animèrent d'un éclair de colère; ses narines se gonflèrent, ses lèvres s'entr'ouvrirent, sa main serra convulsivement sa carabine. Puis, lorsque le prêtre se fut incliné en silence sous le coup, le guerrier relâcha son arme, porta ses mains à son front, comme pour échapper à une vue pénible, s'agenouilla en soupirant, et pria. Sans la douce résignation du prêtre qui avait rappelé au chef les devoirs du chrétien, quelques-uns des vainqueurs seraient morts en ce moment. Aliasistari priait. L'instant d'agir n'était pas encore venu : il voulait sauver les prisonniers, non pas les venger.

Le Jésuite, les yeux élevés vers le ciel, les bras liés derrière le dos, priait en silence. En silence priaient aussi les autres captifs, leurs prières montaient comme

un doux encens vers l'autel du Seigneur, consacrant à la foi du Christ les forêts des Iroquois.

Le repas des Mohawks terminé, ils prirent quelques instants de repos. Les misérables restes de leur dîner furent jetés aux prisonniers, qui n'y trouvèrent pas seulement de quoi apaiser leur faim et ne purent davantage jouir de cette halte momentanée, gênés qu'ils étaient par les liens qui les garrottaient. On se remit de nouveau en marche sur une seule ligne. Les Mohawks, restaurés et reposés, faisaient avancer les captifs en pressant le pas, et distribuaient des coups aux traînards comme à ceux que la fatigue accablait. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

René Bourdoise était las et exténué, son pas chancelant annonçait qu'il serait bientôt au bout de ses forces, et, dans ce cas, une mort certaine l'attendait; les Iroquois ne souffriraient certainement pas un instant de retard, lorsqu'un coup de tomakawk pouvait abréger leur besogne. Un guerrier Mohawk s'aperçut de l'accablement du jeune Français, s'approcha de lui et, brandissant son arme au-dessus de sa tête, lui montra la route qu'ils parcouraient, puis, d'un geste significatif, lui fit entendre le sort qui lui était réservé s'il n'avançait pas. Ainsi excité, le novice redoubla d'efforts; mais, chaque fois que son pas se ralentissait, son tyran renouvelait ses gestes menaçants, le frappait avec un gros bâton qu'il avait ramassé en chemin, ou lui enfonçait dans le corps la pointe de son coûteau.

Les plis de la robe noire du novice étaient trempés de sang, néanmoins il cheminait avec résignation, élevant ses yeux vers le ciel et murmurant des prières

pour ses persécuteurs. Le père Laval, plus fort et plus habitué à la fatigue, voyait avec une peine extrême les souffrances de son jeune compagnon ; il l'encourageait par des paroles d'espoir, et, comme le sauvage se montrait de plus en plus cruel, il cherchait à le soutenir par la pensée des consolations divines.

— Courage, mon fils. Tu es le soldat du Christ. Tu es flagellé ; lui aussi l'a été. C'est un glorieux privilége que celui de mourir à son service ; le ciel est la récompense du martyre.

— Priez pour moi, mon père, priez pour moi ! O mon Dieu ! continua le jeune homme en jetant vers le ciel un regard éploré, mon Dieu, donnez-moi la force de supporter cette épreuve ; donnez-moi le courage !

Le chemin devenait plus difficile, la marche plus pénible. Près du frêle et jeune Français se trouvait un Huron de forte stature qui, jusque là, n'avait pas ouvert la bouche. Enfin, il s'approcha du patient et lui dit, en montrant son épaule puissante :

— Appuyez-vous sur moi, mon frère.

A l'instant Kiohba, le Mohawk sans pitié, piqua de nouveau avec son couteau le pauvre novice. Le jeune homme fit un pas en avant et tomba en faisant entendre un profond gémissement. Il resta étendu par terre sans pouvoir se relever. L'Iroquois saisit son tomakawk en poussant une exclamation sauvage, l'éleva en l'air, prêt à frapper le captif exténué. Ce fut un moment d'agonie. D'un effort suprême, le grand Huron rompit les cordes qui attachaient ses poignets et se jeta entre l'Iroquois et sa victime. Le coup tomba sur son bras gauche et y fit une entaille profonde ; de son bras droit

il releva le frêle novice qu'il pressa contre sa poitrine, tandis que la tête du jeune homme évanoui reposait sur son épaule rouge et vigoureuse, et il se mit d'un pas ferme à la tête des prisonniers.

Les Iroquois ne purent s'empêcher d'exprimer leur admiration ; pas un n'essaya d'intervenir, car l'Indien aime les actes courageux.

— Il est brave, dit l'un d'eux, il est digne de l'épreuve. Oui, c'est un guerrier. Il mourra par la torture.

Le Huron avançait toujours avec sa charge dont il prenait soin, comme un père aurait pu prendre soin de son enfant bien-aimé :

— Le loup portera son jeune frère blanc, s'écriait-il.

Des larmes coulaient sur les joues du Jésuite ; il rendait grâce au ciel du secours providentiel envoyé à son compagnon.

A cet instant, le cri d'un faucon retentit dans la forêt, on l'entendit trois fois clair et perçant, puis il sembla se perdre dans le lointain ; un rayon de joie illumina le visage bronzé du Huron, son pas devint plus léger et plus ferme. Ce signal lui apprenait que son chef était sur leurs traces et trois hommes de leur tribu dans les environs. Les Iroquois, en entendant ces cris, prêtèrent une oreille attentive, mais ils ne se renouvelèrent plus.

Le soleil disparaissait à l'horizon ; les ombres des montagnes s'allongeaient ; le fleuve était inondé d'une rouge clarté. Sur ses eaux, à une grande distance de son embouchure, une pirogue de guerre, montée par un seul Indien, poursuivait son chemin. Le front du rameur était trempé de sueur. Il s'arrêta un instant et

regarda le soleil qui se couchait, puis, se tournant vers le Sud-Ouest, il fit du poing un geste menaçant et se pencha de nouveau sur ses rames. Il dirigea enfin la proue de la pirogue vers le rivage, et, l'ayant atteint, sauta sur la grève. Tirant alors sa barque sur le sable, il s'enfonça dans la forêt, le tomakawk à la main ; mais il examina d'abord les arbres les plus éloignés du fleuve, et, n'y trouvant aucune marque, il y fit des entailles d'une façon toute particulière. A mesure qu'il s'éloignait, un homme se détachait peu à peu d'un chêne énorme, derrière lequel il s'était caché ; il s'approcha du canot, l'inspecta avec soin, puis il porta son attention sur l'empreinte des pas du jeune Indien. Cet homme portait une chemise de chasse, serrée autour de la taille par une ceinture de cuir, à cette ceinture étaient suspendus un long couteau recourbé, et une petite hache en acier. Une poire à poudre et une poche à balles pendaient à son épaule; ses pieds et ses jambes étaient recouverts de mocassins et de guêtres en peau; une casquette en poil noir, posée coquettement sur la tête, complétait ce costume. Ce personnage parut satisfait du résultat de son examen, il se redressa et murmura à mi-voix :

— C'est une pirogue de Hurons ; un mocassin Huron, pas un Mohawk voleur. Donc, Pierre, mon ami, allons au-devant du sauvage.

Pierre avait quitté la France depuis quelques années, et, secondé de son fils, s'était rendu très-utile comme chasseur aux avant-postes des Français : c'était lui qui leur fournissait du gibier. Dans une de ses excursions avec son fils, il fut surpris par les Mohawks qui, après

avoir poursuivi longtemps les deux chasseurs, finirent par s'emparer du jeune homme et le scalpèrent. Dès ce moment, les Mohawks furent pour Pierre des ennemis mortels. Il avait servi en qualité d'espion sous le grand Champlain, homme redoutable à toutes les tribus Indiennes et dont le nom était devenu le cri de guerre des Français. Pierre était un chasseur adroit, un ferrailleur infatigable ; il s'était fait aimer des Hurons qui l'avaient surnommé l'*Espion hardi*.

Le Français, le sourire sur les lèvres, pénétra dans la forêt pour rejoindre l'Indien.

— Ho! oh! Huron! lui cria-t-il, en s'avançant avec assurance.

Watook, au son de cette voix, s'élança près d'un arbre, et ajusta sa carabine; puis, reconnaissant un ami au costume et au langage de celui qui l'appelait, il courut vers lui :

— Ugh! l'*Espion hardi!* le pâle visage est l'ami du Huron, lui dit-il.

— C'est vrai, sauvage; c'est vrai.

— Le Français a-t-il vu ici quelques Hurons? et il promena sa main autour de lui.

— Vous êtes le seul.

Watook lui raconta alors la défaite de sa bande, la capture des deux Français, et comment il était venu en cet endroit pour rassembler les Hurons et tenter avec eux la délivrance des prisonniers. En écoutant ce récit, des exclamations de colère s'échappèrent des lèvres du chasseur, et son maintien devint plus grave.

— Le scalp du fils de l'*Espion hardi* est suspendu dans le wigwam du Mohawk. Son couteau est-il rouillé?

veut-il suivre la trace de l'Iroquois? ajouta l'Indien en forme de conclusion.

Pierre tira le couteau de sa ceinture, et passa son doigt sur sa lame effilée; le souvenir du jour malheureux où il avait perdu son fils, ranima sa fureur.

— Huron, dit-il enfin d'une voix grave, Huron, l'Espion hardi ira frapper le Mohawk dans son village; puis, reprenant son calme habituel, il continua : il est probable que les braves se sont enfoncés dans la forêt, avant que de prendre le chemin du rendez-vous; ils ne sauraient être encore ici, car le courant, fort rapide en ce moment, vous a donné de l'avance sur eux. Allumons du feu, et passons la nuit dans ce lieu. Aucun Mohawk ne peut être dans les environs; la bande que vous avez rencontrée devait être nombreuse, et il n'est pas probable qu'une seconde bande soit en route. Lorsque les Hurons seront arrivés, nous partirons immédiatement sur les traces de votre chef.

Le conseil parut bon à l'Indien; les deux nouveaux amis se mirent à préparer leur bivouac. Vers minuit, le bruit d'un pas parvint à l'oreille du Français qui veillait, assis au pied d'un arbre, à la lueur du feu.

— Qui vive? s'écria le chasseur, toujours fidèle à ses anciennes habitudes militaires : qui vive?

La forme s'approcha, et le chasseur vit bientôt un Huron marcher droit vers le feu. Watook s'éveilla et salua son compagnon.

— Les Hurons sont dispersés et n'arriveront que tard, car ils sont fatigués, dit l'étranger; et il ne fit aucune autre allusion à leur défaite.

Au point du jour, quatre ou cinq guerriers étaient réunis, et l'impatient Watook proposa le départ.

— Non, dit le Huron, arrivé le premier au rendez-vous, il viendra d'autres braves.

— Songez que l'ennemi a déjà deux jours de marche sur nous, répliqua Watook; mais Pierre fut du même avis que le premier Huron.

A midi, quinze guerriers étaient rassemblés, dont quelques-uns blessés et tous extrêmement fatigués. Il fallut passer encore cette nuit au lieu du rendez-vous, et, le lendemain matin, on se mit en route à travers la forêt, pour suivre la trace des Iroquois.

La nuit et le jour se succédaient; la nuit et le jour, les vainqueurs et leurs prisonniers poursuivaient leur marche pénible à travers la forêt. En avant, toujours en avant, et toujours aussi, à une certaine distance derrière les Mohawks, marchaient trois hommes, sombres, muets et vigilants.

VII

LE RETOUR.

— Fleur du matin, pourquoi es-tu triste? le jeune aigle de la tribu sera bientôt de retour. Kenkepila rapportera les scalps des guerriers Hurons suspendus à sa ceinture; il reviendra orné de plumes d'aigle, et les femmes de sa tribu chanteront ses exploits. Il reviendra chargé de butin, dont il décorera la cabane de la belle Fleur du matin!

— Non, Gazelle légère, plusieurs jours se sont écoulés depuis que les guerriers de la tribu sont partis pour la guerre; et, plusieurs fois, le soleil s'est couché depuis le jour où ils devaient être de retour. Les voix de la nuit ont parlé à l'oreille de Fleur du matin. Un malheur est arrivé; il ne reviendra plus.

— Fleur du matin, reprit l'autre en se redressant avec fierté, le sang de l'Iroquois vainqueur ne coule-t-il pas dans tes veines? Cependant, tu trembles, parce que les braves de la tribu sont attardés de quelques soleils sur l'heure indiquée. Crois-tu que les chiens de Hurons puissent tenir tête aux Mohawks invincibles? Les Hurons sont des poltrons : ils ont renié Owaneeya pour le Dieu des pâles visages, et Owaneeya a glacé leurs cœurs; leur sang n'est plus que de l'eau. Les Hurons sont des chiens!

Et celle qui parlait montra d'un air dédaigneux le pays des Hurons.

C'était une jeune Indienne, d'un aspect noble. Son œil noir brillait en parlant, et l'animation de ses joues trahissait les passions vives de l'enfant de la nature. L'autre était plus tendre; ses grands yeux humides de flammes jetaient de doux rayons sous les longs cils qui les ombrageaient; ses cheveux étaient d'un noir de jais, plus fins et plus soyeux que ceux de la race Indienne. Ils étaient nattés autour du front, et retombaient par derrière en nœuds formés à l'aide de rubans d'écorces d'arbre, mélangés de perles. Elle portait un manteau orné de plumes aux riantes couleurs et garni tout autour de touffes de poil d'élan teint en rouge; ce manteau l'enveloppait gracieusement, laissant à nu son épaule et son bras gauche. Ses membres étaient finement modelés.

Une scène d'une grande beauté se déployait au-dessous des jeunes filles. Entre deux collines boisées, dont les pentes douces s'élargissant toujours, venaient se confondre et former une vaste pelouse, coulait un ruisseau, sur les bords duquel jouait un groupe d'enfants; quelques-uns plongeaient dans l'eau, d'autres se roulaient sur l'herbe douce et touffue.

Sur le versant de la colline, qui faisait face au Sud, s'élevaient les wigivams Indiens, dominé au centre par l'édifice où se tenait le conseil. Devant les portes de quelques-unes des habitations, on apercevait des enfants et des vieillards, tandis que les Squaws allaient et venaient, occupées de soins domestiques. Aux confins de la forêt, plusieurs jeunes gens s'exerçaient à tirer

de l'arc. Des champs couverts d'un jeune blé, dont les blancs épis commençaient à sépanouir, s'étendaient vers l'Occident. Des fleurs, d'une couleur éclatante, émaillaient la prairie que baignait la rive sud du ruisseau. La forêt entourait cette petite vallée comme d'une palissade, et ses profondeurs, s'étendant au loin vers l'horizon, ressemblaient à l'eau verte d'un vaste océan ; son feuillage ondulant se confondait avec le ciel.

Les deux jeunes Indiennes, assises sur la marge gazonnée de la forêt, dominaient le village ; pendant quelques instants, elles contemplèrent en silence la vallée qui s'étendait à leurs pieds. Les branches touffues d'un énorme chêne formaient au-dessus de leurs têtes un berceau qui les abritait contre les chauds rayons du soleil.

— Gazelle légère, dit enfin la belle Fleur du matin, les guerriers français sont terribles à la guerre, des coursiers impétueux les portent, ils ont la poitrine revêtue d'acier; il se peut que les braves en aient rencontré sur leur chemin et qu'ils aient été exterminés.

— Indigne fille des Mohawks, les braves de notre nation n'ont-ils pas déjà combattu contre les Français? Le cri de guerre des Mohawks ressemble au rugissement de Unghiara (Niagara), il fait trembler le Huron et les pâles visages. Mais, écoute, Fleur du matin! N'entends-tu pas des cris? Regarde! le village s'émeut!

Les jeunes filles se levèrent dans l'attente d'un événement. En ce moment, l'aspect du village était fort

animé ; les jeunes gens avaient abandonné leurs jeux et se réunissaient, devant la loge du conseil, aux vieillards de la tribu. Les femmes quittaient leurs occupations et se joignaient bruyamment au groupe. Enfin, un autre cri retentit dans la forêt, du côté de l'Est, et parvint à l'oreille de la foule inquiète ; peu d'instants après, se montrait un coureur qui, franchissant la colline, se dirigeait en toute hâte vers le village. Comme il approchait, la foule s'ouvrit pour le recevoir, et lui s'avança en silence vers le chef, alors entouré de plusieurs guerriers vénérables. Kiodega lui fit signe de parler.

— Les braves des Mohawks, dit le coureur, sont des guerriers puissants ; leurs armes sont formidables, et les Hurons sont des chiens. En face des haches des Mohawks, les Français deviennent des femmes. Les guerriers rapportent des scalps et plusieurs prisonniers ; ils ont pris le grand Médecin des Français ; ils ont défait et tué beaucoup de Hurons.

Il répéta alors les noms de ceux qui étaient blessés ; quant aux morts, les Indiens n'en parlent jamais. Lorsqu'il prononça le nom de Kiskepila, le fils du vieux chef, un soupir s'échappa des lèvres de Fleur du matin, et elle inclina la tête un instant ; puis, la relevant avec fierté, une résolution énergique anima ses traits : toute tristesse avait disparu. Kiodega, impassible, ne témoignait aucun regret des blessures de son fils. Comme le crieur terminait son récit, des clameurs s'élevèrent de l'assemblée, auxquelles répondirent une succession de hurlements qui sortaient de la forêt, et dont le son, s'approchant de plus en plus, annonçait le retour des vainqueurs. Ces hurlements étaient l'expression ironique

des scalpeurs. Ils furent répétés autant de fois qu'il y avait de prisonniers. A ce signal, la foule réunie autour de la loge du Conseil se dispersa dans les wigiwams, et revint armée d'instruments de toutes espèces : couteaux, tomakawks, pierres et massues.

A l'arrivée du coureur, Fleur du matin et sa compagne avaient descendu la colline et s'étaient mêlées au groupe réuni devant la loge; maintenant, armées comme les autres femmes de la tribu, elles se dirigeaient vers la forêt. Dans la jeune Indienne qui excitait la fureur de ses compagnes, on eût difficilement reconnu la jeune fille triste et pensive, aux yeux langoureux.

— Fleur du matin est une fille des Mohawks, dit-elle à Gazelle légère; une épine a traversé son mocassin et lui a blessé le pied; elle l'en retirera, et elle s'en servira pour déchirer la chair du Français. Fleur du matin vengera la blessure de Keiskepila !

Les habitants du village s'étaient rangés en deux lignes, sur l'espace découvert qui s'étendait au Sud de la petite rivière; car les Hurons, ayant fait un détour dans la forêt, c'était de ce côté qu'ils devaient entrer dans la vallée; les lignes s'allongeaient du Sud-Ouest vers le village. De vieilles femmes, armées de bâtons, de jeunes filles, portant de lourdes massues, de jeunes garçons, le couteau et le tomahawk à la main, jusqu'à des petits enfants nus, armés de pierres aiguës, attendaient, avec une joie sauvage, l'arrivée des prisonniers.

Les chants de triomphe des guerriers devenaient de plus en plus distincts; et, sous les avenues ombragées de la forêt, apparut bientôt la tête de la bande.

Les sauvages qui attendaient, laissèrent échapper un cri de joie, et les deux lignes d'un bout à l'autre s'agitèrent et ondulèrent, chacun cherchant à voir les glorieux vainqueurs. Ils approchaient, les guerriers, d'un pas ferme, et redressant la tête dès qu'ils apercevaient au loin les vieillards rassemblés près de la loge du Conseil, les femmes qui se pressaient autour d'eux, les enfants qui, plus tard, chanteraient leurs exploits, et les garçons qui s'efforceraient un jour d'imiter leur bravoure. Ils approchaient et racontaient, en chantant, leur dernier combat, brandissant au-dessus de leurs têtes les scalps qu'ils avaient enlevés, trophées sanglants de leur victoire. Enfin, ils sortirent de la forêt, et, sous un soleil resplendissant, se déployèrent sur la belle et verte pelouse.

Les prisonniers avaient été réunis ensemble; les vainqueurs se mirent à les séparer, pour les préparer à l'épreuve terrible qui les attendait.

Le père Laval, pâle et exténué, avait le visage marbré de coups et maculé de taches de sang; ses mains étaient encore attachées derrière le dos, et lorsqu'un Mahawk s'approcha pour couper les cordes qui les serraient, ces cordes avaient pénétré si profondément dans la chair, que le couteau du sauvage entailla les mains du prêtre. Délivrés des liens qui les retenaient, ses bras tombèrent lourdement à ses côtés, complètement incapables d'obéir aux muscles raides et gonflés, tant ils étaient engourdis. Le sang circula peu à peu, et à l'engourdissement succéda une douleur aiguë. L'Indien lui desserra ensuite la ceinture, lui ôta sa soutane, et le Jésuite resta à demi-vêtu; sa chemise était tachée de

sang, ses pieds et ses jambes remplis d'écorchures qu'avaient envenimées les ronces et les épines ; chacun de ses pas laissait après lui une empreinte rouge.

Les préparatifs des Indiens furent bientôt faits, et les captifs se disposaient à affronter la torture. La forme frêle du jeune novice, dont la peau délicate était couverte de sang caillé, et dont les membres meurtris et enflés pouvaient à peine le soutenir, contrastait avec les proportions massives du Loup qui ne le quittait pas, se tenant prêt à lui porter secours. Vigoureusement constitué et en apparence insensible à la fatigue et aux blessures qui couvraient son corps, le Loup ressemblait à une statue de bronze.

— Mon père, dit-il au Jésuite durant un instant où ils se trouvèrent à côté l'un de l'autre, mon père, au moment où le Loup se jettera à travers les lignes, élancez-vous après lui en tâchant d'éviter les armes des Iroquois. Efforcez-vous de gagner le poteau qui est auprès de la loge du Conseil ; une fois que vous l'aurez atteint, vous serez en sûreté.

René Bourdoise jeta un regard sur l'endroit que le Loup indiquait au Jésuite, et il se sentit défaillir. Une centaine de furies hurlantes, armées de massues et de couteaux, se trouvaient entre eux et le lieu de refuge, et ses membres étaient brisés de fatigue et endoloris. Il éleva son ame vers Dieu.

— Ne crains rien, mon frère, lui dit le Loup, mais rassemble toutes tes forces.

— Je mettrai ma confiance en Dieu, répliqua tristement le jeune homme.

— Mon fils, nous sommes à la veille de l'Assomp-

tion, s'écria le Jésuite. Plaçons-nous sous la protection de la sainte Vierge. Elle intercèdera pour nous et nous sauvera ; ou, si c'est la volonté de Dieu, elle nous obtiendra la force de gagner la couronne du martyre. Qui sait ! ajouta-t-il ; et son visage resplendissait d'une joie céleste, et son corps, épuisé et fatigué, se redressait plein d'un saint enthousiasme ; qui sait ! notre triomphe et notre martyre seront peut-être les précurseurs de la protection que la sainte Mère de Dieu est sur le point d'accorder à ce nouveau pays. Dédions à son invocation nos souffrances, tout indignes qu'elles soient.

Enfin, on donna le signal du départ.

— Joggo ! Allez !

Et les prisonniers partirent. Le vigoureux Hugon marchait d'un pas accéléré que le père Laval avait peine à suivre. Le Loup approchait de l'ouverture des lignes : cent bras étaient levés prêts à frapper ; les couteaux étincelaient, et toute la bande des furies hurlait, remplie d'une joie sauvage. Il s'arrêta un instant pour attendre le père Laval, puis, bondissant en avant, il s'élança au milieu de la foule, en parant les coups et renversant plusieurs assaillants sur son passage. Ce ne fut pas cependant sans recevoir des blessures, et, avant qu'il eût fait la moitié du chemin, le sang ruisselait sur tout son corps. Toute la rage des sauvages se tourna sur lui, car il avait réussi à en blesser plusieurs, et ils le poursuivirent, oubliant les deux Français qui avançaient sans trop souffrir. Une femme était là pourtant qui ne voulait pas laisser échapper sa vengeance. Persuadée que les Français seuls avaient pu terrasser le jeune Aigle, Fleur-du-matin n'avait pas daigné pour-

suivre les Hurons. Ses yeux se portaient sur le Jésuite, qui passait sain et sauf derrière les guerriers Hurons. Marchant aussi vite que le lui permettaient ses membres raides et enflés, le père Laval fut bientôt auprès de Fleur-du-matin. Elle serra dans sa main la massue qu'elle tenait, et leva le bras. Le Jésuite lui jeta un regard suppliant ; mais l'ame de la jeune fille était en ce moment insensible à la pitié ; sa nature sauvage prit le dessus, et elle lui porta un coup terrible. Il trébucha et tomba ; presque aussitôt un des Hurons néophyte le releva et le soutint de son bras. Etourdi, aveuglé par les flèches qui pleuvaient autour de lui, le Jésuite pressait le pas, s'attendant à recevoir le coup fatal qui mettrait fin à ses souffrances, quand soudain il lui sembla qu'une vigueur nouvelle s'infusait dans ses membres, qu'il marchait au milieu de ses persécuteurs d'un pas ferme et sans chanceler, tandis qu'au milieu d'une auréole lumineuse dont il était enveloppé comme d'un vêtement de gloire, une vision d'une beauté céleste apparaissait à ses yeux surpris. La Reine des Cieux, les mains étendues, le regard compatissant, le consolait, l'encourageait, le guidait et le protégeait. Enfin, il se trouva à genoux à côté du poteau, et, avant qu'il eût terminé sa prière d'actions de grâces, la vision céleste avait disparu ; jamais elle ne s'effaça de son cœur.

Ce fut un triste spectacle que celui qui s'offrit à lui lorsqu'il jeta ses regards sur le chemin qu'il venait de parcourir. Le grand Huron, le Loup, insensible aux coups et aux blessures, luttait toujours avec la bande enragée, attirant après lui le plus grand nombre des poursuivants. Chaque fois qu'il biaisait ou se détour-

nait, une partie de ses persécuteurs couraient en avant pour lui fermer le chemin ; lui, alors, semblable à un loup, fondait sur eux de toutes ses forces, se frayait un passage, et toujours il rencontrait une nouvelle bande prête à le recevoir. Un groupe de vieilles squaws, armées comme des démons de tous les instruments qu'elles avaient pu trouver, de pierres pointues et aiguës, de couteaux, de bâtons, cherchaient à l'arrêter dans sa course. Il s'élança au milieu d'elles, renversant celle qui se trouvait au premier rang avant qu'elle eût pu l'atteindre; cette furie se mit à hurler, étreignit les pieds du guerrier et le fit trébucher. Saisissant alors de ses bras étendus quelques-uns de ses persécuteurs, le Loup les entraîna dans sa chute : les plus rapprochés tombèrent aussi, et cette masse vivante continua la lutte dans une confusion inextricable. On se portait des coups sans savoir si l'on frappait un ennemi. Les guerries Mohawks qui contemplaient cette scène avec plaisir, riaient à gorge déployée. Le Huron parvint à se glisser sous cette masse humaine, et, se retrouvant sur ses pieds, s'élança de nouveau, débarrassé de la plus grande partie de ses agresseurs qui se débattaient encore entre eux ; ceux qui étaient au dessus, croyaient tenir leur victime, tandis que ceux qui étaient au-dessous, tâchaient de se dégager et ajoutaient à la confusion générale. Le Huron gagnait du terrain.

Le pauvre novice René Bourdoise, exténué de fatigue, souffrant de tout le corps, n'était parvenu qu'à la moitié du chemin qui le séparait du poteau et s'avançait à pas chancelants. Ah ! lorsqu'il avait quitté le beau pays de France, qu'il était loin de prévoir les souffran-

ces et les tortures qu'il aurait à endurer pour l'amour de Dieu dans les déserts de l'Occident. Les compagnons de son enfance parcouraient, eux, les fertiles vallées de son pays natal ; des chansons joyeuses s'échappaient de leurs lèvres, une douce musique retentissait à leurs oreilles, des cœurs aimants les entouraient. Et lui, pour toute musique, n'entendait que les hurlements des Mohawks sauvages prêts à fondre sur sa personne. Cependant, se rappelant sa vocation, son engagement solennel, il parvint à se résigner à ses souffrances, étendit les mains vers le ciel, et tâcha d'avancer.

— Mon Dieu, donnez-moi la force de porter ma croix, s'écria-t-il.

Le novice atteignit le ruisseau : il n'avait été que rarement frappé, car les vigoureux Hurons offraient un plus beau jeu à ces chasseurs d'hommes. Les plus jeunes et les plus faibles l'avaient seuls poursuivi, mais, en ce moment, une bande de ces enragés s'élança sur lui, et le pauvre jeune homme tomba sous leurs coups. Ce fut alors que le Loup qui s'approchait de la petite rivière, apercevant le danger du novice, s'élança au milieu de ses persécuteurs et les entraîna à sa poursuite. René Bourdoise se releva ; les Indiens étaient déjà à l'autre extrémité du champ ; il traversa le ruisseau, monta péniblement la colline et parvint au poteau. Le Loup avait réussi à prendre l'avance sur ses ennemis ; il gagna le haut de la colline et toucha au but. Après lui arriva le dernier Huron.

Les Squaws qui avaient été contusionnées, battues et renversées, s'assemblèrent autour des captifs, et, avec de bruyantes imprécations, menacèrent de la vengeance de toute la tribu ceux qui les avaient si fort maltraitées.

— Attendons un peu, s'écria l'une d'elle; attendons. Lorsque le Huron sera attaché au poteau, lorsque les flammes s'élèveront autour de lui, nous lui ferons subir des tortures à le faire crier.

— Oui, les femmes Mohawks feront hurler de douleur le guerrier Huron.

Et toutes ces furies se réjouirent à l'avance du sacrifice qui devait avoir lieu. Le Loup les regardait et souriait.

Les prisonniers furent liés de nouveau, et, lorsqu'on eut accompli les cérémonies usitées au retour de la guerre, on les envoya sous bonne garde à la loge du Conseil, tandis que les guerriers se dispersèrent dans le village, suivis de leurs amis et de leurs admirateurs. Une partie de la bande guerrière appartenait à un autre village; ceux-ci furent conviés à des danses et à des repas, et le soir, contrairement à leurs habitudes, ils partirent, laissant leurs prisonniers qui devaient être jugés en Conseil à une époque assez éloignée.

VIII

LE BAPTÊME EN CAPTIVITÉ.

La forêt qui dominait le village au septentrion avait un taillis très-épais; son terrain sauvage et rocailleux formait de temps en temps de hautes collines qui descendaient en pentes douces jusqu'au village des Mohawks.

Vers la tombée du jour, signalé par le retour de la bande guerrière, un Indien se frayait un passage à travers les broussailles touffues, effaçant chacun de ses pas, et remettant en place chaque branche et chaque feuille. Il se dirigea vers une des collines les plus sauvages. A mesure qu'il avançait, le terrain devenait de plus en plus rugueux; bientôt il parvint à un endroit où le roc, formant une saillie énorme et très-escarpée, s'avançait presque au-dessus des arbres. Il s'arrêta un instant au pied de la falaise et en examina la hauteur et le sommet. Il parut satisfait et suivit le pied de la saillie jusqu'à ce qu'il eut atteint un endroit où la pente devenait moins raide et était couverte d'arbustes et de plantes grimpantes qui poussaient à travers ses crevasses et ses ouvertures remplies de terre. Ici il s'arrêta de nouveau, fit entendre un signal auquel on répondit d'en haut, et se mit à gravir le rocher. Près de son sommet, ce rocher se renfonçait et formait une sorte de grotte que les broussailles et les vignes sauvages cachaient com-

plètement d'en bas. Deux formes silencieuses et immobiles étaient assises au fond de la grotte, leurs carabines (1) à leur portée. L'Indien entra, s'assit comme ses compagnons ; puis, après quelques instants, faisant un geste pour désigner le village, il dit :

— Les Hurons et la robe noire sont à la loge du Conseil ; le jeu du gantelet est terminé ; les guerriers des autres villages sont partis (ici il leva deux fois ses dix doigts pour indiquer leur nombre) ; les braves, en ce moment au village, sont au nombre de... (et il leva encore ses doigts jusqu'à ce qu'il eût indiqué quarante); il faut donc attendre.

Les Hurons furent de son avis, et Aliasistari continua :

— Les robes noires sont faibles et meurtries et ne pourront se mettre en route pour la rivière d'ici à quelques jours. Les Hurons devront attendre que les blessés soient en état de marcher aussi vite que le Mohawk, sinon l'ennemi aurait le temps de rassembler les tribus et de nous poursuivre.

— Watook aura peut-être réuni les braves, et sera ici avant un autre soleil, dit après une pause un des Hurons.

— Pied-léger, répondit Aliasistari, il serait plus prudent qu'il attendît avec les guerriers à quelque distance de ce lieu. A une journée de marche du village des Mohawks, il y a un petit ruisseau ; nous l'avons traversé sur notre route ; qu'il se cache sur son rivage. S'il ap-

(1) C'est le mot que nous avons employé dans le courant de ce récit ; peut-être *mousquet* eût été plus exact, quoique, à la date de cette histoire, peu d'Indiens possédassent des armes à feu. Les Mohawks s'en étaient procurés à une époque antérieure, en commerçant avec les Hollandais.

prochait davantage, un Mohawk errant pourrait découvrir ses traces, et alors tout espoir serait perdu. Nous ne devons tenter l'enlèvement des robes noires, que lorsqu'elles seront assez fortes pour voyager avec nous. Watook et ses braves suivent la piste des Mohawks ; il faut que Pied-léger aille à leur rencontre et leur dise de ne pas avancer sans de nouveaux ordres d'Aliasistari.

— Bien, dit le Huron ; et ramassant sa carabine, il partit, malgré sa fatigue, de ce pas plein d'élasticité habituel à l'Indien. Les autres demeurèrent à leur place.

Aliasistari et ses compagnons ne quittaient pas le voisinage des Mohawks, mais ils n'avaient pu encore tenter aucun effort pour délivrer les prisonniers. L'occasion de les sauver par la ruse ne s'était pas présentée, et les ennemis étaient beaucoup trop nombreux, cinquante en tout environ, pour qu'on eût recours à la force ; il n'y fallait pas songer. Le chef était donc obligé de différer ses opérations pour ces motifs qu'il avait expliqués à ses deux compagnons, et aussi dans l'espoir que quelque nouvelle expédition éloignerait du village une partie des guerriers qui y étaient restés, ce qui lui permettrait de l'assaillir avec les braves que Watook devait ramener. En attendant, il résolut de surveiller de près le village, afin d'assurer la fuite de ses amis si l'occasion ou une ruse quelconque leur venait en aide.

Lorsque les Mohawks avaient été près d'atteindre le but de leur voyage, les Hurons n'avaient plus suivi leur piste, mais s'étaient enfoncés dans la forêt, se dirigeant vers les montagnes qu'ils avaient aperçues d'une hauteur, et où, maintenant, ils se tenaient cachés. L'empreinte d'un pas de renard les avait conduits jusqu'à

l'entrée de la grotte, et en même temps leur avait donné l'assurance que ce lieu n'était pas fréquenté par l'ennemi. Quittant alors ses compagnons, Aliasistari s'était glissé furtivement jusqu'au village, et caché derrière un fourré, il avait été témoin de toutes les scènes qui s'étaient passées à l'arrivée de la bande guerrière. Un seul coup d'œil lui avait suffi pour connaître l'état des captifs. Il avait arrêté son plan, et était retourné à la grotte afin de le mettre à exécution. Avec vingt braves, il n'eût pas hésité à attaquer le village, car il savait de quel avantage seraient pour lui l'obscurité et la surprise, contre un ennemi supérieur en nombre, mais entouré de femmes et d'enfants et nullement préparé au combat. Aucune barrière, aucune fortification ne défendait le village; car les Mohawks inspiraient une si grande terreur, que pas un de leurs ennemis n'eût osé franchir leur territoire. Malgré toutes ces raisons, Aliasistari avait jugé plus prudent de remettre à quelques jours sa tentative; d'autant plus que les guerriers du village voisin étant partis sans emmener leurs prisonniers, il paraissait certain que ces derniers, pour le moment, n'étaient pas exposés au danger d'une exécution capitale; à la vérité, la cruauté féroce des Iroquois pouvait les porter d'un instant à l'autre à sacrifier quelque victime, mais, contre ce danger, Aliasistari n'avait rien à opposer.

La nuit qui suivit fut une nuit de fête pour tout le village des Mohawks. On célébra la valeur des braves par de longues réjouissances, et le Conseil décida qu'on enverrait des courriers au Fort-Orange, afin de se procurer, au moyen d'une partie du butin conquis sur

l'ennemi, et qui était considérable, de l'eau de feu pour la fête solennelle de la victoire qui devait avoir lieu. Au milieu de toute cette joie, de longues heures d'insomnie furent la part des deux Français. Meurtris, mal couchés, en proie à de grandes souffrances, le sommeil ne pouvait fermer leurs paupières et leur faire oublier leurs peines : il arriva pourtant.

Les Hurons, habitués à prendre leur repos dans n'importe quelle position, s'endormirent dès qu'ils eurent récité leurs prières du soir. Le jour s'éleva gaîment au-dessus du village ; les rayons d'un soleil brillant pénétrèrent dans la loge du Conseil, et se posèrent en bandes dorées sur son parquet de terre durcie. A mesure que l'astre lumineux poursuivant sa course s'élevait dans le ciel, un de ses rayons venait jouer sur le visage pâle du jeune novice dont les lèvres étaient entr'ouvertes et dont tous les traits exprimaient la douleur. Sa respiration, oppressée et précipitée, dénotait la fièvre qui le dévorait. Il dormait toujours; des milliers d'atomes dansaient dans le brillant rayon qui éclairait sa physionomie triste et fatiguée. Près de lui reposait le père Laval. Les Hurons, plongés dans un sommeil profond, étaient étendus par terre; à la porte de la loge était assise la sentinelle, la tête appuyée sur ses mains, jetant de temps à autre un regard perçant sur les dormeurs, et, à part ce mouvement, aussi immobile qu'eux. Le temps s'écoulait; des sons du dehors vinrent annoncer que le village s'éveillait, et, l'un après l'autre, les Hurons sortirent de leur long sommeil, étendirent, tant bien que mal, leurs membres engourdis, et se mirent sur leur séant. La sentinelle jeta sur eux un

coup d'œil, et ne fit pas autrement attention à leurs mouvements. Les deux Français dormaient toujours. Enfin, le père Laval ouvrit les yeux. Un moment il regarda autour de lui tout étonné, ne comprenant pas où il était, puis, se retournant, il essaya de se mettre à genoux, et n'y réussit qu'avec beaucoup de peine. A son tour René Bourdoise se réveilla, il chercha à se lever et ne put faire aucun mouvement.

— Ne vous levez pas, mon fils, dit le Jésuite, vous êtes trop faible ; la prière qui part du cœur est agréable à Dieu, qu'on soit à genoux ou non.

Puis, s'adressant aux Hurons, le père Laval continua :

— Mes enfants, au milieu de nos souffrances, invoquons la miséricorde de Dieu, non pour nos corps qui sont périssables, mais pour nos ames qui sont immortelles. Prions le Père céleste qu'il daigne, par le sang de son Fils, accepter nos souffrances en expiation de nos péchés. Ne nous plaignons pas ; nous souffrons, c'est pour la plus grande gloire de Dieu ; et, de nos maux, Dieu tirera du bien. Prions donc, joignons-nous de cœur à nos frères de la mission de Sainte-Marie en la célébration du saint sacrifice de l'autel.

Les Indiens écoutèrent en silence, et le Jésuite récita tout haut les prières ; plusieurs moments se passèrent ainsi dans le recueillement. Des torrents de consolations divines semblaient se répandre sur le prêtre et son petit troupeau. Absorbés dans une contemplation sainte, ils oubliaient leurs souffrances, et, prosternés en imagination au pied de la croix, leurs peines disparaissaient en présence de la passion infinie du Christ. Le carac-

tère âpre des Hurons s'adoucissait, et le guerrier indomptable devenait un pénitent contrit.

— Mon père, la férocité des Iroquois est sans pitié; la mort peut nous atteindre à chaque instant, dit le Loup, lorsque la prière fut terminée.

— Il est vrai, mon fils, préparons-nous à la recevoir.

Et l'Indien, s'approchant du prêtre, commença sa confession. Lorsqu'elle fut achevée, le Jésuite prononça les paroles d'absolution, en vertu de ce pouvoir transmis par Jésus-Christ à son Eglise : les péchés que vous pardonnerez, je les pardonnerai.

— Allez en paix, dit le prêtre.

Et, l'un après l'autre, les Indiens vinrent s'agenouiller à côté de lui. Dans la simplicité de leur nature, ces sauvages chrétiens avaient maintes fois confessé tout haut leurs fautes, cherchant à s'humilier devant le ciel et la terre, et à montrer, par la mortification de leur orgueil et de leur amour-propre, leur repentir sincère; aussi, la présence de leurs frères les gênait peu en ce moment. Deux d'entre eux n'avaient pas encore reçu le baptême; ces deux néophytes languissaient après les eaux régénératrices du sacrement. Ils se confessèrent et demandèrent à être baptisés. Hélas! le bon prêtre, dont les pieds et les mains étaient liés, ne possédait pas une goutte d'eau et ne pouvait administrer le baptême.

La pieuse occupation des prisonniers fut interrompue enfin par l'entrée d'un guerrier; plusieurs autres le suivirent, et bientôt la loge en fut remplie. Un des Mohawks s'approcha du Jésuite, et desserra les cordes qui le garrottaient, puis il ôta celles du jeune novice. Le père Laval resta quelques instants immobile, cherchant

à vaincre la raideur de ses membres; pendant ce temps, un Indien entrait dans la loge, tenant à la main un épi de blé fraîchement arraché de sa tige, qu'il jeta au Jésuite. L'épi tomba à terre, juste sous les rayons dorés du soleil ; sur ses barbes soyeuses, se voyaient quelques gouttes de rosée qui brillaient comme des joyaux à la lumière, et qui étaient en ce moment plus précieuses que tous les diamants de Golconde. Cet épi contenait assez d'eau pour baptiser les deux Hurons captifs. Plein de joie et de zèle, oubliant ses souffrances, le prêtre le ramassa avec joie, se leva et s'agenouilla près des néophytes prosternés :

— Oh ! mes enfants, la main de Dieu est avec nous. Agenouillez-vous, agenouillez-vous.

Et là, dans cette loge du désert, qu'avaient sanctifiée les prières et les souffrances des fidèles enfants du Seigneur, en présence du Huron chrétien et du Mohawk sauvage, sans parrain, sans autel, sans autre lumière que celle de Dieu, sans autre encens que celui de la prière, le prêtre reçut les néophytes dans le bercail du Christ, dans le sein de l'Eglise, et aspergea, de la rosée pure du ciel, leurs fronts tournés vers lui. Ce baptême, au milieu de la forêt, en face de la mort, entouré de dangers, avait une solennité imposante. Aucun son d'orgue ne vibra pendant la célébration sainte, aucune cloche ne retentit, les néophytes n'avaient d'autre robe blanche que la robe sans tache d'un cœur pur, le prêtre d'autre vêtement que celui du martyre, taché de sang.

— Viennent les souffrances ! vienne la mort ! s'écria le Jésuite, elles me trouveront indifférent, car votre miséricorde a été sans bornes, ô mon Dieu !

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un Indien lui ordonna de le suivre. Le père Laval quitta la loge à la porte de laquelle était réuni un groupe de petits garçons ; ceux-ci examinèrent curieusement le prêtre comme il passait au milieu d'eux, mais ne l'insultèrent pas. Son conducteur traversa l'espace découvert qui s'étendait devant la loge et dirigea ses pas vers une tente située à l'extrémité du village, tout près de la forêt. Cette rustique demeure était construite à l'aide de perches enfoncées en cercle dans la terre, et inclinées de façon à se réunir toutes au même point, à l'extrémité opposée. Sur cette charpente, s'étendait un dais, fait de peaux de buffles, cousues ensemble avec des fils provenant de tendons de cerf. Cette tente, spacieuse et commode, dénotait l'influence et la considération de son propriétaire. Sur le devant les peaux s'ouvraient pour former une entrée, entrée qui se fermait au moyen d'une autre peau de buffle, suspendue en travers, et par laquelle pénétraient l'air et la lumière. Cette tente était fort supérieure à celles qui l'entouraient, lesquelles n'étaient que des huttes grossières recouvertes d'écorces d'arbre. L'Indien fit signe au père Laval d'entrer. Le Jésuite aperçut, étendu sur un lit de peau, le jeune guerrier qu'il avait secouru sur le champ de bataille. Un vieillard était assis auprès de lui ; c'était le père de Kiskepila et le chef du village. Le prêtre allait s'approcher du blessé pour lui tâter le pouls, mais le vieillard lui fit signe de ne pas approcher.

— Pâle visage, dit-il, dans la langue des Hurons, vous êtes l'ennemi des Mohawks, et, cependant, vous avez essayé de guérir les blessures de Kiskepila.

— Je ne suis l'ennemi d'aucun peuple, répliqua le Jésuite avec douceur; ma mission est de sauver et non de détruire.

— N'es-tu pas l'ami des Hurons? demanda le vieillard.

— Vois-tu le soleil? répondit le prêtre; le Dieu qui l'a créé a voulu qu'il éclaire et le Huron et l'Iroquois. Ses rayons mûrissent le blé dans le pays des Iroquois comme dans les pays situés au delà des grands lacs. Le Mohawk veut-il fermer ses yeux aux rayons lumineux, parce qu'ils éclairent aussi le Huron?

L'Indien ne fit aucune réponse, et le Jésuite continua :

— Le Grand-Esprit aime tous ses enfants, le Mohawk et le Huron; le sage et brave Mohawk veut-il fermer ses oreilles aux paroles du Grand-Esprit, parce que les Hurons les ont déjà entendues?

— Pâle visage, le Mohawk écoute la voix de Owaneeya; il l'entend dans la forêt, dans les vents et dans les eaux.

— Sachem, le Grand-Esprit nous enseigne d'aimer ceux qui nous haïssent; d'aimer tous les hommes; de répandre notre cœur sur tous, comme le soleil répand sur tous sa lumière.

— Hugh! s'écria le Mohawk, pourquoi le visage pâle parle-t-il avec une langue fourchue? l'Iroquois *frappe* son ennemi, et c'est *bien*.

Et il posa sa main sur son cœur.

Le père Laval, avant que de répondre à cet appel aux passions humaines, opposé comme argument à la vérité de la doctrine chrétienne, fit une pause, puis, montrant le blessé, il dit :

— Kispekila a cherché à prendre la vie du pâle visage.

— Et le pâle visage a sauvé la vie à Kiskepila, interrompit le jeune brave d'une voix émue et profonde. Les paroles de la robe noire sont vraies. Le loup tue le cerf, l'ours le buffle, le faucon la colombe, et le Mohawk son ennemi vaincu. Seul, le pâle visage, la robe noire, panse les blessures de ses adversaires. Son cœur est doux comme la brise d'été.

Un silence s'ensuivit; car l'Indien ne pouvait pas comprendre et apprécier la magnanimité du christianisme. La nature lui enseignait à faire le bien pour le bien; mais rendre le bien pour le mal était pour lui une pensée nouvelle qui, cependant, faisait vibrer dans son cœur des cordes auxquelles on n'avait pas encore touché; il semblait entrevoir la sublimité du précepte et gardait le silence.

En ce moment, une square entra dans la loge, portant des épis de jeune blé et des haricots rôtis au feu, qu'elle posa à terre sur un paillasson.

— Mangez, dit le chef.

Le père Laval s'approcha, en faisant le signe de la croix pour bénir les provisions simples qu'on lui offrait, et se mit en devoir de satisfaire sa faim. Jusqu'alors on ne lui avait donné que juste assez pour le soutenir, un des modes de torture des Indiens étant de priver leurs prisonniers de nourriture, tout en les accablant de souffrances de toutes sortes. Le Jésuite, cependant, mangea avec modération. Une gourde d'eau fut placée près de lui; depuis plusieurs heures il n'avait pu assouvir sa soif; il la porta avec plaisir à ses lèvres dessé-

chées. Il se leva, après avoir remercié Dieu, et s'avança vers le lit du malheureux blessé.

— Le pâle visage vient de faire un signe sur son front, observa le chef.

— C'était le signe de la croix, répliqua le Jésuite. Je remerciais le Grand-Esprit de ses dons.

Le Jésuite examina alors les blessures de Kiskepila, et, tout en le pansant, donna l'explication du symbole divin dont il s'était servi. Il dit comment, après le péché de nos premiers parents, Dieu avait envoyé son Fils sur la terre, comment son peuple choisi l'avait flagellé et crucifié, et comment, depuis ce temps, ses disciples se servaient de ce signe pour se rappeler son agonie et sa mort.

— Ugh! chiens! s'écria Kiskepila en secouant le poing.

Le vieux chef écoutait d'un air incrédule.

Tandis que le prêtre parlait, une jeune fille s'était glissée par l'ouverture de la tente, et, silencieusement, était venue s'asseoir dans un coin obscur avec les autres femmes de la famille. Fleur-du-matin écoutait le Jésuite, mais sans beaucoup le comprendre, parce qu'il parlait dans le dialecte Huron. Elle le regardait avec étonnement bander les blessures de son futur époux. La fureur de la nuit précédente s'était dissipée, et elle se rappelait, non sans un vif regret, les tortures qu'elle lui avait fait endurer au jeu du gantelet. Malgré son éducation sauvage, son ame était douce. Elle se leva, s'approcha du prêtre, et le regarda en face ; au même moment, le jeune guerrier lui dit, en lui désignant le Jésuite :

— Fleur-du-matin, la robe noire a sauvé la vie de Kiskepila, tandis que le jeune Aigle tuait ses amis, les Hurons.

Alors, en dépit de ses habitudes et d'une éducation barbare, le cœur de la femme se révéla dans toute la vérité, tel que la nature l'avait fait. Son ame fut saisie de remords, et elle s'élança hors de la tente en jetant un cri sauvage.

Les deux Mohawks se regardèrent d'un air surpris, ne pouvant comprendre ce qui avait pu exciter la sensibilité de Fleur-du-matin; mais le vieillard dit à voix basse :

— Hugh! c'est le médecin.

Et, secouant la tête, il accusait intérieurement le prêtre d'avoir fait usage de quelque enchantement.

Le père Laval, lui, avait tout compris; il avait reconnu dans la jeune fille celle qui l'avait poursuivi avec tant d'acharnement à la course du gantelet : il continua sa conversation, sans faire attention à ce qui venait de se passer. Enfin, le Jésuite retourna à la loge du Conseil, et là donna ses soins aux Hurons blessés. René Bourdoise, délivré des cordes qui l'avaient fait tant souffrir, commençait à se remettre de sa fatigue. D'un pas chancelant, il descendit jusqu'au ruisseau, lava le sang qui tachait sa figure et ses mains, et baigna ses pieds enflés. L'eau calma sa fièvre, le rafraîchit et lui donna quelque vigueur. Sur le rivage, il trouva une gourde qu'il remplit, et la porta à la loge aux prisonniers altérés. Le Jésuite l'aida, et les Mohawks, étendus mollement sur l'herbe, se contentèrent de jeter de temps en temps un coup d'œil sur les captifs, pour s'assurer qu'ils ne cherchaient pas à rompre leurs liens.

Vers le soir, le Jésuite entra de nouveau dans la tente de Kiodego. Kiskepila se reposait sur un monceau de fourrures qu'aurait pu envier un roi. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait été blessé, et il commençait à reprendre des forces. Le père Laval lui tâta encore le pouls; il craignait que la fatigue d'un long voyage fait sur une rude litière ne déterminât une fièvre qui eût été fatale; mais une préparation savante, composée d'herbes et de racines, avait éloigné ce danger : le pouls était calme et régulier. Alors, le Jésuite entra en conversation avec le jeune brave, et, désirant pour la plus grande gloire de Dieu se familiariser avec la langue des Mohawks, il lui adressa la parole dans cette langue. Il en avait acquis quelques notions durant le trajet qu'il avait parcouru avec ses vainqueurs, et comme ce dialecte ressemblait beaucoup à celui des Hurons, il y avait fait en peu de temps de rapides progrès. Le jeune guerrier l'écouta avec beaucoup de patience, et lorsqu'il s'arrêta, il lui dit :

— Robe noire, vous m'avez appris que les pâles visages aiment tout le monde et pardonnent à ceux qui leur ont fait du mal. Fleur-du-matin, (et la jeune fille, s'élançant d'un groupe de femmes qui se tenaient à l'extrémité de la tente, vint se mettre auprès du prêtre), Fleur-du-matin, lorsque le sang de Kiskepila coulait, et que son cœur devenait glacé, le pâle visage le sauva d'une mort certaine. Robe noire, Fleur-du-matin est la fiancée de Kiskepila.

Le prêtre posa ses mains sur la tête de la jeune fille, puis les élevant vers le ciel, il murmura une prière pour l'enfant sauvage, mais douce, qui était devant lui :

— Mon Dieu, faites que la lumière de la foi pénètre dans l'ame de cette jeune fille et dans l'ame de tous ceux qui sont ici présents. Marie, mère des affligés, amenez par votre intercession puissante toutes ces ames égarées à la religion de votre Fils; puis il ajouta dans la langue Mohawk : Ma fille, que la paix soit avec vous!

Le père Laval reprit alors la conversation du matin, en s'exprimant comme il pouvait dans le dialecte Mohawk. Kiskepila lui prêtait une grande attention, et la jeune sauvage, assise aux pieds du malade, ne perdait pas une seule des paroles qui tombaient des lèvres du prêtre.

Après le départ du Jésuite, le jeune guerrier s'entretint avec Fleur-du-matin du discours qu'il leur avait adressé, en lui expliquant ce qui avait été dit en dialecte Huron; et puis, comme il est difficile d'exprimer des idées abstraites dans la langue indienne, il médita les passages qui lui avaient paru mystérieux et incompréhensibles. La douceur et les bons soins du missionnaire avaient gagné le cœur du jeune Iroquois. Frappé de la vie exemplaire du prêtre qui mettait en pratique les préceptes qu'il enseignait; touché aussi d'un vif sentiment de reconnaissance, Kiskepila écoutait, avec docilité, les paroles du père Laval. Il avait l'intelligence vive, et le fait seul du Jésuite, affrontant de si grands dangers, supportant de si grandes fatigues, de si cruelles souffrances, dans le seul but de répandre sa doctrine, était pour lui une preuve suffisante de la droiture et de la sincérité de ses motifs. La science et l'habileté que le prêtre déployait, lui annonçaient, en outre, qu'il ne pouvait être un homme ordinaire, et le disposaient à croire

les choses merveilleuses qu'il lui racontait. Souvent, cependant, il s'élevait chez lui des doutes sur plusieurs points importants, et, le lendemain, lorsque le prêtre entrait dans sa tente, il lui adressait des questions.

— Robe noire, vous me dites que le Sauveur est mort; qu'il a été mis au tombeau, et est ressuscité le troisième jour; je n'ai jamais vu un mort ressusciter; comment puis-je le croire?

— Mon fils, si la résurrection était un fait ordinaire, elle ne serait pas une preuve de la divinité du Christ. Mais le Sauveur est Dieu; la loi qui condamne tous les hommes à mourir a été faite par lui; et il peut la changer ou la suspendre. Comme homme, Jésus-Christ est mort; comme Dieu-Homme, il est ressuscité. Les hommes de votre tribu croient que les ames des trépassés ne meurent pas; Dieu qui préserve les ames ne peut-il aussi préserver, s'il le veut, les corps et les rendre à la vie? D'un mot ne peut-il commander à la tombe de s'ouvrir, et au corps inanimé de se lever et de marcher? O mon fils! aucune loi ne saurait lier le Tout-Puissant, il n'en reconnaît d'autres que celles de sa miséricorde, de sa justice et de sa providence éternelle. Souvent n'a-t-il pas daigné exaucer les prières de ses humbles serviteurs, et, pour eux, n'a-t-il pas opéré des miracles presque aussi admirables? Un jour, sur les rivages de l'Orient, le bienheureux Xavier s'agenouilla et pria; le Tout-Puissant l'écouta favorablement, et lorsque le saint prêtre étendit la main et commanda au mort de sortir du tombeau, ce corps inanimé retrouva la vie, la force et la santé.

Une exclamation de profonde surprise s'échappa des

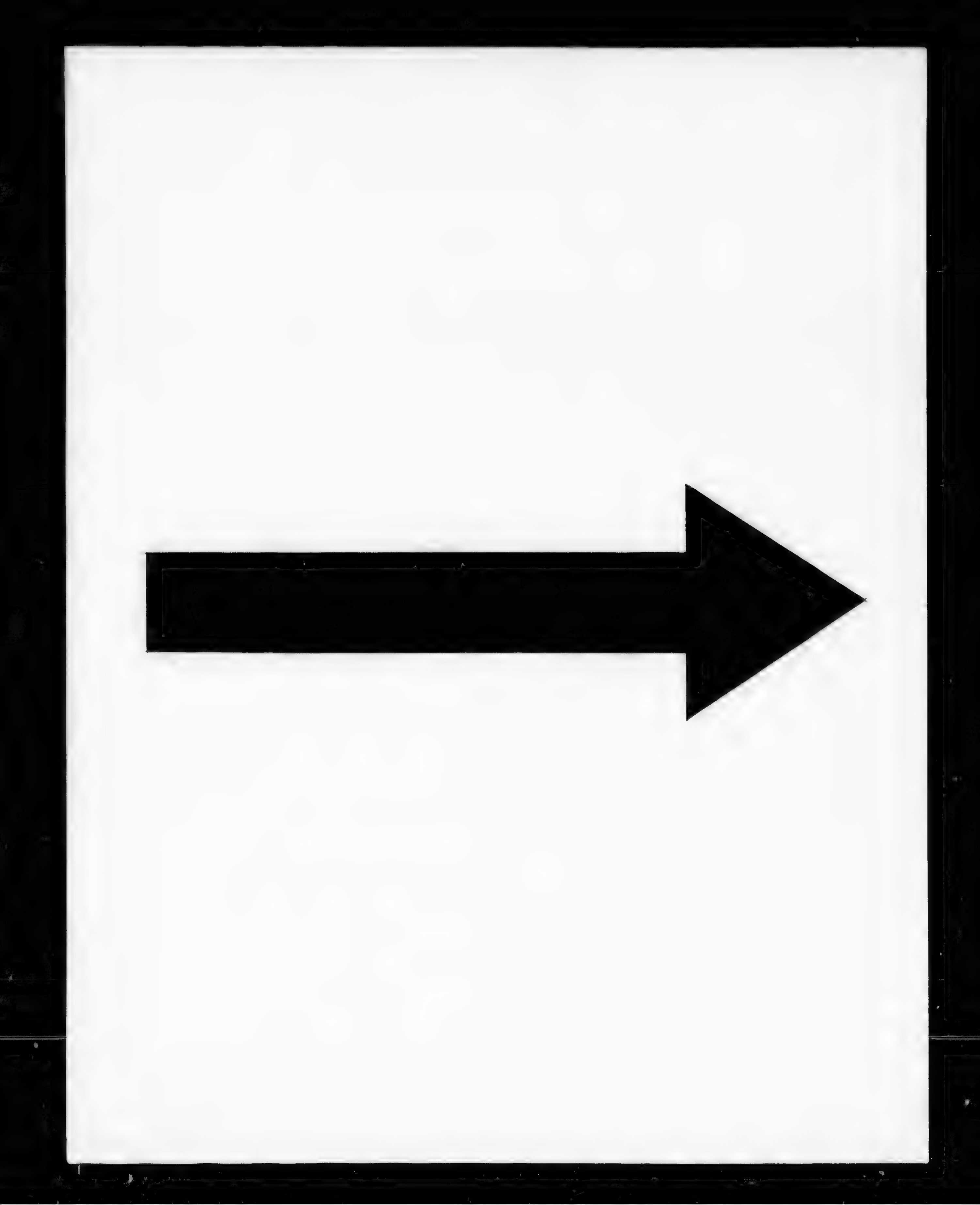
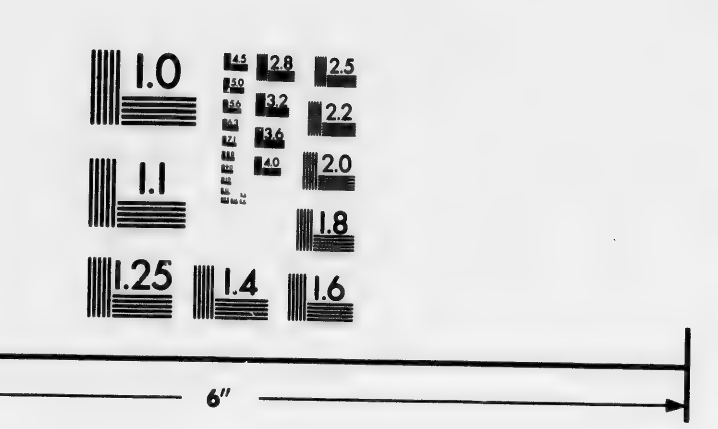


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





lèvres de l'Indien attentif, tandis que les femmes s'approchèrent pour mieux entendre les paroles du missionnaire. Enflammé d'un saint zèle, le Jésuite continua d'une voix claire et ferme :

— La résurrection du Sauveur a mis le sceau à notre salut ; elle a ouvert le chemin qui conduit de la tombe au Ciel !

Puis le père Laval poursuivit en racontant comment la naissance, les souffrances, les miracles, la passion et la mort du Christ avaient été prédits plusieurs siècles avant sa venue, et s'étaient accomplis à la lettre ; enfin, il résuma toutes les preuves du christianisme pendant que le jeune guerrier l'écoutait attentivement, et baissait souvent la tête en signe d'assentiment.

— Oui, cela doit être vrai, dit-il, lorsque le prêtre eut terminé ; Kiskepila doit croire.

C'était ainsi que le père Laval saisissait toutes les occasions d'enseigner au jeune guerrier les vérités du christianisme, et, grâce aux rapports qui existaient entre eux, le jeune Iroquois l'écoutait avec une docilité qu'on n'avait jamais vue chez cette race féroce. Tout ce qu'il apprenait, il le transmettait à Fleur-du-matin, qui, maintenant, conversait souvent avec le prêtre, et prenait plaisir à entendre ses récits sur les splendides cités de la France et leurs nombreux habitants ; récits qui, à son imagination naïve, semblaient aussi merveilleux que les contes de fée. Il lui faisait aussi la description de nos magnifiques églises, du cérémonial imposant des offices qu'on y célèbre pour glorifier et honorer le Créateur, lui expliquant tout, le mieux qu'il pouvait, dans une langue qu'il ne connaissait qu'impar-

faitement. Quelquefois, changeant de sujet, il lui parlait des rapports moraux de la société chrétienne, lui enseignait les devoirs de la femme, les obligations que la religion impose, la sainteté du mariage et le bonheur de posséder la pureté du cœur et celle du corps.

Fleur-du-matin accueillait ses conseils et les gardait dans son cœur ; mais sa conversion ne pouvait être l'œuvre d'un jour. En attendant, tout le village s'occupait des conversations que le prêtre tenait dans la tente de Kiodego ; des choses mystérieuses et merveilleuses qu'il racontait, et l'on redisait comment il avait affirmé que les robes noires avaient le don de ressusciter les morts. Ces rapports, qui se dénaturaient souvent en se transmettant de bouche en bouche, finirent par rendre le prêtre un objet de grande terreur pour plusieurs ; et ils commençaient à le considérer comme un médecin ou un magicien plus puissant que les leurs. L'humble Jésuite, ignorant les sentiments qu'il inspirait, poursuivait ses labeurs avec une assiduité croissante.

IX

LE CONSEIL.

Chaque nuit, le père Laval et le novice étaient liés et enfermés avec les autres prisonniers. René Bourdoise commençait à recouvrer quelque force ; car Fleur-du-matin, qui prenait en pitié ses souffrances, avait étendu ses bontés jusqu'à lui, et lui procurait, comme au père Laval, une nourriture plus forte que celle donnée aux autres captifs. Un peu d'exercice et un repos régulier secondaient les efforts de la nature réparatrice ; cependant, quoique la santé des deux Français s'améliorât de jour en jour, ils n'en étaient pas moins en butte à la cruauté des Iroquois et torturés ainsi que leurs compagnons d'infortune ; mais, pour ces ames patientes et résignées, ces souffrances étaient peu de chose.

Une semaine était passée, et les guerriers Mohawks ne paraissaient nullement dans l'intention de partir pour quelque expédition de chasse. C'était la lune de la moisson, l'abondance régnait, et l'Indien, lorsqu'il a de quoi suffire aux besoins du moment, ne se préoccupe pas de ceux du lendemain. On attendait le retour des courriers qu'on avait envoyés chercher de l'eau de feu à Fort-Orange. Ils revinrent dans la soirée du sixième jour, rapportant la liqueur que leur avait vendue un commerçant Hollandais qu'ils avaient rencontré sur

leur chemin. Les braves décidèrent que, le lendemain, on tiendrait conseil pour décider le sort des prisonniers ; une portion de l'eau de feu fut mise en réserve pour les fêtes qui devraient suivre cette assemblée. Un courrier fut expédié au village voisin, pour inviter ceux qui avaient pris part à la guerre à envoyer une députation au conseil.

Le père Laval, qui s'était déjà retiré à la loge, s'aperçut qu'on faisait des préparatifs dont il ignorait le but ; ils excitèrent son inquiétude. Le Loup comprenait, lui, ce qui allait se passer, et contemplait avec tranquillité tous les mouvements des Iroquois. Le Jésuite lui jeta enfin un regard interrogateur :

— Quelle est la cause de ce bruit, mon fils? lui demanda-t-il.

— L'*eau de feu*, répondit laconiquement le Loup. Les messagers sont de retour et les Mohawks seront fous ce soir ; ils tueront, s'ils le peuvent.

— S'ils le peuvent? hélas! qui pourrait les en empêcher? nous devons donc, mes enfants, envisager notre mort comme très-prochaine et nous préparer à la recevoir en chrétiens.

— C'est bien! répondit le Loup avec emphase. Mais tous ne boiront pas, on tirera au sort pour savoir ceux qui seront de garde. Il se *peut* qu'ils nous tuent, et, dans l'incertitude, il est bon d'être prêt!

La porte de la loge du Conseil fut fermée, solidement attachée, et, pour mieux protéger les prisonniers contre la fureur des Indiens enivrés, la garde fut doublée. Le bruit du dehors augmentait et devenait étourdissant. On avait mis en sûreté la portion la plus considérable

de la liqueur, en sorte que l'enivrement des braves ne pouvait atteindre ce point de frénésie où toutes les passions du sauvage se déchaînent et où il devient altéré de sang. Cependant, de temps en temps, quelque Indien, l'œil enflammé, le pas chancelant, s'approchait de la loge et tâchait de pénétrer jusqu'aux prisonniers; mais la sentinelle, placée à la porte, le détournait adroitement et le renvoyait en plaisantant. Pour plus de sûreté encore, on avait ôté aux buveurs toutes leurs armes; il n'était pas probable qu'ils cherchassent à les reprendre.

La nuit était venue, et l'orgie continuait à la lueur des feux. Cette lumière éclairait en plein la façade de la loge, jetant dans l'ombre le derrière du bâtiment et les autres tentes. La majeure partie des habitants était rassemblée sur la grande place, et s'amusait à regarder les gestes et mouvements des buveurs. Lorsque l'orgie fut à son comble, un homme sortit de la lisière de la forêt, et, s'avançant à l'ombre, se dirigea en rampant vers la loge. Là, il se blottit contre les perches qui formaient le grossier bâtiment; il était à peine visible à l'œil le plus pénétrant, et resta quelques instants immobile. A peine le Loup venait-il de s'étendre sur la terre durcie, qu'il entendit comme le bourdonnement d'un insecte sortir de la perche contre laquelle sa tête était appuyée. Ce bourdonnement se prolongeant d'une façon singulière, il y répondit en imitant le même son.

— Huron? dit une voix basse et distincte qui ne pouvait être entendue que du guerrier étendu.

— Le Loup, répliqua l'autre en se nommant.

— C'est bien! répondit la voix du dehors, que le Huron reconnut pour celle d'Aliasistari. Le Conseil doit-il se réunir ce soir? demanda le chef après une pause.

— Non ; demain, dit le Loup.

— La robe noire est-elle assez forte pour se mettre en route?

— Oui ; mais le Mohawk est alerte et vigilant.

— Le Huron pourrait-il se sauver de la loge avec l'aide d'Aliasistari?

— Il y a une ouverture en haut, mais nous sommes tous liés et garrottés.

— Le couteau d'Aliasistari coupera les liens.

Il y eut un instant de silence, durant lequel le chef s'occupa activement à déplacer un bloc qui remplissait un espace laissé entre deux perches.

— Que le Loup s'approche, le couteau tranchera les cordes, ajouta Aliasistari, lorsque le bloc eut cédé à ses efforts.

En ce moment, deux braves, qui étaient de garde, craignant qu'il n'arrivât quelque malheur du côté de la loge où il existait une ouverture, vinrent à cet endroit pour l'examiner. Ils marchaient en causant, et étaient tout préoccupés des événements du jour.

— Le pâle visage est un grand magicien, disait l'un ; les braves de la tribu ne l'épargneront pas dans le Conseil ; car il pourrait gâter la moisson et jeter un sort sur les terres de chasse.

— Le grand Huron sera torturé, reprit l'autre.

— C'est probable ; personne ne les adoptera, et il faut qu'ils soient torturés, les chiens.

— Le Conseil en décidera demain; Kiokba voudrait qu'ils fussent tous condamnés à la torture. Quant aux désirs de Kiodego, personne ne les connait.

Les deux Mokawks effleurèrent en ce moment Aliasistari, qui s'effaça, autant que possible, et demeura immobile comme le bois lui-même.

Cette conversation lui apprit qu'on attendait avec anxiété la réunion du Conseil, et qu'on n'était pas d'accord sur le sort réservé au Jésuite. Un hurlement sauvage vint interrompre les deux Mohawks, et ils s'éloignèrent. Les buveurs, ayant épuisé la liqueur qui leur avait été distribuée, s'étaient mis à la recherche de celle qu'on tenait en réserve, et l'ayant découverte, ils avaient désarmé ceux qui la gardaient et s'en étaient emparés. Quant au chef Huron, il venait de se remettre à la besogne avec plus de hardiesse, lorsqu'il fut de nouveau interrompu. Les Indiens, à qui on avait confié la garde de la loge, l'avaient laissée sans défense pour voler au secours de leurs camarades. Quelques Mohawks à moitié ivres s'aperçurent de cet abandon et s'élancèrent vers la loge dans l'intention de sacrifier immédialement les prisonniers. Les vieilles femmes s'étaient procuré leur part de rhum, et, complètement ivres, elles accoururent se mêler à l'orgie; la place présenta bientôt un spectacle digne d'un pandémonium. Les feux jetaient une lueur sinistre sur toutes ces créatures qui s'agitaient et vociféraient comme des forcenées. D'un côté, on voyait des groupes, disputant aux sentinelles les dernières gouttes de l'eau de feu; de l'autre, des ivrognes furieux se battant entre eux. L'Indien, grave et solennel, s'était transformé en brute; quelques-uns, semblables à des

idiots, souriaient et regardaient le feu d'un œil fixe, tandis que d'autres, les plus féroces, s'avançaient vers la loge, ne rêvant que l'assassinat. Ils allaient atteindre l'ouverture qui n'était pas gardée et ne pouvait leur résister. En ce moment, un homme d'une force herculéenne sembla surgir du milieu de la foule : deux coups portés par un bras terrible renversèrent les premiers en avant, et les autres tombèrent sur ceux-ci en vociférant. L'être mystérieux profita du désordre pour regagner sa cachette; car, les cris de la multitude ayant été entendus de la garde, elle s'était empressée d'accourir afin de soustraire les prisonniers aux dangers qui les menaçaient. Les sentinelles reprirent leur poste et redoublèrent de vigilance. En quelques instants, Aliasistari eut atteint la lisière de la forêt où il resta en observation. Il fallait renoncer, pour cette nuit, à l'espoir de faire échapper les prisonniers; quelques-unes des sentinelles s'étaient postées dans la loge; d'autres, ne pouvant apaiser le tumulte, avaient abandonné la liqueur qui restait, et, peu à peu, les buveurs se trouvèrent plongés dans le sommeil de l'ivresse.

Aliasistari, convaincu que les prisonniers étaient à l'abri de tout danger jusqu'au moment où le Conseil déciderait de leur sort, alla rejoindre ses compagnons dans la grotte. Il n'avait aucun doute sur le sort réservé au père Laval et au Loup, c'est pourquoi il résolut de tenter tout de suite leur délivrance et de risquer le tout pour le tout. Il fallait gagner ou tout perdre. Comme Pied-léger n'était pas de retour, il en conclut qu'il avait rencontré Watook, et qu'ils attendaient tous ensemble au rendez-vous indiqué. En conséquence, il envoya le

Huron qui était resté près de lui à la recherche des guerriers, avec ordre de les ramener au plus vite; toutefois, même en se hâtant, ils ne pouvaient arriver avant la soirée du lendemain. Le Huron partit, et Aliasistari resta seul. Il s'agenouilla et pria. Lorsque tout bruit eut cessé, le père Laval demeura longtemps encore absorbé dans de pieuses méditations. D'un fort tempérament, endurci à la fatigue, il n'avait pas tardé à se remettre de sa longue et pénible marche à travers les forêts, tandis que le novice se ressentait toujours des souffrances qu'il avait eu à subir. Les Hurons, instruits de la présence de leur chef dans les environs, savaient aussi combien il y avait peu de chances qu'Aliasistari réussît à les délivrer, et ils se préparaient au sort fatal qui les attendait. Ils cédèrent enfin au sommeil, et s'endormirent, le cœur content, se confiant en la bonté et en la miséricorde du Seigneur.

Dès le matin, on se prépara pour le Conseil. Les physionomies refrognées de ceux qui avaient passé la nuit dans la débauche étaient pour les prisonniers d'un mauvais présage. Plus d'un regard méchant et féroce fut jeté sur eux. Vers midi, arriva la députation du village voisin, composée de deux ou trois braves seulement; les autres guerriers vainqueurs étant allés au Fort-Orange échanger leur butin contre de la poudre, du plomb, du rhum et d'autres articles de commerce.

On reçut ces députés avec beaucoup de pompe et de cérémonies; on leur offrit ce que le village avait de meilleur, et on les conduisit ensuite à la loge du Conseil, où la séance s'ouvrit avec une grande solennité. Les plus distingués, comme les plus âgés des braves,

se placèrent en cercle au milieu de la loge, et les autres prirent rang derrière eux. En entrant, chacun se rendait à sa place au milieu du silence le plus profond. Enfin, arriva le vieux chef. On fit passer de main en main le calumet, et, à un signe de Kiodego, le brave qui avait dirigé tous les mouvements de cette campage, se leva, et adressa un discours à l'assemblée. Sa parole, d'abord douce et contenue, s'élevait à mesure qu'il avançait dans son récit, et ses gestes devenaient de plus en plus animés et pittoresques. Il portait une espèce de manteau de peau, tombant au-dessous des hanches et serré autour de la taille; un collier, fait de griffes d'ours, était suspendu à son cou; la peau d'un serpent entourait son bras; les plumes d'un aigle ornaient sa tête. Son visage était hideux, teint de bandes rouges et noires à la partie inférieure, tandis que la partie supérieure était d'un vermillon éclatant. Tout en parlant, il désignait tour à tour les prisonniers; enfin, il arriva au Jésuite.

— Pourquoi, dit-il, a-t-il quitté son pays, la terre de ses aïeux? Pourquoi, traversant les grandes eaux, est-il venu dans les forêts des hommes rouges? Sa nation s'est établie chez nos frères du Nord, et, depuis, hélas! nos frères sont devenus des femmes : on a transformé les Hurons en chiens; on les a forcés à renier le Grand-Esprit et à combattre contre ceux de leur race et de leur couleur. La robe noire est un magicien; il parle, et les guerriers versent des larmes; les Hurons sont ses esclaves. Oui, c'est un grand magicien. Quel sera le sort du pâle visage?

Le chef s'assit, et un silence de quelques instants succéda à son discours.

Enfin, un guerrier se leva, et dit d'un accent irrité :

— Qu'il meure ! La voix de Kiokba demande que le pâle visage périsse sur le bûcher; ses charmes ont anéanti les Hurons, ont éloigné de nos forêts les buffles et les cerfs bondissants. Sa nation a abattu les forêts magnifiques de la grande rivière. Kiokba a vu la robe noire se faire sur le front un signe que nos frères blancs du Fort-Orange disent être un acte coupable, un maléfice. Si les chefs épargnent le visage pâle, il amollira les cœurs de nos braves et les rendra faibles au combat; ils se soumettront à sa nation et deviendront esclaves, comme les Hurons. Il faut que le pâle visage meure !

Plusieurs guerriers inclinèrent la tête en signe d'adhésion.

— Gardons le grand magicien avec nous, dit un Indien qui n'avait pas pris part à l'expédition guerrière, mais qui avait entendu parler des conversations du prêtre, gardons-le dans notre tribu; il deviendra notre frère et nous lui donnerons notre blé le plus mûr et les plus gras de nos daims. Construisons-lui une loge, et il aimera les Mohawks, et il les rendra victorieux, et il les protégera.

Un sourire de mépris passa sur les lèvres de Kiokba, et il répondit :

— Mon frère est un conseiller habile; il est sage et brave auprès du feu du Conseil; a-t-il besoin d'un magicien pour devenir courageux? Kiokba ne craint pas le magicien. Il a combattu les Hurons et les Français. Il faut que le pâle visage meure.

Plusieurs guerriers se levèrent et parlèrent pour et contre la mort du Jésuite. La discussion s'échauffait, lorsque Kiodego intervint :

— Mes frères, dit-il, on a demandé pourquoi le père la Robe-Noire est venu dans notre pays et pourquoi il s'enfonce dans nos déserts en semant ses charmes autour de lui. Qu'il réponde lui-même. Qu'on lui ôte ses liens et qu'on l'amène.

Un jeune guerrier s'empressa d'obéir, et conduisit le prêtre au milieu du cercle.

— Parlez, Julhasagar (1), dit froidement le vieux chef, comme si, pour la première fois, il entendait le prêtre parler de sa mission. Parlez, qu'êtes-vous venu faire dans notre pays? que cherchez-vous?

Le père Laval inclina un instant la tête, comme pour prier, puis il répondit :

— Chef, je cherche des ames ; je viens travailler pour mon Maître ; je viens prêcher la foi, instruire les ignorants. Ma mission est une mission de paix, elle concerne les ames et non les corps. Je viens apprendre aux hommes à modérer leurs passions, à dompter en eux l'esprit du mal, et à marcher dans les voies de la vertu et de la justice. J'ai traversé les eaux mugissantes pour porter à l'infidèle la parole de l'Evangile et pour planter dans le désert la sainte croix du Christ. Vous demandez dans quel but je me dirige vers l'Occident, c'est dans le but de gagner des ames au christianisme. Mais, chef (et ici la voix du missionnaire devint pleine et sonore, et si harmonieuse, que l'oreille du sauvage en fut charmée ; en même temps son corps se redressa, il étendit les bras devant lui), mais, chef, le Grand-Esprit, dans sa sagesse suprême, m'a détourné du chemin qui conduit

(1) Habitant du pays de l'Aube matinale.

au pays des Hurons, et m'a amené aux villages Mohawks. Devenu captif, je me soumets à la volonté de mon divin Maître, et je prêche le christianisme à l'Iroquois; je prêche Jésus crucifié; écoutez ma parole.

De profondes acclamations s'échappèrent du sein de l'assemblée, puis chacun resta dans une attente pleine de calme.

— Vous êtes dans les ténèbres, je vous apporte la lumière; recevez-la.

Alors, il leur raconta comment Dieu, après avoir créé le monde, y avait placé l'homme comme seigneur de toutes choses; il leur parla de la chute d'Adam; de la Rédemption du saint Evangile; de la mission donnée aux apôtres et à leurs successeurs d'instruire toutes les nations et les baptiser au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; il leur dit comment cette mission avait été scellée par des miracles; les aveugles avaient recouvré la vue, les boiteux avaient marché, les morts avaient ressuscité. Puis il leur peignit, en couleurs brillantes, les joies célestes réservées à ceux qui croient en Dieu, l'aiment et le servent; et les terribles tourments qui attendent ceux qui restent sourds à sa voix et lui désobéissent. Les yeux des Hurons s'illuminaient d'une joie sauvage en voyant l'étonnement des Mohawks, et le Jésuite continua :

— Telle est la religion que je viens prêcher, telles sont les nouvelles que je vous apporte; si j'ai quitté les terres de l'Orient, c'est pour enseigner l'Evangile aux enfants du désert. Le Grand-Esprit vous parle par ma bouche; écoutez et croyez!

Le père Laval se tut, et, pendant quelque temps, un

silence profond régna dans l'assemblée. Enfin, Kiodego dit :

— Mon frère a bien parlé, c'est un sage; mais il nous a dit des choses extraordinaires; comment pouvons-nous les croire?

— Il a la langue fourchue; c'est un menteur, observa Kiohba.

— Nous nous contentons de notre Dieu à nous, s'écria un autre, de notre Dieu de la guerre, Wacondak; le Dieu du grand magicien a transformé les Hurons en lâches; le Dieu des Mohawks rend brave au combat. Le Mohawk ne veut pas du Dieu des pâles visages.

Et les cris de ceux qui désiraient la mort du Jésuite devinrent bruyants, tandis que la voix des guerriers, disposés à accorder un délai, sinon une grâce complète, ne pouvait se faire entendre. Le sort du Jésuite parut décidé : un Mohawk, à un signe du chef, s'approcha du prêtre, et, le forçant à se mettre à genoux, commença à lui peindre la tête et le visage. C'était le signal de sa mort. La foule poussa des cris de joie; elle se réjouissait à l'avance du spectacle de la torture. En ce moment, il se fit un mouvement parmi les personnes qui encombraient la porte; elles s'agitèrent, et laissèrent un passage libre jusqu'au centre de la loge. Appuyé sur le bras d'un guerrier, Kiskepila, faible et chancelant, ses blessures encore bandées, s'avança à pas lents. Les yeux du jeune chef étant tombés sur le groupe placé au milieu du cercle, une exclamation sortit de ses lèvres. Avec l'énergie d'une ame forte, il quitta le bras qui le soutenait, et marcha seul jusqu'au cercle; d'une main, il écarta le Mohawk; il appuya l'autre sur le front

du Jésuite. Un silence de mort régna dans la salle ; aucune main ne tenta d'arrêter ses mouvements ; aucune voix n'osa s'élever contre lui. Tous regardaient avec étonnement le jeune guerrier, dont l'œil étincelant errait de l'un à l'autre.

— Kiskepila est un chef, dit le jeune Aigle, quel est celui qui voudrait lui résister? Les Hurons ont pris la fuite devant le bras de Kiskepila, n'aura-t-il donc pas voix dans les Conseils de la tribu? Restera-t-il muet lorsqu'on écoute le Fanfaron, et il montra Kiohba. Kiskepila vient demander aux chefs d'épargner le pâle visage.

Il attendit la réponse à ses paroles, il n'en reçut aucune. Enfin, Kiohba dit froidement :

— Les chefs et les braves ont parlé ; le visage pâle mourra ; voyez, il porte déjà sur son front la peinture de la mort.

Le jeune homme se détourna avec dédain de celui qui venait de parler, et porta ses regards sur le cercle. Les traits des Mohawks étaient impassibles ; ils restaient muets. Kiohba triomphait.

— Mes frères, dit Kiskepila, l'œil enflammé d'indignation, mes frères, Kiskepila avait été blessé et laissé mourant sur le champ de bataille ; le visage pâle est venu fermer ses blessures et lui donner à boire. Kiskepila doit la vie au pâle visage et il veut acquitter sa dette. Que Kiohba montre sur sa poitrine la cicatrice d'une blessure faite par un Huron, ou qu'il fasse voir à sa ceinture le scalp d'un ennemi.

L'Indien ne fit aucune réponse. Les yeux des vieillards se tournèrent vers le Jésuite, puis se fixèrent sur

le chef, comme pour lui demander la confirmation d'un récit qui leur paraissait si étrange.

— Les paroles du jeune chef sont vraies, répondit-il; le visage pâle a fermé les blessures de Kiskepila; il lui a sauvé la vie. La robe noire était une colombe sur le champ de bataille; une colombe parmi les aigles.

Il y eut un nouveau silence. Le Jésuite, absorbé dans la prière, demeurait indifférent à la scène qui l'entourait; de temps en temps, il rencontrait l'œil brillant du Loup, qui, la tête penchée en avant, écoutait avec intérêt les paroles du jeune chef Mohawk.

— Le Conseil a parlé, dit Kiohba, qui craignait de voir les guerriers changer d'opinion; le Conseil a parlé; il faut que le pâle visage meure. C'est avec justice, car il a ensorcelé Kiskepila; il a fait du Mohawk un Huron.

— Chien! vous mentez, s'écria le jeune chef furieux.

— La langue de Kiohba n'est pas fourchue, dit l'autre froidement, comprenant tout l'avantage que lui donnait l'impétuosité de son adversaire. Que les chefs en soient juges : Kiskepila ne pouvait marcher seul jusqu'à la loge du Conseil, et voyez, il se tient comme s'il n'avait aucune blessure; c'est grâce aux enchantements du magicien au pâle visage. Il faut que la robe noire meure, ou les guerriers deviendront des femmes.

Les vieillards regardèrent, en secouant la tête, la taille noble et élevée du jeune brave, dont les blessures profondes et dangereuses étaient couvertes de bandages fraîchement appliqués. C'était la force morale qui soutenait le jeune chef, non une force physique. Kiohba vit avec joie l'impression qu'il avait produite.

Le jeune homme s'adressa de nouveau à l'assemblée, et, d'une voix moins forte, il dit :

— Kiskepila doit la vie au pâle visage, le pâle visage ne mourra pas. Kiskepila l'adoptera comme son frère, et remplacera ainsi celui qu'il a perdu. Il demande pour frère le pâle visage.

Kiohba sourit ironiquement, et répondit, en montrant le vieux chef :

— Le père peut demander le prisonnier, s'il veut l'adopter pour son fils. Que le chef parle; veut-il prendre chez lui le sorcier qui a changé le cœur du jeune Aigle, lui qui était autrefois le plus brave des Mohawks?

Plongé dans une attente pleine d'angoisse, le jeune guerrier ne fit aucune attention à ce sarcasme. Le vieillard réfléchit un instant, puis répondit avec fermeté :

— Kiskepila était un guerrier, un Mohawk. Il a aujourd'hui un cœur de Huron. Il a écouté les paroles du pâle visage. La robe noire est un sorcier. Le père de Kiskepila ne veut pas le réclamer, qu'il meure.

La tête du jeune chef s'inclina sur sa poitrine.

— Qu'il meure, répéta Kiohba avec dérision ; il ajouta : Il vous dit que son Dieu ressuscite les morts, qu'il demande au grand Champlain de s'élever de la tombe pour le protéger? Nous verrons si son Dieu viendra au secours du pâle visage, lorsque les flammes envelopperont son corps blanc?

— Vous demandez un miracle, répliqua doucement le père Laval; vous demandez à mon Dieu de ressusciter les morts; ce miracle, il l'a déjà fait, il peut le faire encore. Il a ouvert les tombes muettes; il a commandé aux morts de se lever, et ils sont revenus à la vie pleins

de santé et d'énergie; il a fait cela à la prière de ses saints serviteurs. Moi, je ne suis qu'un de ses humbles disciples. De quel droit demandez-vous au Dieu qui vous a créé, des signes et des miracles? Votre demande n'est pas la prière d'un croyant, ce n'est que la dérision d'un impie.

La voix indignée du Jésuite se tut. Après une pause de quelques instants, un Indien s'approcha de lui et complèta le barbouillage de sa tête et de son visage. Ce signe de la condamnation fut reçu avec joie par quelques-uns. La plupart des sauvages commençaient à craindre les effets de la puissance qu'on attribuait au prêtre; mais le Conseil, quoiqu'il gardât toujours son aspect grave et calme, était surexcité; aussi le novice et les Hurons furent-ils condamnés à la torture sans hésitation. Le père Laval, le Loup et deux autres Hurons devaient subir leur peine le lendemain en face de la loge du Conseil, tandis que René Bourdoise et les autres Hurons seraient conduits dans l'autre village pour être torturés à leur tour. Les captifs se résignèrent à leur sort avec calme, et les Hurons regardèrent avec indifférence les préparatifs qu'on commença aussitôt en exécution du décret du Conseil qui se dispersa.

Lorsque Kiskepila vit que tous ses efforts étaient infructueux, il prit le bras du guerrier qui l'avait conduit au Conseil; ses forces l'abandonnaient, et il retourna silencieusement à sa tente, déterminé à n'être pas spectateur des souffrances qu'il ne pouvait empêcher ni alléger. Fleur-du-matin avait attendu avec impatience la décision du Conseil, et pleura sur le sort de la robe noire; se rappelant cependant les su-

blimes leçons de patience qu'il lui avait enseignées, elle sut contenir sa douleur.

Le messager d'Aliasistari traversa la forêt dans la direction de l'endroit où devaient être cachés les braves. Les étoiles brillaient au ciel ; un regard jeté de temps en temps vers elles suffisait pour le guider. Sans se lasser, sans s'arrêter, il franchit d'un pas accéléré les montagnes et les collines, les plaines et les marais. Minuit arriva ; le coureur ne ralentit pas sa course ; ses pieds chaussés de mocassins bondissaient légèrement sur le gazon touffu. L'obscurité se dissipa au pâle crépuscule du matin, le jour succéda au crépuscule, et le Huron poursuivit toujours sa marche. Enfin, il s'arrêta au sommet d'une petite colline, au pied de laquelle coulait une eau claire et transparente. Il chercha sur ses rives et dans la forêt adjacente les traces d'un être vivant, il n'en découvrit aucune. Pendant un instant, il explora du regard le bois, puis le rivage ; appuyé sur sa carabine, il observait minutieusement le courant, lorsque son attention fut attirée vers une jeune branche couverte de feuilles qui flottait sur l'eau. Un vent léger la poussa près de la rive, et l'Indien la prit, à l'aide de son arme. La branche était fraîchement cueillie et avait dû être arrachée et non coupée. Le messager, la carabine sous le bras, remonta le ruisseau, ayant soin d'effacer l'empreinte de ses pas. Il continua ainsi sa route pendant quelque temps, portant ses regards tantôt sur la forêt, tantôt sur le sable, pour tâcher de découvrir une empreinte. Tout à coup il s'arrêta, et se pencha pour examiner le terrain de plus près.

— Hugh ! Pâle visage ! s'écria-t-il.

Les pas se détournaient du ruisseau. Marchant avec précaution de manière à ne pas effacer les empreintes, il les suivit jusqu'au bord de l'eau, puis examina les buissons qui poussaient dans cet endroit ; ils étaient de la même espèce que la branche qu'il tenait à la main. Il reprit alors la piste qui le conduisit jusqu'au sommet de la montagne. Un léger sifflement vint frapper son oreille, il s'arrêta pour écouter, puis avança avec grande précaution. Sur une éminence qui dominait la forêt du côté des villages Mohawks, il aperçut, au pied d'un arbre, un homme blanc occupé à façonner une corne à poudre d'une énorme corne de bœuf. De temps en temps, il la comparait avec celle qui était suspendue à sa ceinture, et se remettait à l'ouvrage. Tout à coup, comme frappé d'une idée subite, il porta la corne à ses lèvres et en tira un son qui fit tressaillir le Huron. Pour mieux former l'ouverture, il donna encore quelques coups de canifs, puis fit sonner de nouveau son instrument et parut satisfait.

— Bravo ! elle va bien ! dit-il enfin ; quelle bonne idée ! l'Indien ne peut souffrir le son du cor, et moi, je l'aime ; de plus, je puis en avoir bientôt besoin ; et il enfonça la corne dans sa ceinture.

Au même moment, le messager Huron s'approcha de lui.

— L'Espion-hardi !

Le Français se dressa sur ses pieds en étreignant sa carabine.

— Ah ! Huron ! dit-il, comme ses regards tombaient sur le costume de l'Indien ; et il se rassit.

— Oui, Huron, pas Mohawk, ou... et, d'un geste significatif, l'Indien porta la main à son scalp.

— C'est vrai, Huron ; je me faisais une corne de chasse, lorsque j'ai pensé aux trompettes de Champlain. Avez-vous combattu sous Champlain, Huron?

— Non, les chefs et beaucoup de braves étaient en campagne.

— Je le sais. Eh bien! il m'est venu à l'idée d'essayer l'effet du cor dans la forêt. J'avoue que c'est un peu hardi de ma part, ajouta-t-il, en voyant que le Huron secouait la tête; mais un Français aime tant le son de la trompette. Ecoutez... et il allait appliquer la corne à ses lèvres, lorsque l'Indien posa sa main dessus et dit :

— Espion-hardi, le chasseur Mohawk pourrait l'entendre.

— Oui, oui; mais, lorsque nous combattions les Mohawks sous Champlain, ils l'ont entendu plus qu'ils ne l'auraient voulu.

— C'était un grand guerrier, observa le messager.

— Oui, un vrai guerrier ; quoiqu'il ne soit plus, son nom, lancé au milieu d'une décharge, fait battre le cœur et ranime le courage. En voilà, un homme! continua Pierre avec tristesse ; il n'y en a pas eu un pareil dans toute la province, autrement ces canailles de Mohawks recevraient une leçon dont ils se souviendraient.

— L'Espion-hardi est-il avec les prisonniers Hurons? demanda le messager.

— Oui ; vous êtes sans doute le messager que j'attends?

Le coureur fit signe que oui, et l'autre continua :

— Ils sont de l'autre côté du ruisseau, allons les rejoindre.

Et l'Espion jeta sa carabine sur l'épaule et descendit la colline à grands pas.

Arrivé près du ruisseau, le messager se glissa à côté du chasseur, et, lui montrant la branche cassée, lui dit :

— L'Espion-hardi laisse des traces sur l'eau. Voici ce que le Huron a trouvé.

L'Espion regarda la branche, pendant que le coureur s'expliquait, puis, à moitié fâché du reproche qu'il semblait lui faire, il lui répondit :

— C'est vrai ; mais sans cette branche vous ne nous auriez pas trouvés ; vous auriez perdu notre piste.

— Je l'ai perdue cette nuit, dit le Huron, mais pas loin d'ici : en montant ou en descendant la rivière, je l'aurais bientôt retrouvée.

— Il faut que vous l'ayez perdue assez loin, cependant, dit l'Espion, sans cela vous auriez été ici plus tôt. Tenez, voici sur ce chêne une marque faite par Pied-léger ; lui, il a su retrouver nos traces, et il a agrandi les empreintes pour vous les rendre plus visibles.

— Il a eu tort, répondit le coureur avec vivacité. Le Mohawk a l'œil perçant.

— Nuit et jour, continua l'Espion, nous avons été de garde, chacun à notre tour, sur la colline qui domine le chemin, pour attendre l'arrivée du messager qué Pied-léger nous avait annoncé. Huron, reprit Pierre, après avoir marché quelque temps en silence, avez-vous vu les prisonniers ?

— Oui, à travers les bois ; j'ai vu la robe noire se promener.

— Peut-être ne le mettra-t-on pas à mort tout de suite, alors nous pourrions arriver à temps.

L'Indien secoua la tête.

— C'est aujourd'hui que s'assemble le Conseil ; demain commencera la torture; l'Espion-hardi connaît tout cela.

— Alors, dit l'Espion gravement en hâtant le pas, alors, il y aura à la danse des convives sur lesquels on ne compte pas.

Ils continuèrent leur chemin en silence, et arrivèrent bientôt à la retraite des Hurons. L'endroit était bien choisi, au centre d'un épais taillis; les Hurons s'étaient fait un espace libre, et étaient couchés en groupe, enveloppés de leurs couvertures. Des exclamations de joie accueillirent l'Espion et le messager, et, tous ensemble, tinrent conseil.

Le messager les mit au courant des événements, et leur communiqua les ordres du chef. Peu d'instants après, les Hurons, au nombre de dix-neuf, se mettaient en marche, quelques-uns à l'avant-garde, précaution nécessaire en cas de rencontre fortuite avec les Mohawks.

X

LA TORTURE.

Immédiatement après la fermeture du Conseil, les Mohawks commencèrent les préparatifs de la grande fête du lendemain. On planta quatre pieux en face de la loge, on apporta de la forêt une grande quantité de fagots; quatre autres pieux, fixés à peu de distance des premiers, furent destinés aux prisonniers condamnés à subir leur peine dans l'autre village : on devait les y attacher et les forcer à rester spectateurs de l'agonie de leurs frères; c'était les faire souffrir deux fois.

Les jeunes garçons du village ne tardèrent pas à s'assembler devant la loge pour jouir des tortures préliminaires qu'on permettait pour les amuser et les exercer à la cruauté; si la mort ne mettait pas un terme aux souffrances de la victime, ces tortures duraient jusqu'au moment où les braves venaient y prendre part. Le Loup et le père Laval furent amenés; on les lia chacun à un poteau, tandis que la foule leur jetait des pierres et leur faisait endurer des tourments de tous genres. Bientôt, cependant, ces persécutions prirent une forme plus régulière; les garçons, s'éloignant à quelque distance, et prenant pour but un corps humain, s'exerçaient à l'arc, au couteau et au tomahawk. Le Loup avait le maintien fier et brave du guerrier, et, lorsque l'arme

étincelante venait effleurer ses tempes et s'enfonçait dans le poteau derrière lui, son œil demeurait fixe. L'un après l'autre, les jeunes gens essayèrent leur adresse à ce jeu téméraire où le vainqueur était celui qui, sans toucher à la vie de sa victime, lui faisait voir la mort de plus près. Le père Laval supportait ses souffrances avec la douceur et la patience d'un martyr; il n'osait regarder la main qui lançait l'instrument de mort, et tenait ses yeux constamment élevés vers le ciel. Kiohba le Mohawk, étendu sur le gazon, jouissait de la scène qu'il avait devant lui; de temps en temps, il suggérait aux jeunes persécuteurs quelque nouveau mode de torture. A la fin, sa cruauté fut tellement excitée, qu'il se leva, saisit un des tomahawks et le lança à la tête du Jésuite. L'arme siffla dans l'air, et, rasant la tempe du patient, s'enfonça dans le poteau en accrochant une boucle de ses cheveux. Des cris d'approbation accueillirent cette preuve d'adresse, et Kiohba, ramassant une autre arme, visa le prêtre une seconde fois. L'arme s'enfonça de l'autre côté, exactement comme la première fois, en sorte que la tête de la victime se trouva attachée au poteau par les cheveux. Les cris de joie se répétèrent et, l'un après l'autre, les jeunes gens essayèrent d'imiter l'adresse du guerrier. Cependant, ils se lassèrent de ce jeu, et les prisonniers eurent un instant de répit.

La foule s'était un peu dispersée, lorsqu'une jeune fille, se glissant silencieusement auprès du prêtre, porta à ses lèvres une boisson rafraîchissante, et baigna son front brûlant.

— Etranger des terres au delà des eaux, Fleur-du-

matin a cherché une fois à se venger sur toi des blessures du jeune Aigle; mais la robe noire a pardonné les torts de la jeune fille. Tu nous as dit qu'il était glorieux de pardonner à nos ennemis et de les aimer; Julhasager, tu es l'ennemi des Mohawks, mais Fleur-du-matin t'aime.

— Que Dieu te bénisse, mon enfant, dit le Jésuite avec ferveur et tristesse; qu'il te conduise, par les mérites de celui qui est mort sur la croix, dans les voies du salut; qu'il te préserve des épreuves et des souffrances !

La jeune Indienne s'assit sur l'herbe, contempla le père Laval avec affection, comme s'il eût été son père; puis, voyant la douleur empreinte sur sa physionomie, elle lui dit :

— Robe noire, tu m'as dit que nous devons porter notre croix comme le Sauveur, dont tu nous parles, a porté la sienne. Robe noire, tu es attaché à la croix !

La tristesse disparut instantanément des traits du Jésuite, et il s'écria avec un saint enthousiasme :

— Mon Dieu, au milieu de mes peines et de mes tribulations, vous envoyez à votre serviteur des consolations infinies; par la bouche de cette jeune sauvage, vous m'adressez des paroles de paix et de douceur; vous me fortifiez; vous m'encouragez. Ah! que je suis heureux de porter ma croix, de souffrir, de souffrir pour vous. Douce jeune fille, femme dévouée, qui ne crains ni la croix, ni son ignominie, ni les cris, ni les malédictions des bourreaux, femme toujours pure et fidèle, femme sainte, sainte de la sainteté de la Mère sans tache, pure de la pureté de la Vierge immaculée, la plus

douce des créatures de Dieu, il t'a été donné d'être un ange de miséricorde et la consolation des affligés. Douce jeune fille, tu m'as calmé l'esprit ; que la plus pure des Mères, que la plus noble des créatures de ton sexe, que la sainte Vierge intercède pour toi.

Le captif, les yeux élevés vers le ciel, et dont les lèvres se remuaient en silence, semblait absorbé dans une sainte méditation ; une expression douce et sereine éclairait le visage de celui qui attendait une mort affreuse. Cette expression se répandit sur tous ses traits ; sa figure, rayonnante de foi, d'espérance et d'amour, n'eut plus rien de terrestre. Son ame s'élevait de plus en plus sur les ailes de la foi, et semblait déjà se mêler aux chœurs séraphiques. Avez-vous vu le soleil se lever doucement sur un lieu placé dans l'ombre? Avez-vous vu un nuage noir se dissiper peu à peu, ne laissant après lui qu'un ciel clair et transparent? Avez-vous vu les teintes pâles de la maladie disparaître sous le coloris de la santé? Ainsi disparut du visage des captifs toute empreinte de tristesse et de souffrance.

La naïve jeune fille observait avec étonnement le changement qu'un seul mot avait opéré. Des pensées pieuses s'élevaient en son ame, en contemplant cette figure illuminée par une extase sublime. Le Jésuite, indifférent à tout ce qui l'entourait, absorbé dans des visions célestes, prenait le doux zéphyr qui soufflait sur sa joue, pour le mouvement des ailes des séraphins ; de joyeuses mélodies frappaient son oreille, tous ses sens étaient comme enveloppés dans une nuée d'encens. La mort et la torture étaient devant lui, mais au-dessus de lui le Ciel était ouvert ; pouvait-il alors abaisser ses

regards sur la terre et sur des tortures passagères? Enseignement sublime que celui du Christianisme! enseignement qui élève l'homme au-dessus de tout ce que peut concevoir le sectateur du paganisme, enseignement qui lui révèle une vie que la mort ne saurait éteindre, une vie qui s'étend au delà de ce monde, qui est un rayon de l'esprit de Dieu. Le Jésuite, la tête rejetée en arrière, le corps attaché au poteau qui le soutenait, restait immobile; toutes ses fonctions sommeillaient; toute son énergie était absorbée. Il n'était, en vérité, qu'une ame emprisonnée. Bienvenu sera le couteau, bienvenue sera la torture, bienvenue sera la mort, ou par le fer ou par le feu, car son ame a pris son essor; il plane déjà dans la région des bienheureux. Que sont quelques heures de souffrances, en présence d'une éternité de pareilles béatitudes? Oh! oui, Mort! tu seras la bienvenue; c'est toi qui conduis à la vie éternelle! Comme l'ombre qui se dessine lorsque le soleil disparait, le souvenir de la terre vint assombrir l'ame du prêtre, un soupir s'échappa de sa poitrine :

— C'est long, mon Dieu, c'est long!

La jeune fille, saisie de respect, ne pouvait ôter les yeux de ce visage rayonnant de bonheur et d'une beauté surnaturelle. Les lèvres entr'ouvertes, l'œil fixe, elle le contemplait avec attendrissement; la femme qui a été donnée à l'homme comme un instrument de bénédiction, saisit intuitivement les rayons de lumière divine et les reflète dans son ame.

— Marie! s'écria le Jésuite, en invoquant l'intercession de la Mère de Dieu.

— Marie! répéta la jeune Indienne de sa voix douce et harmonieuse, Marie!

Ce seul mot, sorti du cœur ému de l'Indienne, de l'ame extatique du prêtre, contenait une prière, une prière fervente. Au même moment, des chants chrétiens s'élevèrent de la prison des captifs. Les voix étaient rudes, et la mélodie douce et plaintive. Cette hymne à la Vierge variait selon la mesure des vers. Cette hymne commençait et se terminait ainsi :

— O Mère! écoutez-nous, ô Mère!

Les chants cessèrent, les voix se turent, mais la jeune fille ne fit aucun mouvement, espérant que cette musique vibrante se ferait entendre de nouveau. Tout resta dans le silence, et elle murmura :

— O Mère! écoutez-nous, ô Mère!

Le Loup avait perdu son maintien sévère et altier; son regard, tout à l'heure encore fixé avec tant d'impassibilité sur le tomahawk étincelant, était en ce moment voilé et adouci; sa tête s'inclinait sur sa poitrine : il priait. Ce n'était plus un guerrier sauvage, mais un chrétien.

Enfin, la voix du jeune novice se fit entendre, puis celles des Hurons chantant en chœur. On récitait les litanies. Les accents de son jeune compagnon frappaient tristement l'oreille du Jésuite, car ils étaient faibles et tremblants. Fleur-du-matin prêta l'oreille. Etait-ce le chant de mort du guerrier? Jamais elle n'avait rien entendu de pareil dans sa tribu. La voix du Jésuite et celle du Loup se mêlèrent aux répons, et le *Miserere* s'éleva en notes claires et solennelles. Toutes ces voix, unies dans la prière, tenaient la jeune fille dans une

attention recueillie. Ce fut ainsi que se passa cette soirée.

Aliasistari, seul au fond de sa grotte, tournait constamment ses regards vers l'occident, où venait de disparaître le soleil, laissant après lui le ciel en feu. Sa carabine et ses autres armes, posées à ses pieds, semblaient avoir été préparées pour un combat immédiat. Le crépuscule arriva, et le chef demeura immobile. Enfin, il se leva, et, s'approchant de l'entrée de la caverne, regarda la forêt, puis écouta. Le bruissement des feuilles et le sifflement des branches vinrent seuls frapper son oreille. Tout était muet dans la vaste forêt ; de tous les êtres vivants, l'insecte seul se faisait entendre et bourdonnait son hymne du soir. Le front du guerrier s'assombrit un instant ; l'idée que sa bande avait été attaquée et taillée en pièces traversa son esprit. Il ne pouvait douter ni que Watook n'eût rassemblé les guerriers, ni que Pied-léger, son premier messager, ne les eût rencontrés ; car autrement l'intelligent Huron eût été de retour pour partager le sort de son chef. Peut-être son dernier courrier avait-il perdu la piste dans la forêt, et alors le chef regrettait de ne pas avoir caché ses hommes dans le voisinage du village, où ils auraient été sous sa main en cas de besoin. Selon son calcul, la troupe aurait dû déjà être arrivée au lieu de sa retraite. Il se disait aussi que la torture ne commencerait pas avant quelques heures ; quoiqu'il ne connût pas le résultat des délibérations du Conseil, il n'avait aucun doute sur la condamnation du père Laval et des autres prisonniers, et il savait que leur vie tenait à un fil qui pouvait être rompu d'un instant à l'autre par les caprices des sau-

vages. Comme il jetait les yeux autour de lui, il aperçut une brillante lueur au-dessus du village. Ramassant ses armes, il descendit dans la forêt, et quelques instants de marche l'amenèrent dans un endroit d'où il pouvait voir ce qui se passait du côté des loges, sans être trop éloigné du lieu du rendez-vous. Un feu énorme éclairait le ciel et répandait une lueur rougeâtre sur les branches agitées des arbres de la forêt. Deux hommes étaient attachés aux poteaux, autour d'eux étaient groupés des guerriers et de jeunes garçons, comme s'ils eussent été dans l'attente de quelque événement.

— Si les Hurons ne se hâtent, ils arriveront trop tard, s'écria Aliasistari avec amertume en s'étendant sur l'herbe.

On jeta encore du bois sur le feu et les flammes devinrent brillantes ; elles éclairèrent le doux visage du Jésuite attaché au poteau, et entourèrent son noble front comme d'une auréole de gloire. Aliasistari reconnut le Jésuite, le contempla un instant en silence, puis s'écria :

— Ils arriveront trop tard ! Il y aura alors un bûcher et une torture de plus ! Mon père, je te jure qu'Aliasistari partagera ton sort quel qu'il soit !

Le chef se leva et se dirigea vers le village. Tout à coup, il s'arrête, et, portant ses regards vers le nord-est, il semble vouloir pénétrer ce voile sombre qui s'étend devant lui, puis il se baisse, colle son oreille à terre et écoute. Jetant ensuite sa carabine sur le gazon, il s'assied, se cache la tête dans les mains, et reste immobile comme une statue.

Les Mohawks paraissaient devancer l'heure de la

torture. Les prisonniers furent amenés un à un et attachés chacun à un poteau. La foule grossissait, on allumait de nouveaux feux; les femmes apportaient des fagots. Le père Laval regardait ces préparatifs d'un œil triste, et le Loup, devinant sa pensée, lui dit en mauvais français :

— Pas encore, mon père, pas encore; le Mohawk n'est pas si miséricordieux. Il aime de longues heures de tortures.

— Mon Dieu! accordez-moi la grâce de mourir dignement, s'écria le Jésuite; puis il reprit sa muette prière.

L'obscurité s'épaississait; les flammes montaient vers le ciel, et, à la lueur rouge du feu, les féroces Mohawks semblaient autant de démons réunis pour quelque orgie infernale. On ôta aux prisonniers leurs vêtements, et l'œuvre de torture commença. Saisissant des morceaux de bois enflammés, les Iroquois les approchèrent des corps des victimes et les appliquèrent sur leur chair nue, ce qui fit lever de grosses cloches; puis, lorsque la partie enflée devint moins sensible à la douleur, ils enfoncèrent dans les plaies vives des charbons ardents qui faisaient siffler, fumer et craquer la chair. Des gémissements douloureux s'échappèrent des lèvres des prisonniers blancs. L'énergique Indien souffrait en silence. A mesure que les cendres brûlantes pénétraient dans sa chair, le père Laval élevait son cœur vers Dieu, se rappelant les souffrances de Celui dont le front a été ceint d'une couronne d'épines, dont les pieds et les mains ont été percés de clous, dont le côté a été ouvert par une lance. Il murmurait sans cesse : « Jésus, Marie, Joseph! » et son ame semblait déjà avoir quitté la terre

et toutes ses douleurs, pour nager dans un océan de délices célestes.

René Bourdoise, quoiqu'il ne dût pas subir immédiatement la mort, ne put échapper à la torture de cette nuit. Il était entouré de bourreaux, qui enfonçaient dans sa chair des éclats de bois trempés dans du goudron. Lorsqu'ils en eurent couvert son corps, ils y appliquèrent des torches embrasées, et le feu, se communiquant sur toute la surface, sa chair devint une masse enflammée. En vain la pauvre victime cherchait-elle à se soustraire à ce martyre, ses liens ne lui permettaient que de tourner autour du poteau, et de tous côtés, des coups et des pins flamboyants l'attendaient.

Telle était la torture de huit victimes ; elles enduraient dix mille morts sans que la mort vînt les délivrer. Le novice, faible encore de ses longues souffrances, le corps déjà meurtri et endolori de ses anciennes blessures, ne tarda pas à perdre complètement ses forces, et ne resta suspendu au poteau que par les liens qui le soutenaient. Le père Laval, se tournant vers le bûcher, récitait, au milieu de ses tortures, des prières à haute voix.

— Le pâle visage chante sa chanson de mort, dit Kiohba, combien de guerriers a-t-il tués? Combien a-t-il pris de scalps? C'est une femme! un esclave! un chien!

Et les cris de la multitude effrénée étouffèrent la voix du prêtre.

Dans la tente de Kiodego, était assis un jeune guerrier, pâle et sans force, étendu sur un lit de fourrures ; il avait le visage caché dans ses mains, et sa respiration lente et profonde était le seul signe de vie qu'il donnât. A ses pieds se tenait une jeune fille : Fleur-du-matin pleurait.

Les hurlements féroces semblaient redoubler; les tortures horribles ne se ralentissaient pas un instant; la danse diabolique devenait effrénée. Cependant, au-dessus de tout ce tumulte, s'élevaient les voix des vieilles sorcières qui entouraient le Loup. Le Huron ne les voyait pas, ne les entendait pas; il se préparait à mourir. Un instant la frénésie des Mohawks sembla se calmer, mais ce ne fut que pour éclater avec une nouvelle fureur. Bientôt les groupes s'éloignèrent et recommencèrent à lancer le tomahawk.

— Voyez, s'écria Kiohba, comment frappe un brave! et il répéta le coup d'adresse qu'il avait déjà si bien réussi.

Un autre Mohawk s'avança, et, brandissant son arme, dit avec un sourire de dédain :

— Vous avez effleuré la tête de la robe noire, moi, je lui clouerai les oreilles au poteau.

Le Mohawk visa le père Laval qui le regardait avec insouciance. Le danger était imminent : quelque adroit que pût être le tireur, un mouvement subit, involontaire, pouvait amener la mort de la victime au lieu de sa mutilation. Ce tour d'adresse demandait un coup d'œil de la plus grande justesse. Le Mohawk, mesurant avec soin la distance, éleva son bras, puis le recula.

Soudain, un coup de feu retentit; il fut suivi presque instantanément de plusieurs autres; en même temps des cris confus sortirent de la forêt. Un Mohawk tomba, deux, trois; tandis qu'une partie de la forêt semblait en feu. On n'entendait plus ni les voix des guerriers, ni les accents criards des Indiennes. Saisis de frayeur, ils se rapprochaient tous les uns des autres. La plupart des

Iroquois avaient laissé dans leurs loges leurs carabines, leurs arcs et leurs flèches, et se sauvaient épouvantés pour chercher des armes. Un seul d'entre eux se dirigea vers les prisonniers, le tomahawk à la main.

La voix forte de Aliasistari dominait le bruit du combat, et les Hurons, s'élançant de leur cachette, chargèrent les Mohawks. avant qu'ils eussent eu le temps de se rallier. Pleins de feu et d'ardeur, les Hurons bondissaient dans l'obscurité et cherchaient à couper l'entrée des loges. L'un d'eux, un jeune Indien svelte et élancé, courut du côté des prisonniers, en agitant au-dessus de sa tête une petite hache : c'était Watook qui volait au secours des captifs pour les délivrer. Kiohba accomplissait en ce moment son œuvre barbare. Debout, à côté du novice, il avait roulé autour de sa main les longs cheveux du jeune homme, et, lui tirant la tête en arrière, il le regardait d'un œil de démon, comme s'il eût voulu le faire mourir par une lente et horrible agonie; enfin son arme s'éleva, retomba avec un bruit sourd, et le corps du novice s'affaissa privé de vie. Kiohba, dégageant sa main des boucles dont il l'avait entourée, arracha le scalp du front mutilé de sa victime, et s'avança vers le Jésuite.

Le Loup faisait des efforts inouïs pour briser ses liens. sans que ses muscles de fer y pussent parvenir : il contemplait cette scène avec angoisse. En ce moment, une voix bien connue frappe son oreille, un coup sec tranche les cordes qui le retenaient, et le grand Huron, élevant ses bras en l'air comme pour remercier le Ciel de sa liberté, s'élança au secours des prisonniers.

Le féroce Mohawk était déjà à côté du prêtre, le bras

levé pour frapper le coup mortel, lorsque le Huron bondit sur lui comme un loup sur sa proie. Les deux vigoureux sauvages commencèrent une lutte corps à corps; l'un était armé, l'autre sans armes, mais la justice était du côté du Loup, et centuplait ses forces. Le tomakawk de Kiohba lui avait échappé des mains en tombant, il chercha à prendre le couteau suspendu à sa ceinture, et, durant un instant, la victoire parut incertaine entre les deux ennemis; ils se roulaient l'un sur l'autre dans une étreinte mortelle; enfin, la main du Loup ayant rencontré le couteau de son adversaire, il s'en saisit et le lui plongea dans le cœur. Le Mohawk lâcha prise, et le Huron, se débarrassant de son bras inanimé, se leva victorieux.

Au même moment, on mettait en liberté le dernier prisonnier.

Le père Laval se jeta à genoux et pria, tandis que les Hurons, ramassant toutes les armes qu'ils purent trouver, s'élancèrent, le Loup à leur tête, vers l'endroit où Aliasistari et ses partisans luttaient contre un ennemi supérieur en nombre.

La lumière vacillante des feux éclairait cette scène, et semblait doubler le nombre des combattants, et leur donner une taille gigantesque. Deux Mohawks des plus vigoureux couraient à leurs loges chercher des armes, le chef des Hurons les arrêta. Le premier voulut se jeter sur lui, mais un coup de tomakawk l'étendit raide mort; le second essaya d'atteindre Aliasistari à la tête avant qu'il fût remis de l'effort qu'il venait de faire. Le coup fut adroitement paré, les adversaires en vinrent aux mains. La lutte fut courte, mais terrible, et le Huron,

en quittant le corps du Mohawk, jeta un dernier regard sur le lieu du combat. La première attaque des Hurons avait été aussi vive qu'inattendue ; saisis de frayeur, leurs ennemis s'étaient élancés vers les wigwams, et, dans l'ardeur de l'assaut, avaient été repoussés de nouveau sur la grande place. Là, ils commencèrent à se railler et à combattre avec leur bravoure accoutumée. L'Indien, pris à l'improviste, recouvre difficilement sa présence d'esprit ; les Mohawks avaient donc soutenu avec désavantage la lutte contre des adversaires ardents et déterminés ; s'ils n'eussent été supérieurs en nombre, la déroute eût été instantanée et complète. En ce moment, ils reprenaient courage ; les femmes, les enfants, les vieillards apparaissaient chargés de carabines et d'autres armes ; les guerriers, saisissant le tomakawk ou la massue, recommencèrent le combat avec une nouvelle énergie. Pas un cri ne s'échappa de la poitrine des Indiens, pas un coup de feu ne retentit dans cette lutte d'homme à homme. Tout à coup, ce silence fut interrompu par le son d'une trompette partant de la forêt et dont l'écho se répéta de montagne en montagne, puis un cri de guerre bien connu, un cri irrésistible se fit entendre :

— Champlain, à nous ! Champlain.

Une bande de nouveaux guerriers, bande qui paraissait innombrable, se précipita sur la pelouse, tandis que la trompette résonnait toujours avec force, ne s'arrêtant que pour laisser entendre le cri de : Champlain ! Champlain !

Les Mohawks étaient dans l'épouvante. Le mort était-il donc ressuscité ? Le savant magicien avait-il accepté

leur défi et appelé à son secours le grand guerrier? Cette troupe qui venait les assaillir, n'était-elle pas une troupe surnaturelle? ce bruit n'était-il pas un bruit de l'autre monde? Leurs bras tombèrent inertes, ils ne se défendirent plus, tandis que les Hurons, poussant des cris retentissants, les chargèrent avec furie. Le feu, qu'un coup de vent passager venait de raviver, jeta tout à coup une vive clarté, et fit voir aux Mohawks le visage et la forme d'un homme blanc, qui, s'élançant en avant, brandissait au-dessus de sa tête une lame luisante.

— Champlain ! Champlain ! Chiens de Mohawks, répéta ce personnage en se précipitant au milieu de la mêlée; et, d'un coup de couteau, il abattit l'un des guerriers.

— Le mort ! le mort ! Champlain ! s'écrièrent les Mohawks paralysés par la peur et ne songeant plus qu'à s'échapper du champ de bataille. Femmes et enfants, vieillards et guerriers, se rappelant les scènes du Conseil, prirent la fuite : tous se voilaient les yeux, craignant d'apercevoir celui qu'ils croyaient sorti de la tombe : Champlain ! Champlain ! retentissait toujours à leurs oreilles; le Français implacable les poursuivait avec sa bande, en frappant à droite et à gauche. La peur leur donnait des ailes, et ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt.

Au lieu de leur naissance, au foyer de leurs ancêtres, les vieillards de la tribu des Mohawks s'étaient rassemblés. Leur nombre était moins grand que celui des Hurons dont l'attaque les avait surpris; mais ils étaient, comme eux, braves et déterminés. Le combat ayant cessé un instant au commencement de la déroute, les adversaires s'examinèrent avec défiance.

Les Mohawks n'avaient d'autres armes que leurs couteaux, et ne pouvaient donc se défendre que de près ; Aliasistari s'en aperçut ; aussitôt, avec une noble générosité, il rejeta sa carabine et s'élança sur l'ennemi, le couteau à la main ; les Hurons suivirent son exemple. Pendant quelque temps, on vit des formes indistinctes lutter ensemble, sans que la victoire penchât de l'un ou l'autre côté ; seulement, de temps à autre, un Indien, faisant un bond convulsif, tombait inanimé et restait plongé dans l'immobilité de la mort. La lutte continuait.

Un guerrier, blessé et sans arme, parvint néanmoins à se glisser hors de la mêlée en rampant à terre et en se tordant comme s'il eût été en proie à de grandes souffrances. Il atteignit un coin de la loge et se redressa sur ses pieds. Son regard tomba sur le père Laval agenouillé auprès d'un Huron mourant ; arrachant son ceinturon, il s'avança sans bruit derrière lui. Une seconde lui suffit pour le bâillonner ; et, malgré sa résistance, il l'entraîna rapidement au loin. Le prêtre essaya de crier, ce fut en vain. Jetant alors un regard désespéré sur le groupe où combattaient ses amis qui ignoraient son danger, le père Laval se résigna à son sort.

XI

LA GUIRLANDE DE FLEURS SAUVAGES.

Le combat était acharné, la lutte continuait entre Aliasistari et ses ennemis; enfin, les Mohawks furent terrassés ou massacrés un à un, et les Hurons demeurèrent incontestablement maîtres de la place. Le bruit des armes avait cessé, des gémissements douloureux interrompaient seuls le silence de ces lieux. Sur le champ de bataille il ne restait que les morts et les blessés. Le chef chercha en vain autour de lui le Jésuite et le novice. Il les appela ; aucune voix ne lui répondit. Il explora le village, il n'y trouva que des infirmes et des gens incapables de fuir. Le cœur navré, il se dirigea vers les feux allumés pour la torture, et là, contre un poteau, attaché par des liens solides, il aperçut le corps inanimé et mutilé du jeune novice. On dénoua avec précaution les cordes qui l'entouraient, comme si, même dans la mort, on eût craint de troubler le calme paisible que'xprimaient ses traits pâles et délicats. On le coucha sur l'herbe, puis on se mit à la recherche du Jésuite. On ne le trouva point. Saisissant une torche allumée, Aliasistari courut alors examiner la lisière de la forêt ; soudain il poussa une exclamation, et s'élança dans la profondeur des bois. Semblable à un météore qui accomplit sa course, la torche embrasée, courait parmi les troncs noirs des arbres.

Après avoir relevé leurs morts, les Hurons les rapportèrent auprès du jeune novice, où ils les couchèrent, puis ils se mirent en cercle autour d'eux, avec respect et recueillement. A peine quelques instants s'étaient-ils écoulés dans une sombre méditation, que deux personnages se glissèrent sans bruit au milieu du groupe et vinrent s'agenouiller à côté du jeune novice. Une exclamation comprimée, mais joyeuse, les accueillit. Le père Laval n'y prêta aucune attention. La hache d'acier, trempée de sang, dont était armée la main d'Aliasistari, disait assez la lutte qui venait de se passer. Les guerriers qui s'étaient dispersés à la poursuite de l'ennemi, revinrent l'un après l'autre ; le Loup et l'Espion-hardi arrivèrent les derniers Le père Laval restait incliné sur le corps de son jeune compagnon, des larmes voilaient ses yeux, et la prière qu'il faisait à haute voix pour le repos de l'ame du trépassé, était entrecoupée de soupirs et de sanglots. Les torches allumées qui avaient été placées à la tête et aux pieds des morts par les silencieux Hurons, jetaient des flammes brillantes, au-dessus desquelles flottaient des nuages de fumée, emblèmes assez justes de l'existence de l'homme. Les guerriers chrétiens, agenouillés aussi, mêlaient leurs prières à celles du prêtre ; leurs physionomies avaient une expression solennelle et sévère, sans aucune apparence de douleur. Le Loup et Watook s'étaient placés aux pieds des morts ; derrière eux se tenait l'Espion-hardi. Celui-ci contemplait le visage pâle du novice, une larme vint à couler le long de sa joue et se cacha dans ses rides jusqu'à ce que l'air l'eût séchée ; cette larme était remontée au ciel y portant, comme un doux parfum, la prière muette

d'un cœur ému. L'Espion-hardi pensait au brave fils qu'il avait, lui aussi, mis en terre dans la forêt. Une main se posa sur son épaule; il leva la tête, et vit Aliasistari qui lui faisait signe de le suivre. Ils s'éloignèrent de quelques pas et, le chef s'arrêtant, lui dit, en lui montrant le groupe :

— L'Espion-hardi est de la race du pâle visage; ne devrait-il pas se charger du soin d'ensevelir le jeune novice? La Robe-Noire en est incapable. Voyez dans quelle affliction elle est plongée. Les braves enterreront leurs frères!

— Huron, je ne suis qu'un rude chasseur. J'ai vécu depuis tant d'années dans les bois, que je ressemble plutôt à un Indien qu'à ceux de mon propre sang et de ma propre race.

— Bien, dit le chef en secouant la tête d'un air d'approbation, l'Espion-hardi est le frère des Hurons.

— Chef, continua Pierre, il faut que le jeune homme soit enterré comme un chrétien et comme un homme blanc.

— Les Hurons sont des chrétiens, observa l'Indien avec lenteur.

— C'est vrai, répliqua l'Espion; il ne faut pas que vos frères soient mis en terre comme les Mohawks infidèles.

L'Indien fit un signe d'acquiescement, et l'Espion continua :

— Nous les enterrerons à côté du novice.

— Le Huron et le pâle visage sont égaux dans la terre, sont égaux devant Dieu, reprit le chef avec gravité.

— Mais non égaux sur cette terre, répliqua l'Espion qui voulait maintenir la supériorité de sa race.

— Pourquoi non? l'Indien ne ment pas, l'Indien ne vole pas; il aime et prie Dieu; qu'avez-vous à ajouter, pâle visage?

L'Espion garda un moment le silence, puis il dit :

— C'est vrai, Huron; mais le pâle visage est riche, il est puissant, il construit des cités splendides, il habite de belles maisons, il porte de beaux habits, il boit des vins de grand prix.

— Et à quoi sert tout cela? *ici* et *là,* répliqua Aliasistari, en montrant la terre, puis le ciel.

L'Espion resta muet, et le chef lui dit, en se détournant :

— Allons, accomplissons notre tâche.

— Oui, il est temps de creuser les fosses.

Et tous deux entrèrent dans la forêt.

— Creusons ces fosses, observa Aliasistari dans un endroit où le Mohawks ne puissent jamais les fouler aux pieds.

Ayant trouvé une place convenable, le Huron et l'Espion-hardi enlevèrent le gazon avec leurs haches, et, en peu de temps, les tombes furent prêtes à recevoir ceux qui avaient succombé dans la lutte. L'Indien et le Français retournèrent au village; les morts étaient déjà étendus sur des civières faites de branches d'arbre et recouvertes de feuilles. On avait trouvé dans une des loges les sacs où, durant leurs voyages à travers les immenses déserts, les missionnaires déposaient leurs vêtements sacerdotaux et les vases sacrés, afin de les porter facilement. Le jeune novice fut revêtu de son surplis,

ce blanc vêtement dans lequel il avait si souvent officié au Saint-Sacrifice. On croisa ses mains sur sa poitrine, on le souleva doucement, on le coucha sur la civière et l'on se mit en marche. En ce moment, une jeune fille perça le groupe, et, après avoir contemplé un instant le visage du jeune prêtre, elle posa sur son front une guirlande de fleurs sauvages, puis s'éloigna en toute hâte, en faisant entendre un chant de mort.

Les torches étaient allumées, la procession se dirigea silencieusement vers la forêt et s'arrêta auprès des fosses fraîchement creusées. On descendit avec soin le corps du novice ; son visage angélique se trouvait éclairé par les torches ; les couleurs vives de la guirlande de fleurs se reflétaient sur son front et lui donnaient un air de vie. La mort l'ayant frappé à l'improviste, tandis qu'une prière errait sur ses lèvres, ses traits si finement modelés avaient conservé une expression céleste.

Ainsi étendu, le jeune martyr, couronné de fleurs, vêtu de blanc, était beau même dans la mort, et les assistants croyaient voir déjà une auréole de gloire briller sur son front. Les deux guerriers Hurons furent enterrés en silence à côté du novice ; leur poussière devait être mêlée à celle de l'étranger ; étranger par le sang, car ils étaient frères tous trois par la foi, l'espérance et la charité ; ils appartenaient à la même Eglise ; ils étaient frères en Jésus-Christ, ce divin pasteur qui accueille dans le même bercail tous ses enfants.

Le *De profundis* fut entonné par le Jésuite d'une voix pénétrante ; les Hurons reprirent en chœur la seconde strophe, et ainsi alternativement jusqu'à la fin du Psaume.

Quelle était solennelle cette cérémonie accomplie au milieu de la nuit, à la lueur des torches, sous les arbres de la forêt, par ce prêtre et ces Hurons aux visages sombres, groupés autour de la tombe. Elle s'acheva. Des pelletées de cette terre qui nous sert de demeure dernière, jusqu'au moment où notre corps, réduit en poussière, se mélange avec elle, furent jetées sur les corps glacés des morts. Le gazon fut replacé avec tant d'habileté, qu'il eût été impossible à un étranger de découvrir la moindre trace de ces tombes si nouvellement creusées. Comme la cérémonie se terminait, une jeune fille se détacha du groupe et s'enfuit. C'était Fleur-du-matin, elle avait été témoin de la scène qui venait de se passer. Les Hurons retournèrent en silence au village; Aliasistari et le Loup marchaient les derniers, ayant soin d'effacer toutes traces de leur passage. Arrivés au centre du village, le chef, se tournant vers le Jésuite, lui dit :

— Mon père, nous n'avons pas de temps à perdre; les Mohawks vaincus atteindront probablement avant le jour les villages voisins qui appartiennent à leurs tribus, et nous, nous avons encore devant nous plusieurs jours de marche.

— Je suis prêt, mon fils, dit le Jésuite avec tristesse ; car la mort de son jeune compagnon le pénétrait de douleur.

Comme il prononçait ces mots, Fleur-du-matin s'approcha du père Laval, et, du doigt, lui indiqua la loge de Kiskepila ; il la suivit, tandis que les Hurons, hâtant les préparatifs du départ, ramassaient les armes qu'ils trouvaient, les mettaient en pièces, et se chargeaient

d'une provision de blé pour la route. Le père Laval trouva le jeune Indien étendu sur des coussins, le visage caché dans ses mains.

— Mon fils, lui dit-il, ne vous laissez pas abattre.

L'Indien releva la tête avec fierté, mais ce mouvement de vivacité ne fit que passer.

— La maison de Kiskepila est détruite, dit-il, ses braves ont été massacrés, et lui, il est obligé de rester inactif sur son lit, comme une femme; faites venir les Hurons, Kiskepila voudrait mourir.

Aliasistari entra dans ce moment et se tint debout derrière le Jésuite : tout était prêt pour le départ ; le temps pressait ; cependant, il attendit avec patience la fin de la conversation du Jésuite. Le Mohawk, en le voyant, se souleva, et dit d'un air de défi orgueilleux :

— Kiskepila est le jeune Aigle de sa tribu. Le triomphe du Huron est peu de chose sans son scalp.

Aliasistari ne répondit pas ; mais le Jésuite prit la parole :

— Mon fils, dit-il, chassez de telles pensées ; le Huron n'a aucun désir de verser votre sang. Nous désirons, au contraire, être vos amis, et les amis de tous les hommes, plutôt que leurs ennemis.

Le chef inclina la tête en signe d'acquiescement.

Après une pause, le Mohawk continua :

— Mes braves ont été mis en déroute ; mais, s'ils ont pris la fuite, ce n'a été que devant les morts et non devant les vivants. La Robe-noire a appelé à son secours le grand guerrier blanc de la terre des esprits.

— Mon fils, je ne vous comprends pas, répliqua le père Laval tout étonné.

— Champlain! répliqua l'autre. Kiskepila a entendu ce cri de guerre, et il a vu les guerriers de sa tribu se sauver comme des femmes devant le visage de l'homme blanc. Qui peut combattre les morts?

A l'instant le Jésuite s'expliqua l'erreur. Les Mohawks n'avaient pas oublié le défi que lui avait jeté Kiohba au milieu du Conseil, et, lorsqu'ils avaient entendu le cri de : Champlain! lorsqu'ils avaient vu l'assaut dirigé par un blanc, ils avaient cru que le défi de Kiohba avait été accepté et que le grand Français s'était levé de la tombe pour venir délivrer ses compatriotes. Le prêtre chercha à dissiper l'erreur du Mohawk, et Aliasistari sortit de la loge. Au bout de quelques instants il revint, accompagné de Pierre.

— L'Espion-hardi, s'écria-t-il.

Le Mohawk contempla l'Espion, puis, se cachant la tête dans les mains, il garda un silence impénétrable.

— Oui, l'Espion-hardi, répéta Pierre, c'est ainsi que les Hurons m'appellent, et si je n'avais été attardé en route dans les marécages, ou si le chef m'avait attendu pour donner le signal du feu, pas un Mohawk n'eût échappé.

— C'est bien! répondit le chef. Et l'Espion a-t-il rencontré aussi des obstacles dans la forêt?

— Oui, votre Huron avait perdu notre piste; cependant, nous sommes arrivés à temps.

En effet, les voix des braves étaient parvenues à l'oreille d'Aliasistari au moment où, pour accomplir son serment, il allait se précipiter dans le feu allumé pour la torture, à côté de son père, la Robe-noire.

Le père Laval adressa au Mohawk quelques douces

paroles et quitta la loge. Les Hurons, après avoir garrotté ceux qui restaient dans le village, firent de grands feux pour qu'on pût croire qu'ils y laissaient une force nombreuse, et se mirent en route. Ils côtoyèrent la forêt vers le nord-ouest, comme s'ils se fussent dirigés vers les eaux de l'Ontario; puis, revenant sur leurs pas, ils s'enfoncèrent dans la forêt dans la direction du nord-est.

Quelque temps devait nécessairement s'écouler avant qu'on se mît à leur poursuite, et ils avaient l'espoir de ne pas être atteints si les forces du père Laval se maintenaient. Pour s'assurer de la route qu'avaient prise les Mohawks, Watook s'était dirigé avec les braves qu'il commandait vers l'endroit où le premier combat avait été livré; là, ils retrouvèrent les pirogues qu'ils y avaient cachées. Après avoir examiné les traces avec le plus grand soin, Watook fit remonter les embarcations jusqu'à une petite rivière qui liait les villages Mohawks au Saint-Laurent.

Plusieurs journées de marche, pendant lesquelles ils ne prirent que peu de repos, les amenèrent à l'endroit où les canots les attendaient. Ils s'embarquèrent, descendirent rapidement vers le Saint-Laurent, et là, reprirent de nouveau, le cœur attristé et purifié, le chemin des missions des Hurons.

XII

CONCLUSION.

Les années s'étaient écoulées. Deux fois les neiges de l'hiver avaient tombé ; deux fois les arbres du printemps avaient fleuri : on entrait dans l'été, et les champs et les eaux se réjouissaient aux brillants rayons du soleil.

Vers la fin de la journée, un groupe de flâneurs stationnaient sur le quai de Québec, et contemplaient, avec insouciance, les eaux et les innombrables embarcations qui montaient et descendaient la rivière. De temps en temps, une pirogue s'élançait du rivage, conduite par des Indiens qui s'en allaient à leurs établissements; car, à cette époque, les Indiens chrétiens se réunissaient en communautés autour de leurs églises et de leurs pasteurs, le troupeau autour du berger.

— Les Indiens retournèrent chez eux, observa un des personnages du groupe, j'aurais cru qu'ils seraient restés encore cette nuit dans la ville, puisque c'est demain la fête de l'Assomption.

— C'est vrai, répondit un autre; mais ils retournent chez eux pour la célébrer dans leurs villages.

— Ils sont très-pieux et très-dévots, continua le premier; leur exemple fait honte aux blancs plus instruits qu'eux.

— Plus instruits! reprit le second interlocuteur en riant; c'est selon comment vous l'entendez. Ils sont naïfs, il est vrai; et leurs pasteurs, les Jésuites, ont su les préserver de la souillure qui, trop souvent, marche à la suite des blancs dans leurs rapports avec les sauvages. Ils sont ignorants, peut-être, dans la science du monde, et incapables de l'apprécier; mais je vous promets, mon voisin, qu'ils savent répéter le *Pater* et l'*Ave*, le *Credo* et le *Décalogue*, et qu'ils peuvent expliquer ces prières aussi bien que vous; et ce qu'il vaut encore mieux, ils mettent en pratique les leçons qu'ils ont reçues, chose que vous et moi, et beaucoup de ceux qui sont plus instruits, ne considérons pas comme nous le devrions.

— Oui, grâce au zèle, à l'énergie et à la vie pure de leurs pasteurs, je reconnais que ce sont de bons et fidèles chrétiens.

— N'est-ce pas une chose admirable que le courage, la hardiesse qui a conduit les Jésuites dans les forêts sauvages pour amener des ames à Dieu?

— On dit, reprit une autre personne de la foule, qu'on les accuse en France d'être orgueilleux, intrigants, avides de richesses et de pouvoir.

— En effet, je l'ai entendu dire; mais s'ils recherchent la fortune, il faut convenir que c'est dans des lieux où il serait fort extraordinaire de la rencontrer ici, dans les déserts, en Angleterre, sur l'échafaud. Ah! ce sont bien les richesses d'un autre monde qu'ils recherchent! Il faudrait placer un de ces moqueurs, vêtu de soie, à côté d'un humble Jésuite de la forêt au delà des grands lacs, dans un de ces pays qui n'ont jamais

vu un visage blanc. Il faudrait donner à tous deux un sac, un bâton et une croix de bois.

— Oui, et les attacher tous deux au bûcher au milieu d'une bande d'Iroquois qui les écorcheraient et les feraient mourir à petit feu.

— Comme j'ai vu mourir un Jésuite, la prière sur les lèvres, ajouta brusquement une voix.

Et, celui qui venait de parler, se leva du siége qu'il occupait derrière de gros ballots qui l'avaient caché aux causeurs, et tourna ses pas vers la ville. Une pause de quelques instants s'en suivit.

— Quel est cet homme?

— C'est l'Espion-hardi, répondit celui qui avait pris la défense du Jésuite et qui s'appelait Paul. J'ai entendu dire qu'il faisait partie, il y a quelques années, d'une expédition de Hurons qui était allée au secours de deux missionnaires tombés au pouvoir des Mohawks. C'est une triste histoire, mais qui se renouvelle si souvent dans ce pays sauvage, que les détails échappent à la mémoire. Je me rappelle cependant, qu'un des Jésuites a été sauvé, le père Jean Laval; l'autre, un novice, était mort dans les tortures, avant qu'on fût devenu maître du village. L'Espion-hardi a raison : attachez au poteau le Jésuite et celui qui le raille, et vous verrez alors lequel des deux mourra avec le plus de calme, lequel des deux mourra en martyr. C'est à l'heure de la mort qu'on juge le mieux de la valeur de toute une vie, des motifs qui ont fait agir, et du but auquel on a tendu. C'est l'heure où les ruses ne peuvent plus servir, où les fautes pèsent sur la conscience et nous arrachent un cri d'effroi. La mort d'un seul Jésuite missionnaire a mille fois

plus de valeur que la vie de la plupart de ceux qui les dénigrent. Les empreintes sanglantes qu'ils ont laissées dans la Nouvelle-France, ont sanctifié ce pays et consacré à Dieu la grande vallée qui s'étend au delà des lacs occidentaux. C'est au prix de leur sang, de leurs travaux, de leurs souffrances qu'elle a été conquise.

— Qu'est-ce donc que l'Espion-hardi? Je le vois aujourd'hui pour la première fois; vient-il souvent à Québec?

— Il faut que vous soyez depuis peu à la Nouvelle-France pour me faire cette question, car il y vient fréquemment chercher des munitions, comme il dit; et il ne manque jamais d'aller voir les Jésuites. A l'époque où se passa l'événement dont je vous parlais tout à l'heure, il conçut un attachement profond qu'il n'a jamais pu vaincre pour un de nos dévoués missionnaires.

— Alors, le père Laval est encore ici?

— Oui, dit M. Paul, il est revenu des missions des Hurons il y a quelques mois, et, en ce moment, il essaie de rétablir sa santé, fort altérée par une mission longue et pénible qu'il a faite au sein des tribus errantes, et surtout par les souffrances qu'il a endurées pendant sa captivité chez les Mohawks. Mais, regardez donc, voici deux pirogues qui descendent la rivière en se dirigeant vers la ville, tandis que toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent s'en éloignaient.

Tous les yeux suivirent la direction que le narrateur venait d'indiquer. Deux pirogues, en effet, tournaient majestueusement le coude de la rivière d'où le père Laval avait fait ses adieux à Québec, deux années auparavant. Chaque pirogue était conduite par plusieurs

rameurs. Le courant les entraînait avec rapidité, et l'on ne tarda pas à distinguer les visages de ceux qui les occupaient. Dans le premier canot, on voyait, debout, un jeune Indien aux formes athlétiques. Sa tête était ornée de plumes d'aigle ; il était vêtu d'une riche tunique de peau, attachée autour de la taille par une ceinture finement travaillée ; son visage n'était pas peint ; il ne portait aucune arme. Derrière lui, ramait un autre Indien, portant, suspendu à son cou, une croix qui le proclamait chrétien. La seconde pirogue contenait un Indien et deux jeunes Indiennes. L'une était jeune et belle, et dans toute la fraîcheur de ses vingt ans. L'autre paraissait plus âgée, la main du temps avait déjà semé quelques cheveux blancs parmi ses boucles épaisses. A l'avant de chaque canot était attachée une branche verte, symbole Indien de paix et d'amitié.

Le jeune Indien s'arrêta un instant pour contempler la cité naissante, puis, se penchant sur sa rame, imprima à sa barque une nouvelle rapidité. Le soleil du soir jetait encore des rayons resplendissants sur l'eau, lorsque l'avant de la première pirogue vint s'enfoncer sur le sable, au-dessous des causeurs réunis sur le quai. Le guerrier Indien sauta lestement à terre, et son compagnon tira la barque sur le rivage. Un instant après, tous les voyageurs avaient débarqué. L'Indien chrétien prit alors le devant, et tous se dirigèrent vers la ville.

Ces personnes poursuivaient leur chemin sans exciter aucune attention ; on était habitué à un pareil spectacle dans les rues de Québec. Le jeune brave aux plumes d'aigle marchait en silence, à peine remarquait-

il le luxe et les richesses qui l'entouraient ; avec insouciance, il suivait les pas du guide. Enfin, le chrétien Indien, un Huron, s'arrêta devant une maison d'une certaine apparence, et, après avoir regardé de tous côtés comme pour se reconnaître, il s'avança près de la porte et frappa. On lui ouvrit presque aussitôt.

— Un Huron, captif chez les Mohawks, désire voir son père la Robe-noire, dit-il au frère portier.

Ils furent introduits. Après un court délai, le supérieur entra.

— Mon fils, que désirez-vous? dit-il.

— Mon père, répliqua le Huron, en montrant le jeune brave, je vous amène un néophyte Mohawk.

Le bon vieux Jésuite contempla longtemps le jeune et vigoureux Indien qui demandait à être admis dans l'Eglise, lui qui appartenait à cette race terrible d'Iroquois qui, jusqu'à présent, avait résisté à tous les efforts tentés par les missionnaires pour les convertir à la foi catholique.

— Il n'y en a qu'un parmi nous, se dit à voix basse le supérieur, qui sache parler la langue des Hurons et celle des Mohawks ; il est en mauvaise santé, mais plein de zèle. Attendez, mes enfants, continua-t-il tout haut, je vais vous envoyer quelqu'un qui saura converser avec vous dans votre langue.

Et il quitta la chambre.

Le Mohawk resta froid et imperturbable, quoiqu'il eût observé attentivement le visage du supérieur pendant qu'il parlait ; il ne témoignait ni curiosité ni impatience. Les Indiennes n'étaient pas aussi indifférentes ; elles examinaient avec étonnement les modestes déco-

rations de la salle de réception et les tableaux religieux qui en ornaient les murs. Enfin, un pas se fit entendre, la porte s'ouvrit ; un Jésuite entra. Il ferma la porte et s'avança vers les étrangers. C'était le père Laval.

Il avait le visage pâle et fatigué, ses cheveux étaient gris ; car, quelques années de pénibles labeurs, blanchissent autant la chevelure que de longues années d'un bonheur calme. Soudain, le visage impassible du guerrier Mohawk s'éclaira, une exclamation s'échappa de ses lèvres ; il s'approcha de la fenêtre, se plaça de manière à laisser tomber sur lui les rayons de la lumière, et dit :

— Robe-noire !

— Kiskepila ! Fleur-du-matin !

Le Jésuite joignit les mains, leva les yeux vers le ciel au souvenir des tristes scènes que ces noms lui rappelaient, puis, le nuage qui avait passé sur son front se dissipa, et il tendit joyeusement ses mains aux nouveaux arrivés.

— Soyez le bienvenu, jeune Aigle ; soyez la bienvenue, douce jeune fille ; nous nous sommes quittés au milieu de scènes bien douloureuses ; mais joyeuse est cette heure où vous me revenez comme le fruit de ma captivité.

La jeune Indienne prit la main du prêtre, et lui dit, les yeux remplis de larmes :

— Le printemps et l'été ne se sont jamais écoulés sans que Fleur-du-matin ait été porter des fleurs sur la tombe du jeune visage pâle; et, sur sa tombe, elle a demandé à son Dieu de l'écouter. Souvent elle a répété le nom de Marie, Marie !

— Et le Ciel a exaucé votre prière, s'écria le prêtre.

— Kiskepila a souvent réfléchi aux paroles de la robe noire, reprit le jeune Mohawk.

Et, montrant le Huron, il continua :

— Kiskepila avait fait prisonnier le Huron : souvent celui-ci lui répétait les enseignements du bon père afin de ne pas les oublier. Les Mohawks sont en guerre avec les Français ; cependant, le Mohawk brave est venu ici chercher le baptême. Kiodego est parti pour la terre des Esprits, Kiskepila est donc maintenant un des chefs du village. Fleur-du-matin parle souvent du père la Robe-noire, elle a voulu le revoir, c'est pourquoi elle est venue ici avec la mère de Kiskepila.

Le père Laval apprit alors que la jeune Indienne avait conservé dans sa mémoire toutes les instructions du prêtre. Dirigée ensuite par les conseils du Huron captif, elle n'avait pas voulu consentir à devenir la femme du chef, sans avoir reçu le sacrement de mariage : le jeune couple avait alors résolu de se rendre à Québec pour être admis dans l'Eglise catholique. Kiskepila raconta au prêtre que les Mohawks ne s'étaient réunis au village qu'ils avaient abandonné dans un premier moment de surprise, que le lendemain du départ des vainqueurs ; qu'alors, une forte bande de braves, grossie de guerriers des autres villages, était partie à la poursuite des Hurons, mais qu'on avait perdu leurs traces près d'un ruisseau qui se jette dans le Saint-Laurent ; qu'il avait expliqué aux guerriers, à leur retour, la cause de la panique dont les suites avaient été pour eux si funestes, et que, depuis ce moment, il

avait acquis sur eux une grande influence; il était devenu leur chef favori sur le champ de bataille.

Le père Laval adressa alors aux deux néophytes quelques questions au sujet de la religion. Il les trouva en bonnes dispositions; l'instruction qu'ils possédaient était solide et bien comprise. Après avoir consulté le supérieur, il décida que leur baptême aurait lieu le lendemain de la fête de l'Assomption, afin que leur baptême fût, en ce saint jour, une offrande à Dieu, et devînt, par l'intercession de la sainte Vierge, une consécration de la nation Iroquoise au Christ. Il confia les deux Indiennes aux soins des religieuses du couvent des Ursulines, et ordonna qu'on préparât la jeune fille, par l'entremise d'un interprète, à recevoir les sacrements de Baptême et de Pénitence. Kiskepila et ses deux compagnons trouvèrent l'hospitalité dans la maison même des Jésuites, et le père Laval se chargea de préparer le jeune chef à la réception des sacrements.

Le lendemain matin, dès l'aurore, les cloches des églises sonnaient joyeusement la fête de l'Assomption; la ville se remplissait de monde; les rues étaient encombrées d'étrangers et d'Indiens, plusieurs colonies étant venues pour assister à la fête. Les soldats, dans tout leur appareil de guerre, se rendaient à la Cathédrale pour assister à la célébration du Saint-Sacrifice.

Enfin, le tintement des cloches annonça que l'office allait commencer; les chants solennels s'élevèrent dans le saint Temple; les sons vibrants de l'orgue se firent entendre. Comme le bruit s'était répandu qu'une cérémonie intéressante aurait lieu dès que la grand'-

messe de l'Evêque serait achevée, tout Québec était accouru à l'église.

L'heure de la cérémonie arriva ; on vit deux personnes s'agenouiller devant les fonts baptismaux : un guerrier Indien et une jeune Indienne. Sur la tête de cette dernière, on avait jeté un léger voile de mousseline, à travers lequel brillaient ses cheveux de jais. Elle portait une robe blanche très-simple. Derrière le couple, se trouvaient plusieurs colons et des indigènes. Le père Laval, en surplis, son rituel à la main, était debout près des fonts. A côté de lui se tenaient deux acolytes, le cierge à la main. La cérémonie s'accomplit ; le prêtre, les mains étendues, donna aux néophytes sa bénédiction ; ils se levèrent alors, et l'on se rendit en procession à l'autel.

Le prêtre entra dans le sanctuaire, le guerrier et la jeune fille s'agenouillèrent devant lui. Il joignit leurs mains, passa l'anneau bénit au doigt de la jeune fille, prononça la bénédiction finale, et la scène touchante fut terminée.

Les yeux du Jésuite s'étaient remplis de larmes en prononçant les dernières prières. Ces deux ames étaient les premiers fruits de ses peines et de ses labeurs, et il remerciait Dieu de lui avoir accordé une aussi grande consolation. En ce moment, un Huron se fit un chemin dans la foule, s'avança vers le Mohawk, et s'écria en étendant les mains :

— Kiskepila ! ton peuple et le mien ont toujours été en guerre. Enfouissons notre hache dans la terre ; laissons pousser l'arbre de la paix, et que le Mohawk et le Huron s'y abritent désormais comme des

frères. Tel est l'esprit de la religion que tu viens d'embrasser.

— Les paroles du chef des Hurons sont bonnes! Kiskepila aime la paix! Il est venu sans armes dans la forteresse de ses frères. La robe noire a appris à Kiskepila que ceux qui aiment la paix, qui sont miséricordieux et prêts à pardonner, sont heureux!

Et le jeune Mohawk étreignit la main d'Aliasistari.

Le lion et l'agneau se reposeront donc l'un près de l'autre.

— Le Mohawk et le Huron seront amis, dit une voix.

Et l'on vit l'Espion-hardi sortir d'un air triste et pensif de la cathédrale.

Les deux chefs s'agenouillèrent devant l'autel, et le prêtre, levant les mains, appela la bénédiction de Dieu sur cette union et sur cette paix faite et scellée au milieu des solennités de la sainte Eglise.

— Mon Dieu, je vous rends grâces des faveurs que vous accordez à votre indigne serviteur, s'écria le Jésuite en sortant de l'église le cœur joyeux. Vous avez détourné mes pas du côté où votre Evangile était connu, pour me conduire en un lieu où, malgré la captivité et mille souffrances, j'ai pu tirer l'Indien infidèle des ténèbres dans lesquelles il était plongé. Vous m'avez permis de semer le grain qui, aujourd'hui, porte des fruits de paix et de joie. C'est vous qui guidez nos pas, qui dirigez notre énergie, c'est vous qui, du mal, faites sortir le bien.

Dans cette même année, un sérieux traité de paix fut signé entre les Français et les Iroquois, et une mission fut fondée dans les vallées des Mohawks. Quoique ce

traité ait été rompu quelquefois par des irruptions de sauvages, et qu'on se soit battu de temps en temps, il s'est maintenu en vigueur jusqu'à l'époque, c'est-à-dire, dix années plus tard où, dans le cœur même de New-York, les cérémonies de l'Eglise catholique ont pu être célébrées avec autant de sûreté qu'en aucun autre pays chrétien du monde.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. de H. Casterman.